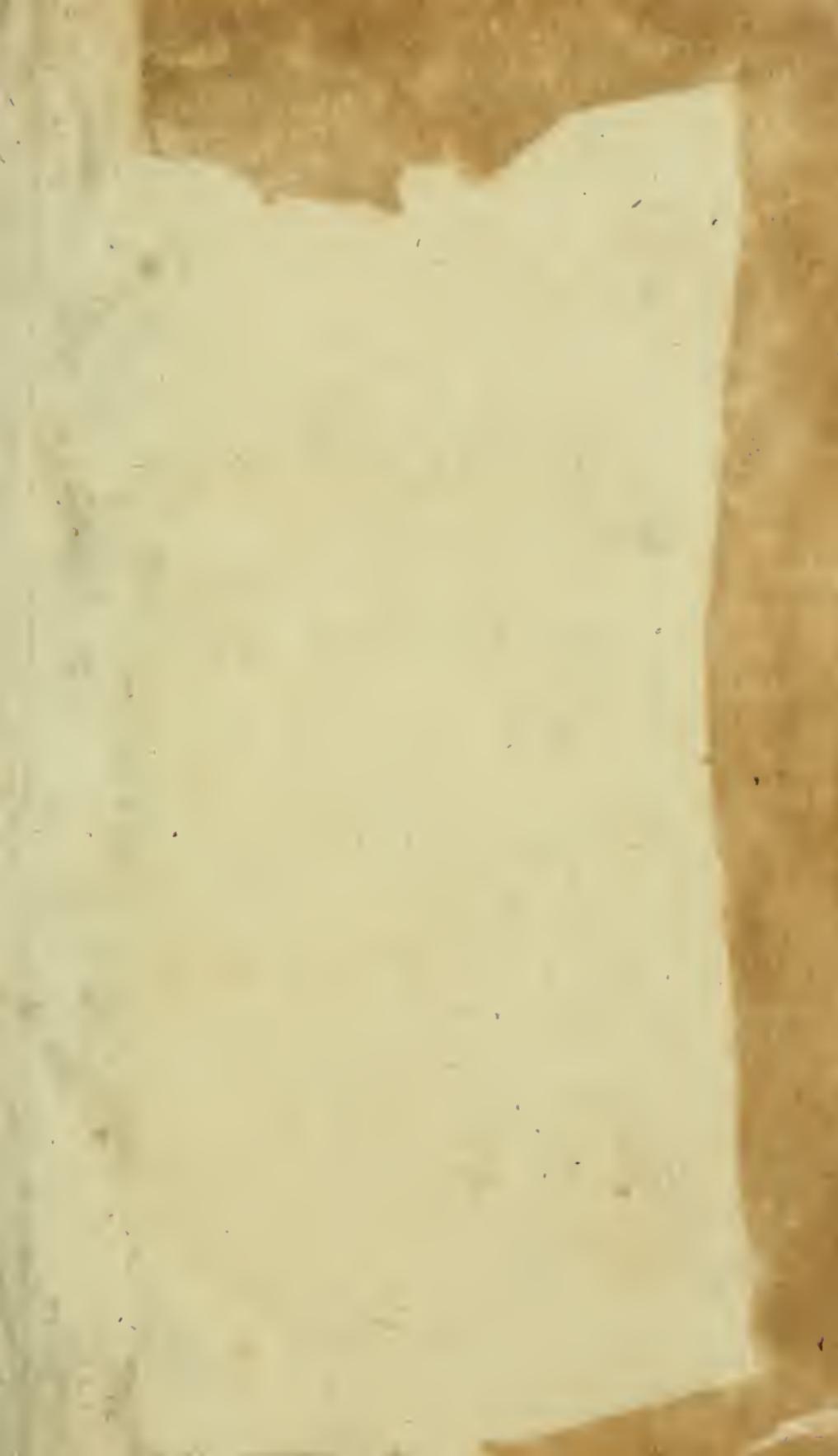
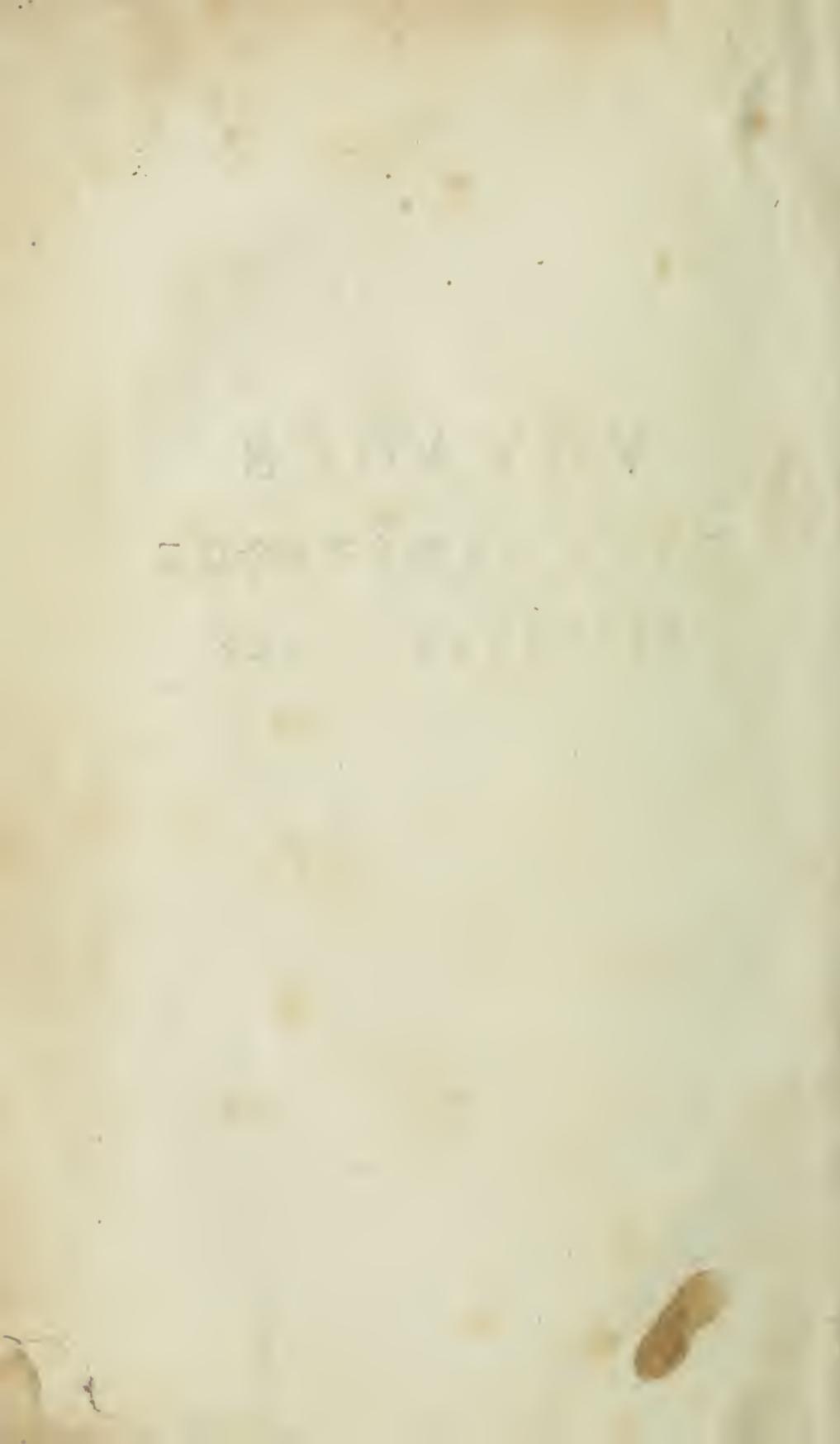


394 — *Y. micros*
avec 2 tib,
C. 767



VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.



VOYAGES

DE M. LE MARQUIS
DE CHASTELLUX
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

Πελλήνες δ' ἀνδρῶν ποτε οἰνοῖς, καὶ ρόστης ἔγραψεν.

Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.

ODISSÉE, Liv. I.

TOME PREMIER.



164692
9/4/20

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1786.

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

Le Public est instruit depuis longtems que M. le Marquis de Chastellux a écrit les journaux de différens voyages qu'il a faits dans l'Amérique septentrionale, & on a toujours paru désirer que ces journaux fussent plus répandus. L'Auteur, qui ne les avoit rédigés que pour lui-même & pour ses amis, s'y étoit jusqu'ici constamment refusé. A la vérité, le premier & le plus considérable avoit été imprimé en Amérique, mais il n'en avoit fait tirer que 24 exemplaires, n'ayant eu d'autre objet que d'éviter la multiplicité des copies, qui devenoient indispensables dans un pays & dans un tems où l'on ne pouvoit espérer de faire parvenir aucun paquet en Europe, à moins qu'on n'en envoyât par duplicata. D'ailleurs, la petite imprimerie qui étoit à bord de l'escadre de Rhode-Island, lui avoit fourni des facilités dont il avoit cru devoir profiter. De ces vingt-quatre exemplaires, à peine dix ou douze sont arrivés en Europe, & il les avoit tous adressés à des personnes sûres, à qui il avoit recommandé

de n'en pas laisser tirer de copies. Cependant la curiosité qu'inspiroit alors tout ce qui avoit rapport à l'Amérique, avoit donné beaucoup d'empressement à les lire. Ils passerent successivement dans un grand nombre de mains, & on a lieu de croire qu'elles n'ont pas toutes été également fideles; on ne peut même douter qu'il n'en existe des copies manuscrites; & comme elles auront été faites très à la hâte, on en doit conclure qu'elles sont très incorrectes.

Au printemps de l'année 1782, M. le Marquis de Chastellux fit un voyage dans la Haute-Virginie; & dans l'automne de la même année, il en fit un autre dans l'État de Massachusset, le New-Hampshire & la Haute-Pennsylvanie. Suivant son usage, il écrivit les journaux de ces voyages; mais se trouvant près de retourner en Europe, il les garda dans son porte-feuille. Ceux-ci n'ont d'abord été connus que de quelques amis, à qui il les a prêtés; car il avoit continué de résister aux instances que plusieurs personnes, & nous en particulier, lui avions faites de nous mettre à portée de les publier. Cependant un de ses amis, qui a de grandes correspondances dans les pays étrangers, l'ayant fort pressé de lui donner du moins quelques morceaux détachés de ces mê-

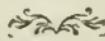
mes journaux, pour les faire insérer dans un receuil périodique qu'on imprime à Gotha, & où l'on s'attache sur-tout à rassembler des ouvrages qui n'ont pas été rendus publics, il y consentit, & pendant une année entiere, il parut dans chaque N°. de ce journal quelques pages prises çà & là dans ceux de M. le Marquis de Chastellux. Ces morceaux n'avoient aucune suite, & ils étoient tirés indifféremment du premier & du second voyage. L'Auteur avoit pris cette précaution pour éviter que quelques Libraires étrangers n'entreprissent de les rassembler, & de tromper le Public en les donnant pour un ouvrage complet. L'expérience a prouvé l'insuffisance de cette précaution. Il est arrivé en effet qu'un Imprimeur de Cassel, peu scrupuleux, a réuni ces morceaux détachés, & sans avertir qu'ils n'avoient aucune suite, il les a publiés sous le titre de *Voyages de M. le Chevalier de Chastellux*, nom que portoit encore l'Auteur il y a deux ans.

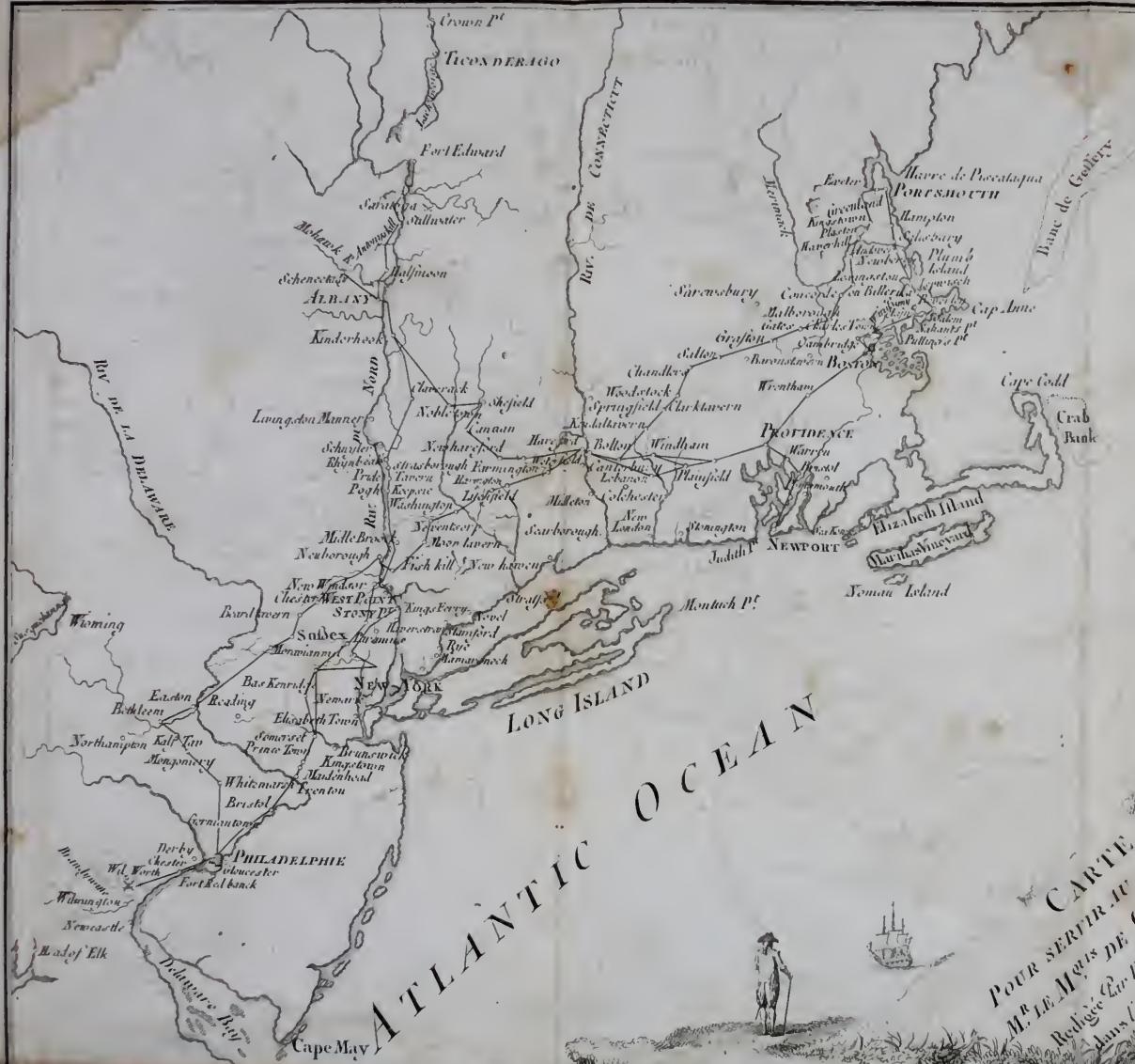
La publicité d'un ouvrage aussi mutilé & aussi informe, & à laquelle M. le Marquis de Chastellux ne s'attendoit pas, loin de le flatter, ne pouvoit que lui déplaire. C'est alors que nous avons cru pouvoir renouveler nos instances auprès de lui, & que nous en avons obtenu son

manuscrit original, auquel il a bien voulu joindre les cartes & les plans dont nous avons fait usage. Nous nous empressons de les donner au Public, & nous pouvons l'assurer que nous avons tâché de mettre tous nos soins à le rendre, par l'exécution, digne de l'importance du sujet, du nom & de la réputation de l'Auteur.

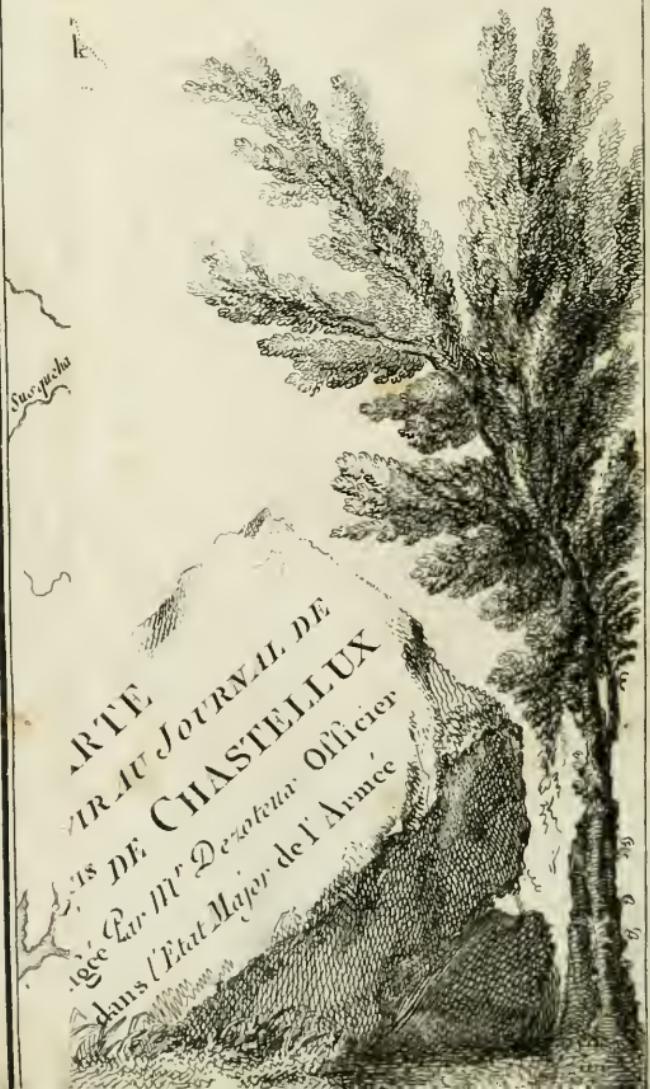
Nous avons cru ne devoir employer le caractère italique que la première fois qu'il se présenteroit un nom propre d'homme ou de ville. Ce moyen nous a paru d'autant plus convenable qu'il fixe l'attention du Lecteur, & que l'italique moins multiplié donne plus de grâce à l'impression.

Les deux Cartes géographiques présentent avec toute l'exactitude possible, non seulement les pays où l'Auteur a voyagé, mais tous les asyles où il s'est arrêté, & dont il a fait mention dans ses journaux. Nous avons l'obligation de ces deux Cartes à M. Dezoteux, Capitaine de Dragons, & Aide-Maréchal des-Logis-Adjoint, qui les a rédigées & réduites. Cet Officier ayant fait la guerre en Amérique, a parcouru lui-même la plus grande partie des lieux indiqués dans ces Cartes.





POUR SERIR AU JOURNAL DE
M. LE M^{me} DE CHASTELLUN
Rédigé par M^r De ^{colonel} Officier
dans l'Etat Major de l'Armée





VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE DE NEWPORT A PHILADELPHIE - ALBANY, &c.

DEPUIS le 11 Juillet, que j'avois débarqué à Newport, je m'étois presque toujours trouvé dans l'impossibilité de m'en absenter, même pour deux jours seulement. Dès le 19 de ce mois, la flotte angloise commença à se montrer devant le port : le lendemain nous comptions vingt-deux voiles, & peu de jours après, nous apprîmes que les ennemis embarquoient des troupes. Ce ne fut que vers le milieu du mois d'Août, que nous fûmes

Tome I.

A

informés du parti que les Anglois avoient pris de les débarquer à New-York & sur Long - Island. Il ne paroissait pas encore bien clair qu'ils eussent renoncé à leur entreprise : tous les jours , nous recevions des avis qui annonçoient de nouveaux embarquemens. Nous augmentions nos fortifications ; & notre établissement encore récent , me donnoit des occupations journalieres , qui ne me permettoient pas de m'éloigner. M. de Rochambeau qui depuis longtems se proposoit de visiter ses établissemens à Providence , ne put exécuter ce projet que le 30 Août. Je l'accompagnai , & nous revînmes le lendemain. Le 18 Septembre , il partit avec le Chevalier de Ternai pour se rendre à Hartford , sur le continent , où le Général Washington lui avoit donné rendez - vous. Je ne le suivis pas dans ce voyage ; & le hasard fit que pendant son absence , nous nous trouvâmes dans la position la plus critique où nous ayons été depuis notre arrivée. On croyoit alors à Rhode-Island que M. de Guichen , qu'on favoit parti pour Saint-Domingue , venoit joindre ses forces aux nôtres , & on se voyoit au moment d'agir. Le 19 , on

apprit qu'au lieu de M. de Guichen, l'Amiral Rodney étoit arrivé à New-York avec dix vaisseaux de ligne. On ne douta pas que la flotte françoise, & même l'armée, ne fussent attaquées. En conséquence, on emboffa les vaisseaux, & on protégea leur mouillage par de nouvelles batteries, qui furent construites avec beaucoup d'intelligence & de célérité. Au commencement d'Octobre, la saison étant déjà avancée, & l'Amiral Rodney n'ayant rien entrepris, on eut lieu de croire que nous serions tranquilles le reste de l'année, & on ne s'occupa plus qu'à préparer le logement des troupes pour le quartier d'hiver. Elles y entrerent le 1^{er} Novembre : c'étoit l'époque à laquelle je pouvois sans crainte m'éloigner de l'armée ; mais ne voulant pas montrer trop d'empressement, & desirant de voir s'établir la discipline & les arrangemens relatifs aux cantonnemens, je différai jusqu'au 11 à me mettre en route pour une longue tournée sur le continent.

Je partis ce jour-là avec M. Linch & M. de Montesquieu (1), qui avoient chacun leur do-

(1) Tous les deux ont été faits Colonels en Second à leur retour

mestique. J'en avois trois, dont l'un menoit un cheval en main, & l'autre conduisoit une petite charrette, qu'on m'avoit conseillé de prendre pour porter les porte-manteaux, & éviter par ce moyen de blesser mes chevaux de suite. Il faisoit alors une forte gelée; la neige couvroit la terre, & le vent de nord-ouest étoit très piquant. En allant au Ferry (1) de Bristol, je me détournai pour voir les fortifications de *Butts-Hill*, & je me rendis au Ferry vers onze heures & demie. Le passage fut long & difficile, parce que le vent étoit contraire. On fut obligé de courir trois bordées, & il fallut faire deux voyages pour passer nos chevaux & la charrette. J'arrivai à deux heures à *Waren*, petite ville de l'État de Massachusset, qui est à dix-huit milles de *Newport*. Je descendis dans une bonne auberge, dont le propriétaire, appelé *M. Buhr*, est remarquable par sa grosseur énorme, celle de sa femme, de son fils & de toute sa famille. Je

en Europe; le premier, du Régiment de *Welch*, & le second, du Régiment de *Bourbonnois*.

(1) Les Ferrys sont les endroits où l'on passe des rivieres ou des bras de mer sur des bateaux qui vont à rames ou à voiles.

n'avois dessein que de faire manger mes chevaux ; mais le froid augmentant toujours , & la charrette n'étant arrivée que vers trois heures , je renonçai à l'entreprise d'aller coucher à Providence , & je pris le parti de rester à Waren , où je me trouvois fort bien. Après le dîner , j'allai sur le bord de la petite rivière de Barrington , qui coule près de cette ville , pour voir entrer un sloop venant du Port-au-Prince. Ce sloop appartenoit au Brigadier-Général (de milice) Porter , neveu de M. Buhr , & encore plus gros que lui. Le Colonel Green , que je rencontrais sur le quai , me fit faire connoissance avec M. Porter , & nous allâmes prendre du thé chez lui , dans une maison simple , mais aisée , dont l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique.

Le 12 , je partis à huit heures & demie pour Providence , où j'arrivai à midi. Je descendis au College , c'est-à-dire à notre hôpital ; j'en fis la visite , & je dinai chez M. Blanchard , Commissaire des Guerres. A quatre heures & demie , j'allai chez le Colonel Bowen , chez qui j'avois logé à mon premier voyage ; j'y pris du thé avec plusieurs

Dames ou Demoiselles, dont une assez jolie, appellée Miss Angel. On me conduisit ensuite chez Mistris Warnum, où je trouvai encore compagnie; & de-là chez le Gouverneur Bowen, qui me donna un lit.

Le 13, j'allai déjeûner chez le Colonel Peck: c'est un jeune homme aimable & honnête, qui a passé l'été dernier à Newport avec le Général Heath. Il me reçut dans une jolie petite maison, où il logeait seule avec sa femme, qui est jeune aussi, & d'une figure agréable, sans être distinguée. Ce petit établissement, où regnent l'aisance & la simplicité, donnoit l'idée du bonheur doux & paisible, qui paroît s'être réfugié dans le Nouveau-Monde, après s'être arrangé avec le plaisir, à qui il a laissé l'Ancien.

La ville de Providence est bâtie au bord d'une rivière qui n'a pas six milles de long, & qui se jette dans le même golfe où se trouvent Rhode-Island, Conanicut, Prudence, &c. Elle n'a qu'une rue; mais cette rue est très longue: le faubourg, qui est assez considérable, est de l'autre côté de la rivière. Cette ville est jolie; les maisons sont peu

spacieuses, mais bien bâties & bien accommodées en dedans. Elle est resserrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au sud-ouest, ce qui occasionne une chaleur insupportable pendant l'été; mais elle est exposée au vent de nord-ouest, qui l'enfile d'un bout à l'autre, & qui la rend très froide en hiver: elle peut contenir deux mille cinq cents habitans. Sa situation est très avantageuse pour le commerce; aussi en faisoit-elle un considérable pendant la paix. Les vaisseaux marchands peuvent charger & décharger leurs denrées dans la ville même, & les vaisseaux de guerre ne peuvent approcher du port. Ce commerce est le même que celui de Rhode-Island & de Boston; il exporte des bois & des salaisons: il rapporte du sel & beaucoup de mélasses, de sucre & d'autres denrées des Indes occidentales: on envoie aussi à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Cette dernière se fait avec succès entre le cap Codd & Long-Island; mais on va souvent au détroit de Baffin & aux îles de Falkland. Les habitans de Providence, comme ceux de Newport, font aussi le commerce de Guinée; ils y achetent

des esclaves & les portent aux Indes occidentales où ils prennent des lettres-de-change pour la Vieille-Angleterre, d'où ils tirent des étoffes & autres marchandises.

En sortant de chez le Colonel Peck, je montai à cheval pour me rendre à *Voluntown*, où je devois coucher. Je m'arrêtai à *Scituate*, dans une assez mauvaise auberge, appellée *Angel's-Tavern*; c'est à-peu-près moitié chemin de Voluntown: j'y fis repaître mes chevaux, & je repartis au bout d'une heure, sans avoir vu arriver ma charrette. De cet endroit à Voluntown, la route est très mauvaise; on ne fait que monter & descendre, & toujours par des chemins raboteux. Il étoit déjà six heures du soir & nuit close, lorsque je me trouvai à *D***-Tavern*, qui n'est qu'à vingt-cinq milles de Providence. Je descendis de cheval avec d'autant plus de plaisir que le tems étoit affreux. Je fus très bien logé & très bien reçu chez M. *D****. C'est un vieillard de soixante-treize ans, grand & encore vigoureux; né en Irlande, il s'est établi d'abord dans l'État de Massachusset, & ensuite dans celui de Conecticut. Sa femme, plus jeune que lui,

est active, bonne & serviable ; mais sa famille est charmante. Elle est composée de deux jeunes gens, l'un de 28 ans & l'autre de 21 ; d'un enfant de 12, & de deux filles de 18 à 20 ans, belles comme le jour. L'aînée de ces filles étoit malade, gardoit la chambre & ne se montrroit pas. J'ai su depuis, qu'elle étoit grosse & presqu'à terme : elle a été trompée par un jeune homme qui, après avoir promis de l'épouser, s'est absenté & n'est point revenu (1). Le chagrin & les incommodités de la

(1) Lorsqu'on reçut en Europe un petit nombre d'exemplaires de ce Journal, montant en tout à sept ou huit, les seuls que l'Auteur ait envoyés, la curiosité qu'excitoit alors tout ce qui avoit quelque rapport aux affaires d'Amérique, leur attira beaucoup de Lecteurs. Quoique l'Auteur ne les eût adressés qu'à ses amis les plus intimes, & qu'il eût pris la précaution de les prévenir que son intention n'étoit pas qu'ils eussent aucune publicité, ils passèrent rapidement de mains en mains ; & comme on ne pouvoit en disposer que pour peu de tems, ils furent lus avec autant de précipitation que d'avidité. Cet empressement ne pouvoit venir que du desir qu'on avoit de se former une idée des mœurs des Américains, dont ce Journal offroit plusieurs détails auxquels l'éloignement & la nouveauté prêtoient quelqu'intérêt. Cependant, par une contradiction moins rare en France qu'en tout autre pays, quelques personnes n'hésitèrent pas à juger l'Auteur sur des convenances dont il pouvoit seul leur donner quelqu'idée : on le taxa de légéreté & d'indiscré-

grossesse l'avoient jettée dans la langueur : elle ne descendoit point au rez-de-chaussée où ses parens habitoient ; mais on en prenoit grand soin , & elle avoit toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tandis qu'on me préparoit un très bon souper , j'entrai dans la chambre où la famille étoit rassemblée ; je vis une tablette sur laquelle il y avoit quarante à cinquante volumes ; je les ouvris , & je trouvai que ces livres étoient tous des ouvrages classiques , grecs , latins & anglois. Ils appartennoient

tion , parce qu'en racontant l'aventure d'une fille trompée par son amant , il n'avoit déguisé ni les noms ni les lieux. Une réflexion très simple & qui ne coûtoit aucun effort à l'esprit , c'est qu'il n'est gueres vraisemblable qu'un Officier-Général , un homme de 45 ans , particulièrement lié avec les Américains , & qui montre par-tout un sentiment de reconnaissance & d'attachement pour tous ceux qui lui ont témoigné de la bienveillance , se permette , non pas d'offenser , mais même d'affliger d'honnêtes gens dont il n'a reçu que de bons procédés , & dont il ne peut parler qu'avec éloge. D'ailleurs la maniere simple & même sérieuse dont cet article est écrit n'offre aucune apparence de légéreté ; & c'en étoit assez pour prévenir celle que certains Lecteurs mettoient dans leur jugement. Une autre réflexion demandoit un peu plus de combinaisons , mais s'offroit encore assez naturellement : l'Auteur a voulu , auroit-on pu dire , nous donner une idée des mœurs américaines , dont assurément il est loin de faire la satyre : ne seroit-il pas possible que

au fils ainé de M. D***. Ce jeune homme avoit très bien fait ses classes , & il étoit *Tutor* au collège de Providence , lorsque la guerre vint interrompre les études. Je causai avec lui sur différens points de littérature , & particulièrement sur la maniere dont on doit prononcer les langues mortes. Je lui trouvai de l'instruction , accompagnée de beaucoup de simplicité & de modestie.

Nous fûmes servis à souper par une jeune fille d'une beauté parfaite , appellée Miss Pearce. C'étoit

parmi ces peuples si distans de nous , de toutes façons , une fille qui se seroit trop tôt livrée à l'homme auquel elle étoit engagée , de l'aveu même de ses parens , une fille sans défiance , dans un pays où l'on n'est pas instruit à en avoir , où la morale est tellement dans son enfance , qu'on croit que le commerce entre deux personnes libres est moins condamnable que les infidélités , les caprices , les coquetteries mêmes qui troublent tant de ménages européens ; ne seroit-il pas possible que cette fille , aussi intéressante que malheureuse , fût plutôt plainte que blâmée , qu'elle conservât encore tous ses droits dans la société , & qu'elle devint épouse & mere légitime , quoique son aventure ne soit ni ignorée , ni même dissimulée ! En effet , comment l'Auteur auroit-il pu apprendre cette histoire ! Est-ce pat la chronique scandaleuse , dans un hameau où il n'a connu que ses hôtes ? *J'ai su depuis* (a-t-il dit en parlant de cette fille) *qu'elle étoit grosse & presque à terme*. Comment l'a-t-il su ? De ses propres parens , qui n'en avoient pas fait d'abord un mystere & ensuite

une voisine de Madame D***, qui étoit venue la voir & l'aider, en l'absence de sa fille cadette. Cette jeune personne avoit, comme toutes les Américaines, le maintien très décent, même sérieux ; elle souffroit volontiers qu'on la regardât, qu'on louât sa figure, & même qu'on lui fit quelques caresses, pourvu que ce ne fût point avec un air de familiarité & de libertinage. En effet, les mauvaises mœurs sont si étrangères à l'Amérique, que le commerce avec les jeunes filles

une confidence. Mais s'il étoit arrivé que ces juges féveres, parvenus à la fin de leur lecture, se fussent rappelés ce qu'ils avoient vu au commencement, ils auroient observé que deux mois après, l'Auteur se trouvant une seconde fois à Voluntown, vit Miss D*** allaitant un enfant, qui passoit perpétuellement de ses genoux sur ceux de sa mère ; qu'alors elle étoit chérie, soignée par toute sa famille. Ce spectacle touchant a été décrit avec intérêt, & non pas avec malignité. Enfin il est temps de tranquilliser, non pas les Critiques, mais les ames sensibles, les seules dont le suffrage soit précieux. Dans un autre voyage à Voluntown, l'Auteur a eu la satisfaction de voir Miss D*** parfaitement heureuse : son amant étoit revenu ; il l'avoit épousée, il avoit expié tous ses torts, & même ils n'étoient pas rels qu'ils avoient paru d'abord ; des circonstances malheureuses pouvoient lui servir d'excuses, s'il en est jamais pour celui qui laisse un seul jour dans de telles angoisses l'intéressante & foible victime qui n'a pu lui résister.

est sans conséquence, & que la liberté même y porte un caractère de modestie, que n'a pas notre pudeur affectée & notre fausse réserve. Mais, ni le bon souper que je faisois, ni les livres de M. D***, ni même les beaux yeux de Mademoiselle Pearce, ne faisoient point arriver ma charrette : je me couchai sans en avoir aucune nouvelle ; & comme je desirai une chambre à feu, Miss Pearce m'en prépara une, en me prévenant que cette chambre communiquoit à celle de la malade, avec qui elle couchoit, & en me demandant bien poliment si cela ne m'incommoderoit pas qu'elle passât dans ma chambre lorsque je serois dans mon lit. Je l'assurai que si elle troubloit mon sommeil, ce ne seroit pas comme un songe funeste. Effectivement elle vint un quart d'heure après que je fus couché. Je fis semblant de dormir pour examiner sa contenance ; elle passa tout doucement, en tournant la tête de l'autre côté, & cachant sa lumiere de peur de m'éveiller. Je ne fais si c'est mon éloge ou ma critique que je ferai, en disant que bientôt après je m'endormis profondément.

A mon réveil, je retrouyai Miss Pearce, mais

non pas ma charrette : il paroifsoit plus que probable qu'elle s'étoit brisée en mille morceaux. J'étois décidé à renoncer à porter de cette maniere mes petits bagages , mais encore falloit-il les avoir. Je pris donc le parti d'attendre & celui de déjeûner , qui étoit encore plus aisé à prendre. Enfin , vers onze heures du matin , mes *vigies* la signalerent. Ce fut une grande joie dans tout l'équipage de la voir arriver , quoique désemparée & remorquée par un chevâl de louage , qu'on avoit été obligé de mettre devant le mien. Il est bon de savoir que mes gens , tous fiers d'avoir un grand moyen de transporter mes effets , l'avoient chargée de beaucoup de choses inutiles ; que moi-même , prévenu qu'on ne trouvoit pas de vin dans les auberges , j'avois jugé à propos de me munir de cantines qui en tenoient douze bouteilles ; & qu'ayant pris encore la précaution de demander deux ou trois pains blancs au Munitionnaire des vivres à Providence , il en avoit entassé une vingtaine , qui pesoient plus de quatre-vingt livres. Ma pauvre charrette étoit donc chargée à couler bas. Son plus grand malheur vint pourtant d'avoir donné contre des écueils qui

avoient brisé une roue & fort endommagé l'autre. Il fut bientôt résolu qu'on la laisseroit chez M. D***, qui se chargeroit de la faire raccommorder; que mon vin seroit divisé en trois parties, dont l'une seroit bue le jour même, l'autre confiée à mon hôte, avec priere de la garder jusqu'à mon retour, & la troisième lui seroit offerte, avec priere de la boire, ce qui ne souffrit aucune difficulté. Cependant le reste du jour devant être employé à faire de nouvelles dispositions, je me décidai à séjourner à Voluntown. Je fis l'inspection de mes bagages : tout ce qui m'étoit inutile fut empaqueté & déposé chez M. D***, le reste enfermé dans des porte-manteaux; &, par une promotion faite à la prussienne, sur le champ de bataille, mon cheval de charrette fut changé en cheval de bât. La lecture de quelques Poètes anglois, la conversation, tant avec MM. Linch & Montesquieu, qu'avec mes hôtes, me firent passer très-agréablement la journée. Vers le soir, deux voyageurs entrerent dans la chambre où j'étois, s'affirèrent auprès du feu, bâillerent & sifflerent sans faire aucune attention à moi. Cependant peu-à-peu la

conversation s'engagea, & cette conversation fut très bonne & très agréable. L'un d'eux étoit Colonel de milice ; il avoit servi en Canada, & s'étoit trouvé dans différens combats où il avoit été blessé. Je dirai une fois pour toutes, que parmi les hommes au-dessus de vingt ans que j'ai rencontrés, de quelque condition qu'ils fussent, je n'en ai pas trouvé deux qui n'eussent porté les armes, entendu siffler des balles, & même reçu quelques blessures ; de sorte qu'on peut assurer que l'Amérique septentrionale est toute militaire, toute aguerrie, & qu'on y peut faire sans cesse de nouvelles levées, sans y faire de nouveaux soldats.

Le 15, je partis de Voluntown à 8 heures du matin. Je fis encore cinq milles dans les montagnes ; ensuite je vis l'horizon s'agrandir, & bientôt ma vue put s'étendre jusqu'à sa plus grande portée. En descendant les montagnes, & avant d'être parvenu au vallon, on trouve la ville, ou si l'on veut, le hameau de *Plainfield* ; car ce qu'on appelle en Amérique *Town*, ou *Township*, n'est qu'un certain nombre de maisons, dispersées dans un grand espace, mais qui appartiennent à la même

même corporation & envoient des députés à l'assemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes est le *Meeting-House*, ou l'église. Cette église est quelquefois seule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maisons seulement ; d'où il résulte que lorsqu'un voyageur fait cette question : *Combien y a-t-il d'ici à la ville ?* On lui répond : *vous y êtes déjà* ; mais s'il vient à spécifier l'endroit où il a affaire, soit le *Meeting-House*, soit telle ou telle taverne, on lui répond quelquefois : *Il y a encore sept ou huit milles.* Pour Plainfield, c'est une petite ville, mais un gros lieu, car il y a bien trente maisons à portée du *Meeting-House*. La situation en est agréable ; mais elle offre de plus une position militaire ; c'étoit la première que j'eusse encore remarquée. On peut y camper sur de petites hauteurs, derrière lesquelles les montagnes s'élèvent en amphithéâtre, & présentent ainsi des positions successives jusqu'aux grands bois, qui serviroient de dernière retraite. Le pied des hauteurs de Plainfield est fortifié par des flaques d'eau qu'on ne peut traverser que sur une seule

chaussée , ce qui obligeroit l'ennemi à défiler pour vous attaquer (1). La gauche & la droite sont appuyées par des escarpemens. La droite a de plus un étang qui en rend l'accès plus difficile. Ce camp est bon pour six , pour huit & même pour dix mille hommes ; il pourroit servir à couvrir Providence & l'Etat de Massachusset , contre des troupes qui auroient passé la riviere de Connecticut. A deux milles de Plainfield , le chemin tourne vers le nord , & après avoir fait deux ou trois milles encore , on trouve la riviere de *Quenebaugh* , qu'on cotoye l'espace d'un mille environ , pour la passer à *Canterbury* , sur un pont de bois assez long & passablement construit. Cette riviere n'est ni navigable , ni guéable ; elle coule parmi des pierres qui en rendent le lit très inégal. Les habitans du voisinage y font des retenues en forme d'angle saillant , pour attraper des anguilles : le sommet de l'angle est dans le milieu de la riviere ; là , ils placent un filet sem-

(1) En été , ces *flaques d'eau* sont à sec. C'est ce que j'ai reconnu depuis , & ce qu'il est bon d'observer pour ne pas se faire une fausse idée de cette position.

blable à une bourse , où le poisson qui suit le fil de l'eau , ne manque guere de se faire prendre. Le pont de Canterbury a été construit dans une vallée assez étroite & assez profonde. Le Meeting-House de la ville est sur la rive droite , ainsi que la plupart des maisons ; mais il y en a aussi sur les hauteurs de l'est , qui m'ont parues bien bâties & agréablement situées. Ces hauteurs étant de la même élévation que celles de l'ouest , le local de Canterbury offre deux positions également bonnes pour deux armées qui se disputeroient le passage du Quenebaugh. Dès qu'on a dépassé Canterbury , on entre dans les bois & dans une chaîne de montagnes , qu'on traverse par des chemins très âpres & très difficiles. Six ou sept milles plus loin , le pays commence à s'ouvrir , & on descend agréablement à *Windham*. C'est une jolie petite ville , ou plutôt , c'est le germe d'une jolie ville. Il y a quarante ou cinquante maisons assez rapprochées , & situées de maniere qu'elles offrent l'apparence d'une grande place publique & de trois grandes rues. Le *Seunganick* , ou le *Windham-River* coule près de cette ville , mais n'est pas d'une grande

utilité à son commerce ; car cette riviere n'est pas plus navigable que le *Quenebaugh*, avec lequel elle se joint pour former *Thames-River*, ou autrement dit, la Tamise. On pourra observer en lisant ce Journal, & encore mieux à l'inspection des cartes, que la plupart des rivieres & nombre de villes ont conservé les noms que les Indiens leur avoient donnés : cette nomenclature a quelque chose de piquant, en ce qu'elle retrace l'origine encore récente de ces établissemens si multipliés, & qu'elle offre sans cesse à l'esprit un contraste bien frappant entre l'état antérieur & l'état actuel de ce vaste pays.

Windham est à quinze milles de Voluntown. J'y trouvai les Hussards de Lauzun, qui s'y étoient établis pour huit jours, en attendant qu'on eût préparé leurs quartiers à *Lebanon*. Je dînai chez M. le Duc de Lauzun ; & n'ayant pu repartir qu'à trois heures & demie, la nuit qui survint bientôt, m'obligea de m'arrêter à six milles de Windham, dans une petite taverne isolée, tenue par M. *Hill*. Comme la maison n'avoit pas grande apparence, je demandai si nous pourrions avoir des lits, la

seule chose dont nous eussions besoin ; car le dîner de M. de Lauzun ne nous avoit permis aucune inquiétude pour le souper. Madame Hill me dit à la maniere du pays, qu'elle ne pouvoit épargner qu'un seul lit, parce qu'elle avoit chez elle un voyageur malade qu'elle ne vouloit pas déloger. Or ce voyageur étoit un pauvre soldat de l'armée continentale, qui avoit obtenu un congé pour aller chez lui rétablir sa santé. Il portoit dans sa poche ce congé en bonne forme, ainsi que le décompte exact de ce qui lui étoit dû ; mais pas un sol, ni en papier, ni en *argent dur*. Madame Hill ne lui en avoit pas moins donné un bon lit ; & comme il s'étoit trouvé trop incommodé pour continuer sa route, elle l'avoit gardé & soigné depuis quatre jours. Nous nous arrangeâmes du mieux qu'il fut possible : le soldat garda son lit ; je lui donnai quelques'argent pour continuer son voyage, & Madame Hill me parut beaucoup plus sensible à cette charité qu'au bon *argent dur* que je lui remettois pour payer son *bill*.

Le 16, à huit heures du matin, je pris congé de ma bonne hôtesse, & je m'acheminai vers

Hartford, commençant ma route à pied, parce que la matinée étoit très froide. Après avoir descendu par une pente douce l'espace de deux milles, je me trouvai dans un vallon assez étroit, mais agréable & bien cultivé : il est arrosé par un ruisseau qui se jette dans le *Seunganick*, & qui est décoré du nom de *Hope-River*. On suit ce vallon jusqu'à *Bolton*, ville ou *Township*, qui n'offre rien de remarquable. Là, on traverse une chaîne de montagnes assez élevées, qui va du nord au sud comme toutes celles du Connecticut. Au sortir des montagnes, on trouve les premières maisons de *East-Hartford*. Quoiqu'il ne nous restât plus que cinq milles à faire pour arriver à *Hartford Court-House*, nous voulûmes laisser reposer nos chevaux, qui avoient fait vingt-trois milles de suite. L'auberge où nous descendîmes est tenue par M. Mash : c'est, suivant l'expression angloise, un bon fermier, c'est-à-dire, un bon cultivateur. Il me dit qu'il venoit de commencer un établissement dans l'État de *Vermont*, où il avoit acheté deux cens acres de terre pour quarante dollars, ce qui revient à deux cents livres de notre monnoie. L'État de *Vermont* est un vaste pays, situé à l'est du New-

Hampshire & de Massachuset, & au nord du Connecticut, entre la riviere de ce nom & celle d'Hudson. Comme il s'est peuplé récemment, & qu'il a toujours été en litige entre la province de New-York & celle de New-Hampshire, il n'y a pas proprement de gouvernement établi. Un nommé Allen, fameux par l'expédition de Ticonderago, qu'il entreprit en 1775, de son chef, & sans aucun secours que celui des volontaires qui le suivirent, s'est constitué le chef de ce pays. Il y a formé une assemblée de représentans; cette assemblée concede des terres, & le pays se gouverne par ses propres loix, sans aucune connexion avec le Congrès. Les habitans n'en sont pas moins ennemis des Anglois; mais sous prétexte qu'ils sont frontieres du Canada & obligés de se garder, ils ne fournissent aucun contingent pour les dépenses de la guerre. Pendant longtems ils n'avoient eu d'autre nom que celui de *Green-montain's-boys*, enfans de la montagne verte: mais ne le trouvant pas assez noble pour leurs nouvelles destinées, ils le traduifirent en françois; ce qui fit Verd Mont, & par corruption Vermont: reste à savoir si c'est aussi par cor-

ruption que ce pays s'est arrogé le titre d'Etat de Vermont.

Vers quatre heures du soir, j'arrivai au Ferry de Hartford, après avoir voyagé par un chemin assez incommode, dont une grande partie forme une chaussée étroite à travers un bois marécageux. On passe ce Ferry, comme tous ceux de l'Amérique, sur un bateau plat qu'on conduit avec des rames. Je trouvai les auberges d'Hartford tellement remplies, qu'il étoit impossible de s'y procurer un logement. Les quatre États de l'est, c'est - à - dire, Massachusset, New-Hampshire, Rhode-Island & le Connecticut, tenoient alors leurs assemblées dans cette ville. Depuis longtems ces quatre États ont entr'eux une connexion particulière, & ils se réunissent ainsi par députés, tantôt dans un État, tantôt dans l'autre. Chaque *Législature* envoie alors des Députés. Dans cette circonstance, rare en Amérique, où l'espace ne suffit pas aux hommes réunis, la maison du Colonel Wadsworth m'offrit un asyle très agréable; il me logea chez lui, ainsi que M. le Duc de Lauzun, qui m'avoit passé en chemin. M. du Mas,

attaché à l'État-Major de l'armée, & pour lors employé auprès de M. de Lauzun, M. Linch & M. de Montesquieu eurent de très bons logemens dans le voisinage.

Le Colonel Wadsworth est un homme de 32 ans, très grand & très bien fait, & d'une figure aussi noble qu'agréable. Il habitoit autrefois Long-Island; & dès son enfance il s'étoit livré au commerce & à la navigation: il avoit déjà fait plusieurs voyages, tant à la côte de Guinée qu'aux Indes occidentales, lorsque, selon l'expression usitée en Amérique, la *contestation* actuelle a commencée: alors il servit dans l'armée, & se trouva à plusieurs actions; mais le Général Washington ayant reconnu que ses talens le mettoient à portée de servir encore plus utilement, il le fit Commissaire pour les approvisionnemens. Cette place est militaire en Amérique, & ceux qui la remplissent sont aussi considérés que les principaux Officiers de la ligne. Le Commissaire-Général est chargé de tous les achats, & le Quartier-Maître-Général de tous les transports: c'est ce dernier qui désigne les emplacemens, établit les magasins,

pourvoit aux voitures & ordonne les distributions : c'est aussi d'après ses reçus & ses mandats que les *Pay-Masters*, ou Trésoriers, font leurs paiemens ; enfin, c'est proprement un Intendant militaire, tandis que le Commissaire-Général peut être comparé à un Munitionnaire qui réuniroit la partie des fourages à celle des vivres. Je crois un pareil arrangement aussi bon que le nôtre, quoique ces départemens n'aient pas été exempts d'abus & même de blâme pendant le cours de la guerre présente ; mais il faut observer que par-tout où le gouvernement est sans force politique, & la caisse sans argent, l'administration est toujours ruineuse & souvent coupable. Cette réflexion suffira pour faire l'éloge du Colonel Wadsworth, lorsqu'on saura que dans toute l'Amérique, il ne s'eleve pas une voix contre lui, & que son nom n'est jamais prononcé sans qu'on y joigne l'hommage qui est dû à ses talens & à sa probité. La confiance particulière du Général Washington suffit pour mettre le sceau à la juste considération dont il jouit. Ce n'étoit donc pas sans fondement que M. le Marquis de la Fayette engagea M. de Corny à l'em-

poyer pour les approvisionnemens que l'arrivée prochaine des troupes françoises rendoit nécessaires. Lorsqu'elles furent débarquées à Rhode-Island, il le proposa encore comme l'homme le plus propre à les secourir dans tous leurs besoins; mais alors l'administration ne jugea pas à propos de s'en servir: elle conçut même des soupçons contre lui sur de faux apperçus, & se pressa de substituer à un commissionnaire intelligent & accrédié, des entrepreneurs sans fortune & sans caractère, qui promirent tout, ne tinrent rien, & ne tarderent pas à ruiner nos affaires: d'abord en haussant le prix des denrées par des achats faits à la hâte, & souvent en concurrence les uns des autres; & ensuite en mettant dans le commerce & offrant à grand escompte les lettres de change qu'ils s'étoient engagés à recevoir pour les deux tiers dans tous les paiemens. Ces marchés, ces contrats réussirent si mal par la suite, qu'on a été obligé, mais trop tard, de recourir à M. Wadsworth: il a repris alors les affaires avec autant de noblesse qu'il les avoit quittées; toujours supérieur aux injures par son caractère, comme il l'est par

ses talens , aux obstacles sans nombre dont il est entouré.

Un autre personnage intéressant se trouvoit alors à Hartford , & j'allai lui faire une visite : c'est le Gouverneur Trumbull ; Gouverneur par excellence , car il l'est depuis quinze ans , ayant été continué dans son emploi tous les deux ans , & ayant également joui de la considération publique sous le gouvernement des Anglois & sous celui du Congrès. Il est âgé de soixante-dix ans ; sa vie entiere est consacrée aux affaires , qu'il aime avec passion , grandes ou petites ; ou plutôt il n'en est point pour lui de cette dernière classe : il a toute la simplicité dans le costume , toute l'importance , la pédanterie même qui convient à un grand Magistrat d'une petite République. Il me retraçoit les Bourg-Mestres de Hollande , du tems des Hein-sius & des Barneveldt. On m'avoit assuré qu'il travailloit à une histoire de la Révolution actuelle : j'étois très curieux de lire cet ouvrage ; je lui dis que j'espérois le voir à mon retour à Lebanon (son séjour habituel) , & qu'alors je lui demanderois la permission de parcourir son manuscrit ; mais il

me assura qu'il n'avoit encore écrit que l'introduction, qu'il avoit adressée à M. le Chevalier de la Luzerne. Pendant mon séjour à Philadelphie, je me la suis procurée : ce n'est qu'un résumé historique, assez superficiel, & qui n'est pas dépourvu de partialité dans la maniere dont les événemens de la guerre sont représentés. Le seul fait intéressant que j'y aie trouvé, c'est qu'on lit dans le Journal d'un Gouverneur Winthrop, à l'année 1670, que les Membres du Conseil de Massachusset, ayant été avertis par leurs amis à Londres de s'adresser au Parlement, à qui le Roi laissoit alors beaucoup d'autorité, & ayant été conseillés de suivre cette voie pour obtenir le redressement de quelques griefs, le Conseil, après avoir mûrement délibéré, jugea à propos de décliner cette proposition ; réfléchissant que si jamais il se mettoit sous la protection du Parlement, il seroit obligé de se soumettre aux loix que cette assemblée pourroit imposer, soit à la nation en général, soit aux Colonies en particulier. Or rien ne prouve mieux que dans l'origine ces Colonies n'ont jamais reconnu l'autorité du Parlement, ni pensé qu'elles

duffsent être liées par les loix qui pourroient en émaner.

Le 17, au matin, je me séparai avec regret & de mon hôte & du Duc de Lauzun; mais ce fut après déjeuner, car c'est chose absolument insolite en Amérique, de partir sans avoir déjeûné. Je gagnai à ce délai indispensable de faire connoissance avec le Général *Parson*. Il me parut homme d'esprit, & il est regardé comme tel dans son pays; mais il a été peu à portée de développer de grands talens militaires: il est en effet ce qu'il ne faut jamais être, à la guerre comme ailleurs, malheureux. Son début fut sur Long-Island, où il fut pris, & depuis il s'est trouvé dans toutes les mauvaises occasions, de sorte qu'il est plus connu par sa capacité pour les affaires, que par la part qu'il a eu aux événemens de la guerre.

Les chemins que j'avois à parcourir devenant désormais difficiles & un peu déserts, il fut résolu que je ne ferois ce jour-là que dix milles, afin de trouver un bon gîte, & de mettre mes chevaux en état de fournir à la journée du lendemain. Le lieu où je devois m'arrêter étoit *Far-*

mington. M. Wadsworth, craignant que je n'y trouvassé pas une bonne auberge, me donna une lettre de recommandation pour un de ses parens, appellé *Lewis*; il m'assura que je ferois bien reçu, sans gêner personne, & sans me gêner moi-même, parce que je paierois ma dépense comme dans une auberge. En effet, lorsque les tavernes sont mauvaises, ou que les distances auxquelles elles se trouvent ne quadrent pas avec les journées qu'on se propose de faire, c'est l'usage en Amérique de demander hospice à quelque particulier aisé qui a de la place pour vous dans sa maison, & dans son écurie pour vos chevaux: on parle alors à son hôte comme à son égal; mais on le paie comme un simple cabaretier.

La ville d'Hartford ne mérite qu'on s'y arrête, ni quand on y voyage, ni quand on en parle. Elle consiste dans une longue & très longue rue parallèle à la riviere: elle est assez considérable & assez continue; c'est-à-dire, que les maisons ne sont pas éloignées les unes des autres. Du reste, elle a beaucoup d'annexes; tout est Hartford à 6 lieues à la ronde; mais East-Hartford, West-Hartford &

New-Hartford sont des villes séparées, quoique composées de maisons éparses dans la campagne. J'ai déjà dit que ce qui constitue une ville, c'est d'avoir un ou plusieurs Meetings, des assemblées particulières & le droit d'envoyer des Députés à l'assemblée générale. On pourroit comparer ces *Township* aux *Curies* des Romains. Un plateau très élevé sur le chemin de Farmington offre aux regards, non seulement tous les Hartsfords possibles, mais toute la partie du continent arrosée par la rivière de ce nom & située entre les deux chaînes de montagnes de l'est & de l'ouest. Cet endroit s'appelle *Rocky-Hill*. Les maisons de West-Hartford, souvent dispersées, quelquefois groupées ensemble & toujours ornées d'arbres & de prairies, font du seul chemin de Farmington un jardin anglois, tel que l'art auroit peine à en former un pareil. Le peuple qui les habite joint quelqu'industrie à sa riche culture ; on y fabrique des draps & autres étoffes de laine, communes à la vérité, mais d'un bon usage & suffisantes pour habiller des gens qui vivent à la campagne ; c'est-à-dire, dans toute autre ville que Boston, New-York &

Philadelphie

Philadelphie. J'entrai dans une maison où l'on préparoit & teignoit les draps : ces draps sont fabriqués par les gens du pays ; on les envoie ensuite à ces petites manufactures où ils sont peignés, foulés & teints pour deux shellings, *Lawfull-Money*, par *yard* ou *verge* ; ce qui fait à-peu près trente-cinq sols de notre monnoie, la livre du Connecticut étant égale à trois piaftrés & quelque chose de plus. J'arrivai à Farmington à trois heures après-midi. C'est une jolie petite ville, où il y a un beau Meeting & cinquante maisons réunies, toutes propres & bien bâties. Elle est située sur la pente des montagnes : la rivière, qui porte le nom de Farmington, coule au pied de ces montagnes & se détourne vers le nord ; mais sans se laisser appercevoir, ce qui n'empêche pas que la vue du vallon ne soit fort agréable. Après être descendu de cheval, je profitai du beau tems pour me promener à pied dans les rues, ou plutôt dans les chemins. Je vis à travers les fenêtres d'une maison, qu'on travaillloit au métier ; j'entrai, & je trouvai qu'on y fabriquoit une espece de camelot, ainsi qu'une autre étoffe de laine rayée en bleu

& blanc, pour l'habillement des femmes: ces étoffes se vendent trois shellings & demi *l'yard* (*lawfull-money*) ce qui fait à-peu-près quarante-cinq sols. Les fils & les petits-fils du maître de la maison travailloient au métier: un ouvrier peut faire à son aise cinq yards par jour. Le prix de la matière première n'étant que d'un shelling, la journée peut donc lui rendre dix à douze shellings. En rentrant de cette promenade je trouvai qu'on m'avoit préparé un fort bon dîner, sans que j'eusse encore été obligée de parler à mes hôtes. Après le dîner, comme le jour commençoit à tomber, M. Lewis qui avoit été dehors pour ses affaires pendant une partie de la journée, entra dans le *parloir* où j'étois (c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre & en Amérique, la chambre où l'on reçoit du monde) il s'assit auprès du feu, alluma sa pipe, & causa avec moi. Je trouvai que c'étoit un homme actif & intelligent, qui entendoit bien les affaires publiques & les siennes: il fait le commerce des bestiaux, comme tous les *Farmers* du Connecticut; il étoit alors employé aux approvisionnemens de l'armée, & principalement occupé à

faire tuer & saler les bestiaux que l'Etat de Connecticut devoit faire passer à *Fish-Kill*. En effet chaque Etat est imposé pour le service de l'armée, non-seulement en argent, mais en denrées : ceux de l'est fournissent des bestiaux, du rum & du sel ; & ceux de l'ouest, des farines & du fourrage. M. Lewis a aussi porté les armes pour sa patrie : il s'est trouvé à l'affaire de Long-Island & de Saratoga, dont il m'a rendu un compte fort exact ; dans cette dernière occasion il servoit comme volontaire. A l'heure du thé Madame Lewis & sa belle-sœur vinrent augmenter la compagnie. Madame Lewis relevait de couche & tenoit son enfant dans ses bras ; elle est âgée de trente ans à-peu-près, d'une figure très-agréable, & d'un maintien si aimable & si honnête, qu'il seroit la décence même dans tous les pays du monde. La conversation se soutint avec intérêt pendant toute la soirée. Mes hôtes se retirerent à neuf heures du soir, je ne les vis pas le lendemain matin, & je payai mon *bill* aux domestiques : il n'étoit ni cher, ni bon marché ; c'étoit le prix juste des choses, réglé sans intérêt & sans complimens.

Je montai à cheval le 18 à huit heures du matin, & au bout d'un mille je trouvai la riviere de Farmington que je cotoyai pendant quelque tems. Cette partie de ma route ne m'offrit rien d'intéressant, si ce n'est qu'ayant tiré un coup de pistolet à un geai, à mon grand étonnement, je le jettai à terre. Cette sorte d'oiseau faisoit depuis plusieurs jours l'objet de ma curiosité : c'est en effet le plus bel animal qu'on puisse voir ; il est tout bleu, mais il réunit toutes les nuances de cette couleur, de telle maniere que l'art ne peut rien inventer de pareil, & qu'il auroit même beaucoup de peine à l'imiter. Je remarquerai en passant, que les Américains ne l'appellent pas autrement que l'oiseau bleu, *blew-bird*. C'est pourtant un véritable geai ; mais la partie de la langue créée en Amérique est extrêmement pauvre. Tout ce qui n'avoit pas de nom anglois, n'en a reçu ici qu'un simplement désignatif : le geai est l'oiseau bleu, le cardinal l'oiseau rouge ; tout oiseau d'eau est un canard, depuis la farcelle jusqu'au canard de bois & au gros canard noir que nous n'avons pas en Europe. Ils les appellent canards rouges, *red*

ducks; canards noirs, *black ducks*; canards de bois, *wood ducks*. Il en est de même des arbres; les pins, les cyprès, les sapins sont tous compris sous le nom de *pine-trees*; & si le peuple caractérise quelqu'arbre en particulier, c'est par l'usage auquel on les emploie, comme *wall-nut*, noyer à muraille, parce qu'il sert à construire des maisons de bois. Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples; mais il suffit d'observer que cette pauvreté dans le langage prouve combien l'attention des hommes a été employée aux objets d'utilité, & combien en même tems elle a été circonscrite & resserrée par le seul intérêt dominant, celui d'augmenter les richesses, plutôt par le travail que par l'industrie. Mais pour en revenir à mon geai, je résolus d'en faire un trophée à la maniere des sauvages, en enlevant sa peau & ses plumes en guise de chevelure, & content de ma victoire je poursuivis ma route, qui ne tarda pas à me conduire au milieu des montagnes les plus âpres & les plus difficiles que j'eusse encore vues: elles sont couvertes de bois aussi anciens que le monde, mais qui ne different cependant pas des nôtres; entassées avec

confusion, elles vous obligent à monter & à descendre continuellement, sans qu'au milieu de cette république sauvage, vous puissiez distinguer le sommet qui dominant sur les autres, vous annonce au moins qu'il y a un terme à vos travaux. Ce désordre de la nature me rappella les leçons de celui qu'elle a choisi pour confident & pour interprète. L'image de M. de Buffon m'apparut dans ces antiques déserts; il sembloit être dans son propre domaine & me montrer sous une croute légère formée par la destruction des végétaux, les inégalités d'un globe de verre, qui après une longue fusion, s'est lentement refroidi. Les eaux, disoit-il, n'ont rien fait ici; regardez autour de vous, nous n'y trouverez pas une pierre calcaire; tout est quartz, granit ou filex. J'examinai, j'essayai les pierres avec l'eau forte, & je conclus, ce que l'on ne croit pas assez en Europe, c'est que non-seulement il parle bien, mais qu'il a toujours raison.

Tandis que je méditois sur le grand travail de la nature qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle, bien propre

à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité; c'étoit l'ouvrage d'un seul homme, qui dans l'espace d'une année avoit abattu plusieurs arpens de bois, & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrain assez vaste, qu'il avoit déjà défriché, Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet, quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déjà en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *Improvements* ou *New settlements*, (amélioration ou nouveaux établissements). Tout homme qui a pu se procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui se sent la force & la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guère qu'à un dollard ou 100 sous l'acre, & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait, quelques cochons

ou seulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques provisions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros ; il s'en sert pour faire les *fences* ou barrières du premier champ qu'il veut défricher ; ensuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses, qu'on prendroit pour les anciens seigneurs du terrain qu'il vient usurper ; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout au tour avec la hache. Ces arbres blessés mortellement, se voient au printemps suivant privés de leurs honneurs ; leurs feuilles ne poussent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'est plus qu'un squelette hideux. Cette tige semble encore braver les efforts du nouveau Colon ; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme consomme ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abattus & que les grands aient perdu leur sève : lorsque cet objet est rem-

pli, le terrain est éclairci, *cleared*; l'air & le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire. L'herbe croît avec rapidité; dès la première année les bestiaux ont de quoi vivre, on les laisse se multiplier, ou même on en achète de nouveaux, & on les emploie à labourer une portion de terrain, dans laquelle on sème du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'Année d'après, nouveaux abattis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans, le Colon a de quoi vivre & même de quoi envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans, il achève de payer son terrain, & se trouve un cultivateur aisé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres qu'on avoit placés les uns sur les autres, & dont les intervalles avoient été remplis avec de la terre pétrie dans l'eau, se change en une jolie maison de bois, où l'on se ménage des appartemens, plus commodes, & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes.

C'est l'ouvrage d'un mois ou de trois semaines. La première habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un seul homme, ou un seul ménage, peut se loger si promptement. Je répondrai, qu'en Amérique un homme n'est jamais seul, jamais un être isolé. Les voisins, car on en trouve partout, se font une partie de plaisir d'aider le nouveau venu: une pièce de cidre bue en commun & gaiement, ou bien un galon de rum, sont la seule récompense dont ces services soient payés. Tels sont les moyens par lesquels l'Amérique septentrionale qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaste forêt, s'est peuplée de trois millions d'habitans; & tel est le bénéfice immense assuré à l'agriculture, que malgré la guerre non-seulement elle se soutient partout où elle a déjà été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroissent les moins propres à seconder ses efforts. Il y quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traversés, sans voir une seule habitation.

Harrington est le premier *Township* que j'aie trouvé sur mon chemin. Cet endroit est à seize

milles de Farmington, & à huit de Lichfield. A quatre milles en deçà de cette dernière ville, on passe sur un pont de bois la rivière de *Watertbury*; cette rivière est assez large, sans être navigable. Lichfield, ou le *Meeting-house* de Lichfield, est situé sur un grand plateau plus élevé que les hauteurs qui l'environnent; une cinquantaine de maisons assez rassemblées, une grande place, ou pour mieux dire, un grand aire au milieu de ces maisons, semble annoncer & préparer les progrès de cette ville, qui est déjà le chef lieu d'un Comté; car l'Amérique est divisée en districts, que l'on appelle Comtés dans quelques Provinces, à l'exemple de l'Angleterre. C'est dans la Capitale de ces Comtés ou districts que se tient la cour des *Sessions*, à laquelle président les Shériffs, & où les Grands-Juges viennent tous les quatre mois terminer les affaires civiles & criminelles. A un demi-mille en deçà de Lichfield, je remarquai sur la droite du chemin une baraque entourée de palissades, qui me parut être un corps-de-garde; je m'en approchai, & je vis dans cette petite enceinte dix belles pieces de canon de fonte, un obuz & un pierrier.

J'appris que c'étoit une partie de l'artillerie de Burgoyne, qui étoit échue en partage à la Province de Connecticut, & qu'on conservoit dans cet endroit comme le plus à portée de l'armée, & en même tems le moins exposé aux incursions des Anglois.

Il étoit quatre heures du soir, & le tems devenoit très mauvais, lorsque j'approchai de la maison d'un particulier appellé *Seymour*, pour lequel M. Lewis m'avoit donné une lettre, m'assurant que je trouverois chez lui une meilleure *accommo-dation* (c'est l'expression angloise) que dans les auberges du lieu; mais M. Linch, qui avoit été un peu en avant prendre des informations, me dit que M. Seymour étoit absent, & que, selon toute apparence, sa femme seroit fort embarrassée de nous recevoir. En effet, les Américaines sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps ou d'esprit; & le soin des enfans, celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maison, compose tout leur département. Je pris mon parti d'aller droit à l'auberge, & j'eus encore le malheur de n'y pas trouver M. Philips, maître de cette

maison : de sorte que je fus reçu tout au moins avec indifférence ; ce qui arrive souvent dans les auberges de l'Amérique , lorsqu'elles ne sont pas placées dans des endroits très fréquentés : les voyageurs y sont considérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent. La raison en est , que les maîtres d'auberge sont tous des cultivateurs aisés , qui n'ont pas besoin de ce léger profit : la plupart de ceux qui font ce métier , y sont même obligés par les loix du pays , lesquelles ont sagement pourvu à ce que dans quelque chemin que ce fût , on trouvât de six milles en six milles une *publick-house* , ou maison publique , nom qu'on donne communément à ces tavernes , & qui désigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies.

Une plus grande difficulté que je rencontrai chez Madame Philips , fut de loger neuf chevaux que j'avois avec moi. Le Quartier-maître en fit placer quelques uns dans l'écurie d'un particulier , & tout fut arrangé à ma satisfaction & à celles de mon hôtesse. Il est bon d'observer que rien n'est plus utile qu'un pareil Officier , tant pour le ser-

vice de l'État que pour *celui* de tout voyageur revêtu d'un caractère. J'ai déjà parlé des fonctions du Quartier-maître-général ; mais je n'ai point dit qu'il constitue dans chaque État un *Deputy-quarter-master-general*, c'est-à-dire, un Vice-Quartier-maître-général ; ce dernier nomme dans chaque district un *assistant* qui le représente. Mes chevaux & mes équipages étoient à peine à couvert, qu'il survint une tempête affreuse ; mais elle me fut favorable, parce que M. Philips arriva avec elle : alors tout prit une face nouvelle dans la maison ; le garde-manger s'ouvrit, les negres redoublerent d'activité, & nous vîmes un souper se préparer sous les auspices les plus heureuses. M. Philips est un Irlandais transplanté en Amérique, où il a déjà fait fortune : il paroît homme fin & adroit ; il parle aux étrangers avec précaution, & craint de se compromettre : du reste, il est d'un caractère plus gai que les Américains, même un peu persifflleur, genre peu connu dans cet hémisphère, & qui n'a pas plus obtenu de nom particulier que les différentes espèces d'arbres & d'oiseaux. Madame Philips, désormais secondée par son

mari, & plus au-dessus de sa besogne, reprit bientôt sa sérénité naturelle. Elle est de famille américaine, vraie *Yankee* (1), comme disoit son mari; sa figure est douce & agréable, & ses manières répondent parfaitement à sa figure.

Le 19, je partis de Lichfield entre neuf & dix heures du matin, & je poursuivis ma route dans les montagnes, moitié à pied, moitié à cheval; car ayant pris l'habitude, que j'ai conservée depuis, de voyager du matin au soir sans m'arrêter, j'avois de tems en tems pitié de mes chevaux, & je leur épargnois sur-tout des descentes qui paroissent plutôt faites pour des chevreuils que pour des voitures & des animaux chargés. Le nom de la première ville que je rencontrais annonce que

(1) C'est un nom qu'on donne, par dérision & même par simple plaisanterie, aux habitans des quatre États de l'Est. On croit qu'il vient d'un peuple sauvage dont les premiers Colons occupèrent le territoire, & qui habitoit entre le Connecticut & l'Etat de Massachusset. On donne de la même maniere le nom de Buck-skin aux habitans de la Virginie, parce que leurs ancêtres étoient chasseurs & vendaient des peaux de chevreuil, ou plutôt de daims; car on verrà dans le second Voyage, qu'il n'y a pas de chevreuils dans la Virginie.

son origine est récente ; elle s'appelle *Washington*. Un nouveau Comté s'étant formé dans les bois du Connecticut, on lui a donné ce nom respectable, dont la mémoire durera sans doute encore plus longtems que la ville chargée de la perpétuer. Il existe en Virginie un autre Comté de *Washington*, appartenant au protecteur de l'Amérique ; mais la grande distance qui le sépare de cette nouvelle cité, prévient tous les inconvénients que l'identité de nom pourroit entraîner. Cette Capitale d'un Comté naissant a un *Meeting-House* & sept ou huit maisons rassemblées ; elle est dans une jolie situation, & la culture y paroît riche & soignée ; un ruisseau qui coule au fond de la vallée, rend les prairies plus fécondes qu'elles ne le sont ordinairement dans les pays de montagnes (1). On

(1) Deux ans après, l'Auteur a repassé dans cet endroit, où il n'avoit vu que peu de maisons & une seule auberge. Le nombre des maisons étoit presque doublé, & il y avoit trois auberges très bonnes & très proprement arrangées. Il a remarqué le même progrès sur presque toutes les routes intérieures, depuis la baie de Chésapeake jusqu'au *Pisataqua*, c'est-à-dire, dans une espace de plus de 200 lieues. Ce progrès est dû, en grande partie, aux malheurs mêmes de la guerre. En effet, les Anglois étant maîtres de compte

compte de là à *Lichfield*, dix-sept milles : il n'en restoit encore dix à faire pour arriver à la taverne de *Moor-House*, où je voulois coucher ; mais comme je ne pris pas le plus court chemin, j'en fis bien douze, & toujours dans les montagnes. Celui que je choisis me conduisit dans un hameau assez con-

la mer, faisoient ou pouvoient faire des incursions sur toutes les côtes ; c'est ce qu'ils appelloient *Depredatory expéditions*, *Expédition de pillage*. Mais ce mot honteux à adopter dans le vocabulaire de la guerre, ne désignoit qu'une petite partie des ravages qu'ils exerçoient ; le meurtre & les incendies en étoient toujours les suites funestes. Il est donc arrivé que les citoyens les plus aisés, c'est-à-dire ceux qui, réunissant le commerce à l'agriculture, avoient leurs plantations près des côtes ou de l'embouchure des rivières, les ont abandonnées pour chercher dans l'intérieur des terres des demeures plus tranquilles. Le petit capital qu'ils ont emporté avec eux a été employé à de nouveaux défrichemens, & ces défrichemens n'ont pas tardé à prospérer. D'un autre côté, les communications par mer étant devenues impossibles, il a fallu se servir de celles de l'intérieur : les chemins ont été mieux accommodés & plus fréquentés ; les auberges se sont multipliées, ainsi que les établissements de tous les ouvriers, utiles aux voyageurs, comme Charons, Maréchaux, &c. Ainsi, outre la liberté & l'indépendance, les États-Unis tireront encore cet avantage de la guerre, que le commerce & la population les auront pénétrés en tout sens, & que des terres qui seroient restées longtems en friche, ont été cultivées avec un succès qui ne permet plus de les abandonner.

fidérable, appellé *New-Milford-Bordering-Skirt*, ou *confins du Comté de Milford*; & de-là dans une vallée si profonde & si sauvage, que je me croyois absolument perdu, lorsqu'un petit éclairci dans le bois me laissa appercevoir, d'abord une prairie entourée de barrières, puis une maison, puis une autre, & enfin un vallon charmant, meublé de plusieurs fermes considérables & couvert de bestiaux. Ce vallon dépend du Comté de *Kent*: je le traversai bientôt, ainsi que le ruisseau qui le partage; & après avoir fait encore trois milles dans les montagnes, je me trouvai sur la rive de *L'houſatonick*, ou autrement dit, la rivière de *Stratford*. Il n'est pas besoin d'avertir que le premier nom est le véritable, c'est-à-dire celui qui a été donné par les Sauvages, anciens habitans du pays. Cette rivière n'est pas navigable, & on la passe aisément à gué près des forges de M. Bull (*Bull's iron-works*). On tourne ensuite vers la gauche, & on longe ses bords; mais si l'on est sensible à la belle nature, si l'on a appris, en voyant les tableaux de *Vernet* & de *Robert*, à en admirer les modeles, on s'arrêtera, on s'oublira même en re-

gardant le charmant paysage que forme l'ensemble des forges , de la chute d'eau qui sert à les exploiter , & de tous les accessoires d'arbres & de rochers dont cette scène pittoresque est embellie. A peine a-t-on fait un mille qu'on repasse encore la même riviere , mais sur un pont de bois. On en trouve bientôt une autre , qui se jette dans celle appellée *Ten Miles River* (Riviere de dix milles) : on suit celle-ci l'espace de deux à trois milles , & l'on voit ensuite plusieurs jolies maisons qui font partie du district appellé *l'Oblong*. C'est une longue & étroite portion de terre , cédée par le Connecticut à l'État de New-York, en conséquence d'un échange fait entre ces deux États. L'auberge où j'allois est dans l'Oblong , mais deux milles plus loin. Elle est tenue par le Colonel *Moorhouse* ; car en Amérique rien n'est plus commun que de voir un Colonel aubergiste : ce sont pour la plupart des Colonels de milice , choisis par la milice elle-même , qui ne manque gueres de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes & les plus accrédités.

Je pressai mes chevaux , & je me hâtai d'arriver

pour prévenir un voyageur à cheval qui m'avoit joint en chemin, & qui auroit eu le même droit que moi au logement, si nous y étions arrivés ensemble. J'eus la satisfaction de le voir poursuivre son chemin; mais bientôt après j'eus la douleur d'apprendre que l'auberge peu considérable où je comptois passer la nuit, étoit occupée par treize fermiers & deux cens-cinquante bœufs, qui venoient de *New-Hampshire*. Les bœufs étoient les moins gênans de toute la compagnie: on les avoit conduits à quelque distance de là, dans une prairie, où on les avoit livrés à leur bonne foi, sans laisser aucune garde avec eux, pas même celle d'un chien; mais les fermiers, leurs chevaux & leurs chiens étoient possesseurs de l'auberge. Je m'informai de la raison qui les faisoit voyager ainsi, & j'appris qu'ils conduisoient à l'armée une partie du contingent en subsistance que le *New-Hampshire* lui fournit. Ce contingent est une espece de taxe qui se repartit sur tous les habitans, lesquels sont imposés les uns à cent-cinquante, les autres à cent ou quatre-vingt livres de viande, suivant leurs moyens; de sorte qu'ils se cotisent entre eux pour fournir un

bœuf, plus ou moins gros, il n'importe, parce que chaque animal est pesé. La conduite des troupeaux est ensuite confiée à quelques fermiers & à quelques valets. Les fermiers ont à-peu-près un dollar par jour; & leur dépense, ainsi que celle du troupeau, leur est remboursée à leur retour, sur les reçus qu'ils ont eu soin de prendre dans toutes les auberges où ils se sont arrêtés. On paie ordinairement depuis six jusqu'à dix sols de France par chaque bœuf pour une nuit; la dînée est en proportion.

Je m'informois de ces détails, tandis que mes gens cherchoient à me loger; mais toutes les chambres, tous les lits étoient occupés par les conducteurs de bœufs, & je me trouvois dans la plus grande détresse, lorsqu'un grand & gros homme, le principal d'entr'eux, ayant appris qui j'étois; vint à moi, & me dit que ni lui, ni ses compagnons ne souffriroient jamais qu'un Officier-général Français manquât de lit, & que plutôt que d'y consentir, ils coucheroient tous sur le plancher; qu'ils y étoient accoutumés, & que cela ne leur feroit pas la moindre peine. Je leur

répondis que j'étois militaire, & aussi accoutumé qu'eux à avoir la terre pour lit. Grand débat de politesse sur ce point ; la leur étoit rustre, mais cordiale & plus touchante que les complimens les mieux tournés. Il en résulta que j'eus une chambre & deux lits, pour moi & pour mes Aides-de-Camp. Mais notre connoissance n'en resta pas là : après nous être séparés chacun pour ses affaires ; moi pour m'arranger & pour me reposer, eux pour continuer à boire du *grog* (1) & du cidre, je les vis rentrer dans ma chambre. J'étois alors occupé à vérifier ma route sur la carte du pays ; cette carte excita leur curiosité : Ils y virent avec surprise & satisfaction les endroits par lesquels ils avoient passé. Ils me demanderent si on les connoissoit en Europe, & si c'étoit dans cette partie du monde que j'avois acheté mes cartes. Ils parurent très contens, lorsque je leur assurai que nous connoissions aussi bien l'Amérique que les pays les plus voisins du nôtre ; mais leur joie n'eut pas de bornes dès qu'ils reconnurent sur ma carte le

(1) Boisson faite avec du rum & de l'eau.

New-Hampshire, leur patrie. Ils appellerent aussitôt ceux de leurs camarades qui étoient restés dans l'autre chambre, & la mienne se trouva remplie de grands hommes, les plus forts & les plus robustes que j'aie encore vus en Amérique. Je parus surpris de leur taille & de leur stature: ils me dirent que les habitans de *New-Hampshire* étoient forts & vigoureux; que cela venoit de plusieurs raisons: de ce que l'air y étoit excellent, de ce que l'agriculture y faisoit leur seule occupation, & sur-tout de ce que le sang n'y étoit pas mêlé, ce pays étant habité par des familles d'anciens émigrans venus d'Angleterre. Nous nous séparâmes très bons amis, nous touchant, ou plutôt nous secouant la main à la maniere angloise, & ils me dirent qu'ils se trouvoient heureux d'avoir eu une occasion: *to shake hands with a French General*; ce qui signifie proprement, de secouer la main d'un Général françois.

Le cheval qui portoit mes porte-manteaux n'ayant pu marcher aussi vite que moi, ne me rejoignit que le lendemain matin; de sorte que ce jour-là, qui étoit le 20 Décembre, je ne pus partir

que vers dix heures. A trois milles de *Moor-House-Tavern*, on trouve une montagne très élevée : on descend ensuite, mais un peu moins qu'on a monté ; puis on chemine sur un terrain élevé, laissant les grandes montagnes sur la gauche. Le pays est bien cultivé ; on y voit de belles fermes & quelques moulins, & malgré la guerre, on y bâtit encore, sur-tout à *Hopel Township* principalement habitée par les Hollandois, ainsi que la plus grande partie de l'État de New-York, cet État ayant appartenu à la République de Hollande, qui l'échangea ensuite avec *Surinam*. Mon dessein étoit de coucher à cinq milles en deçà de Fish-Kill, à la taverne du Colonel *Griffin*. Je le trouvai qui coupoit & faconnoit du bois pour faire des barrières : il m'assura que sa maison étoit pleine ; ce que je n'eus pas de peine à croire, car elle étoit très petite. Je continuai donc ma route, & j'arrivai à Fish-Kill vers quatre heures après-midi. Cette ville, où l'on ne compte guere plus de cinquante maisons dans l'espace de deux milles, est depuis longtems le principal dépôt de l'armée américaine : c'est là qu'on a placé les magasins, les

hôpitaux, les ateliers d'ouvriers, &c. mais tous ces établissemens forment une ville particulière, composée de belles & grandes baraques qu'on a construites dans le bois au pied des montagnes; car les Américains, semblables aux Romains à bien des égards, n'ont guere pour quartier d'hiver que des villes de bois, ou des camps baraqués, qu'on peut comparer à ceux que les Romains appelloient *Hiemalia*.

Quant à la position de Fish-Kill, les événemens de la campagne de 1777 avoient prouvé combien il étoit important de l'occuper. Il étoit clair que le projet des Anglois avoit été & pouvoit être encore, de se rendre maître de tout le cours de la riviere du nord, & de séparer ainsi des États de l'est ceux de l'ouest & du sud. Il falloit s'assurer un poste sur cette riviere; on choisit *Westpointe* comme le point le plus important à fortifier, & Fish-Kill comme la place la plus convenable pour établir le principal dépôt des vivres, des munitions, &c.; ces deux positions sont liées ensemble. Je parlerai bientôt de celle de *Westpointe*; mais j'observerai ici que Fish-Kill a

toutes les conditions nécessaires pour une place de dépôt, parce que cette ville se trouve située sur le grand chemin du Connecticut & près de la riviere du nord, & qu'en même tems elle est protégée par une chaîne de montagnes inaccessibles, lesquelles occupent une espace de plus de vingt milles entre la riviere de *Croton* & celle de *Fish-Kill*.

L'approche des quartiers d'hiver & les mouvements des troupes que cette circonstance occasionnoit, rendoient les logemens très rares: j'eus assez de peine à en trouver; mais enfin je m'établis dans une médiocre auberge, tenue par une vieille Madame Egremont. La maison n'avoit pas la propreté qu'on trouve communément en Amérique; mais le plus grand inconvénient étoit que plusieurs carreaux de vitres manquoient. En effet, de toutes les réparations, celles des fenêtres est la plus difficile, dans un pays où les habitations étant éparses & éloignées les unes des autres, il faut quelquefois envoyer à vingt milles pour avoir un vitrier. Nous employâmes tout ce qui tomba sous notre main pour calfater de notre mieux les croi-

sées, & nous fîmes bon feu. Un moment après, le Docteur de l'hôpital, qui m'avoit vu passer, & qui m'avoit reconnu pour un Officier - Général françois, vint avec beaucoup de politesse s'informer si je n'avois besoin de rien, & m'offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Je me suis servi du mot anglois *Doctor*, parce que la distinction de chirurgien & de médecin n'est pas plus connue dans l'armée de Washington, que dans celle d'Agamemnon. On lit dans Homere, que le Médecin Macaon panoit lui-même les blessures; mais nos Médecins qui ne sont pas Grecs, ne veulent pas suivre cet exemple. Les Américains se conforment à l'usage antique & s'en trouvent bien: ils sont très contens de leurs Docteurs, pour lesquels ils témoignent la plus grande considération. Le Docteur Graig, que j'ai connu à Newport, est l'ami intime du Général Washington; & dernièrement M. de la Fayette avoit pour Aide-de-Camp le Colonel Mac-Henry qui, l'année passée, faisoit les fonctions de Docteur dans la même armée.

Le 21, à neuf heures du matin, le Quartier-Maître de Fish-Kill, qui étoit venu la veille au

soir avec toute l'honnêteté possible , m'offrir ses services & placer deux sentinelles à ma porte , honneur que je refusai malgré toutes ses instances , se rendit chez moi ; & après avoir pris du thé , selon l'usage , il me conduisit aux barraques , où je vis les casernes , les magasins & les ateliers des différens ouvriers attachés au service de l'armée.

Ces barraques sont de véritables maisons de bois bien construites , bien couvertes , ayant des greniers & même des caves ; de sorte qu'on en prendroit une très fausse idée , si on en jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées , lorsque nous faisons barraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres , mais seulement pour mettre les soldats à couvert , lorsqu'ils sont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de hutes , *hutts* , & ils sont très adroits à construire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour construire les premières , à compter du moment qu'ils commencent à abattre les arbres ; les autres sont achevées en vingt-quatre heures. Elles consistent dans de petites murailles faites avec des pierres entassées , dont

les intervalles sont remplis avec de la terre patrie dans l'eau, ou simplement avec de la boue : quelques planches forment le toît ; mais ce qui les rend très chaudes, c'est que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a passé des hivers entiers sous de pareilles huttes, sans souffrir & sans avoir de maladies. Quant aux barraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-Kill, on y a si bien pourvu à tout ce que le service & la discipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a construit une Prevôté & une prison qui sont entourées de palissades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la Prevôté ; & devant cette porte on a placé un corps-de-garde. A travers les barreaux, dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme anglois ; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere des Mokawks. Ils avoient brûlé plus de deux cents

maisons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisonniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison.

Après avoir passé quelque tems à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval; &, conduit par un guide de l'Etat que le Quartier-Maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois & je suivis la route de Westpointe, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abattus & un éclairci dans le bois; m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des hutes habitées par quelques centaines de Soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très bonne santé; mais il faut savoir que dans les armées américaines, on appelle invalides tous les soldats qui ne sont pas en état de faire leur service: or ceux-ci avoient été renvoyés sur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement inva-

lides. Ces honnêtes gens , car je ne dirai pas ces malheureux (ils savent trop bien souffrir , & souffrent pour une cause trop noble) n'étoient vraiment pas couverts , pas même de guenilles ; mais leur maintien assuré , leurs armes en bon état sembloient couvrir leur nudité , & ne laisser voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrais le Major *Liman* , Aide-de-Camp du Général *Heath* , que j'avois connu particulièrement à Newport , & M. de Villefranche , Officier francois , servant à Westpointe , en qualité d'Ingénieur. Le Général Heath avoit été instruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-Maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon insçu , & il avoit envoyé ces deux Officiers au devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois , & dans un chemin resserré des deux côtés par des montagnes très escarpées , qui paroissent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours , & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaissent un peu , pour tourner vers l'ouest & s'approcher de la

riviere; mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'est celui que présente la riviere du nord, coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes, à travers lesquelles elle a jadis forcé son passage. Le fort de Westpointe & les batteries formidables dont il est défendu, fixent l'attention sur la rive de l'ouest; mais si l'on élève ses regards, on voit de tous côtés des sommets élevés, tous hérissés de redoutes & de batteries. Je sautai à bas de mon cheval, & je fus long tems à regarder avec ma lunette d'approche, le seul moyen qu'on puisse employer pour connoître l'ensemble des fortifications dont ce poste important est entouré. Deux sommets élevés, sur chacun desquels on a construit une grande redoute, protègent la rive de l'est. Ces deux ouvrages n'ont pas reçu d'autres noms que ceux de *redoutes du nord* & de *redoutes du midi*; mais depuis le fort de Westpointe proprement dit, qui est au bord de la riviere, jusqu'au haut de la montagne au pied de

laquelle il a été construit, on compte six forts différens, tous en amphithéâtre, & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place où j'aurois volontiers passé la journée entiere ; & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit pressé d'arriver. En effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq-cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille sur le bord de la riviere. Il venoit de la passer pour se porter ensuite sur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourrage qu'on se proposoit de faire vers les plaines blanches & jusqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui battit les Anglais à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête ; il vouloit me les faire voir avant qu'elles se missent en marche. Je passai devant les rangs, salué de l'esponton par tous les Officiers, & les tambours battant au champ, honneur qu'on rend en Amérique aux Majors généraux dont le grade est le premier dans les armées, quoiqu'il ne corresponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient

bonne apparence ; quant aux Officiers , ils ne laissoient rien à defirer , tant pour leur conte-nance que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus passé sur le front de la ligne , elle se rompit , défila devant moi & continua sa route. Le Général Heath me conduisit au rivage où sa barge l'attendoit pour me passer de l'autre côté. C'est alors qu'une nouvelle scène s'ouvrit à mes regards , non moins sublime que la premiere. Nous descendions le visage tourné vers le nord : de ce côté là on voit une île couverte de rochers , qui semble fermer le canal de la riviere ; mais bientôt à travers l'espece d'embrasure que son lit a formée en séparant des montagnes immenses , on s'aperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'ouest , & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Westpointe pour s'ouvrir un passage & se hâter de rejoindre la mer , sans faire désormais le plus petit détour. Les regards , en se portant vers le nord au-delà de *Constitution-Island* (c'est l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere , distinguent *New-Windsor* sur sa rive gauche , puis s'arrêtent sur différens

amphithéâtres formés par les apalaches , dont les derniers sommets qui terminent la scène sont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquâmes dans la barge & nous traversâmes la rivière qui a près d'un mille de largeur. A mesure que nous approchions du rivage opposé , le fort de Westpointe qui , vu de la rive de l'est , paroissoit humblement situé au pied des montagnes , s'élevoit à nos yeux & sembloit lui-même le sommet d'un rocher escarpé ; ce rocher n'étoit cependant que le bord de la rivière. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places , n'étoient que des embrasures de canons & des batteries formidables , j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24 , tirés successivement. C'étoit un salut militaire , dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize Etats. Jamais honneur n'a été plus imposant ni plus majestueux ; chaque coup de canon , après un long intervalle , étoit renvoyé par la rive opposée avec un bruit presqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on se rappelle qu'il y a deux ans , Westpointe étoit un désert

presqu'inaccessible, que ce désert a été couvert de forteresses & d'artillerie, par un peuple qui, six ans auparavant, n'avoit jamais vu de canons; si l'on refléchit que le sort des treize Etats a dépendu de ce poste important, & qu'un marchand de chevaux transformé en Général, ou plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de son sang; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de sa patrie, a vendu & pensé livrer aux Anglois ce *Palladium* de la liberté Américaine; si l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre physique & dans l'ordre moral, on croira aisément que ma pensée dut être exercée & que je ne m'ennuyai pas en chemin:

En descendant à terre, ou plutôt en grimpant sur les rochers qui s'élèvent au bord de la rivière & dont elle arrose le pied, nous fûmes reçus par le Colonel Lamb & le Major Bowman, tous deux Officiers d'artillerie, par le Major Fish, jeune homme d'une jolie figure, spirituel & instruit, & le Major Frank, ci-devant Aide de camp du

Général Arnold. Celui-ci venoit d'être jugé & acquitté honorablement par un Conseil de guerre, qu'il avoit demandé lui-même après l'évasion & la trahison de son Général. Il parle bien françois, ainsi que le Colonel Lamb; ils l'ont appris tous deux dans le Canada où ils étoient établis. Le dernier a reçu un coup de fusil dans la mâchoire à l'attaque de Quebec, combattant à côté d'Arnold, & ayant déjà pénétré dans la ville. Pressés par l'heure du dîner, nous allâmes tout de suite à la barraque du Général Heath. Le fort, que l'on avoit commencé sur un plan beaucoup trop étendu, a été resserré depuis par M. du Portail; de sorte que cette barraque ne se trouve plus dans son enceinte. Il y a autour quelques magasins, & plus loin, du côté du nord-ouest, des casernes pour trois ou quatre bataillons; elles sont construites en bois & pareilles à celles de Fish-Kill. Tandis qu'on se disposoit à servir, le Général Heath me fit entrer dans un petit réduit qui lui sert de chambre à coucher, & il me montra l'instruction qu'il avoit donnée au Général Stark pour le grand fourrage dont il l'avoit chargé. Cette expédition exigeoit un mou-

vement de troupes dans une espace de plus de cinquante milles ; & je puis assurer qu'elle étoit aussi bien faite qu'aucune instruction de ce genre , que j'aie encore vue , manuscrite ou imprimée. Il me montra aussi une lettre par laquelle le Général Washington lui ordonnoit seulement d'envoyer ce détachement , & lui en désignoit l'objet , sans lui faire part cependant d'une autre opération liée à celle-là , qui devoit avoir lieu sur la rive droite de la riviere du nord. D'après différens avis , parvenus par des voies indirectes , le Général Heath se persuadoit que dans le cas où les ennemis rassembleroient leurs forces pour interrompre le fourrage , M. de la Fayette attaqueroit *Staten-Island* , & il ne se trompoit pas ; mais M. Washington se contentoit d'annoncer quelques mouvemens de son côté , ajoutant seulement qu'il attendoit une voie plus sûre pour en instruire le Général Heath. C'est que le secret est gardé très exactement à l'armée américaine ; peu de personnes ont part à la confiance du Chef , & en général on y parle moins que dans les armées françoises des opérations de la guerre , & de ce que l'on appelle chez nous *les nouvelles*.

Le Général Heath est tellement connu dans notre petite armée, que je me dispenserois de donner aucun détail sur lui, si ce Journal, où j'essaie de me rappeler le peu que j'ai vu dans ce pays-ci, n'étoit pas destiné en même tems à contenter la curiosité de quelques personnes qui n'ont pas traversé les mers, & dont je désire amuser les loisirs. Je dirai donc que ce Général est un des premiers qui prirent les armes lors du blocus de Boston, & qu'ayant d'abord joint l'armée en qualité de Colonel, il fut tout de suite élevé au rang de Général-Major. Il étoit alors bon Fermier, ou riche Gentilhomme ; car il ne faut pas perdre de vue, qu'en Amérique, *Farmer* signifie cultivateur par opposition à *Merchant*, qui est le nom de tout homme qui s'occupe du commerce. Ici, comme en Angleterre, on entend par *Gentleman* celui qui possède un *freehold*, ou une terre en propriété. Le Général Heath étoit donc *Farmer*, ou *Gentleman*, & nourrissoit dans ses terres un grand nombre de bœufs, qu'il vendoit pour l'approvisionnement des yaïsleaux. Mais son goût naturel le portoit à l'étude de la guerre ; il s'y est appliqué

principalement depuis que le devoir a concouru avec son inclination ; il a lu nos meilleurs ouvrages de Tactique, & sur-tout celui de M. Guibert, dont il fait un cas particulier. Sa fortune lui ayant permis de se soutenir au service, malgré le défaut de paie qui a constraint les moins aisé à l'abandonner, il a fait toute la guerre ; mais le hasard n'a pas voulu qu'il se trouvât aux occasions les plus importantes. Sa physionomie est noble & ouverte ; & sa tête chauve, ainsi que sa corpulence, lui donnent beaucoup de ressemblance avec Milord *Granby*. Il écrit bien & facilement ; il a de plus une ame sensible & un caractère franc & aimable ; enfin s'il n'a pas été à portée de montrer ses talens dans l'action même, on peut du moins assurer qu'il est très propre à ce que nous appelons *la partie du cabinet*. Ses biens sont près de Boston ; il commandoit dans cette place lorsque l'armée de Burgoyne y fut amenée prisonniere. C'est lui qui mit aux arrêts le Général anglois Philips, qui avoit manqué de respect au Congrès ; sa conduite dans cette occasion fut noble & ferme. Lorsque nous arrivâmes à Rhode-Island, il y fut

envoyé; & bientôt après, lorsque Clinton se dif-
posa à nous attaquer, il assembla & commanda
les milices, qui vinrent à notre secours. Pendant
son séjour à Newport, il a vécu honorablement
& en grande liaison avec tous les Officiers fran-
çais. Enfin, au mois de Septembre, le Général
Washington ayant appris la trahison d'Arnold, le
rappella auprès de lui, & lui donna le commandement
de Westpointe; preuve de confiance d'autant
plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête
de tous les hommes qui pouvoit succéder dans ce
commandement au plus lâche de tous les traîtres.

Après avoir donné cette idée avantageuse, mais
juste, du Général Heath, c'est à moi sans doute à
m'applaudir de l'amitié & de la parfaite intelli-
gence qui a régné toujours entre nous pendant
son séjour à Newport, où l'usage que j'ai de la
langue angloise me rendoit l'organe de toutes les
affaires que nous avions à traiter avec lui. Ce fut
avec une véritable joie qu'il me reçut à Westpointe;
il me donna un dîner simple, mais très bon: il
est vrai qu'il n'y avoit pas une goutte de vin;
mais je trouve qu'avec de l'excellent cidre & du

towdy (1) on s'en passe très bien. Dès qu'on fut sorti de table, on se hâta de profiter de ce qu'il restoit encore de jour pour aller voir les fortifications. Le premier fort que l'on trouve au-dessus de Westpointe, sur la pente de la montagne, a reçu le nom du Général *Putnam*. Il est placé sur un rocher escarpé de tous côtés : les remparts avoient d'abord été construits avec des troncs d'arbres ; on les refaisit en pierres, & ils ne sont pas encore entièrement finis. Il y a un magasin à poudre à l'abri de la bombe, une grande citerne & un souterrain pour la garnison. Au-dessus de ce fort, & en gagnant le sommet le plus élevé, on trouve encore, sur trois sommets différens, trois fortes redoutes garnies de canons : chacune de ces redoutes exigeroit un siége en forme. Le jour étant près de finir, je me contentai de juger au coup-d'œil de la maniere très bien entendue dont elles se protégent mutuellement. Le fort *Wallis* où le Général *Heath* me conduisit, étoit plus à portée & d'un accès plus facile. Quoiqu'il soit placé plus

(1) Boisson faite avec du rum, du sucre & de l'eau ; c'est proprement du punch sans citron.

bas que le fort *Putnam*, il domine encore sur la riviere du côté du sud. C'est une grande redoute pentagone, construite en bois, c'est-à-dire, avec d'immenses troncs d'arbres ; elle est fraisée & garnie d'artillerie. Sous le feu de cette redoute, & plus bas, on a fait une batterie de canon pour battre plus obliquement le cours de la riviere. Cette batterie n'est point fermée par la gorge ; de sorte que l'ennemi peut bien la prendre, mais jamais la conserver : sur quoi je remarquerai que c'est la meilleure méthode à suivre dans toutes les fortifications de campagne. Les batteries placées dans les ouvrages ont deux inconvénients : le premier, que pour peu que ces ouvrages soient élevés, elles ne sont pas assez rasantes ; & le second, que l'ennemi peut attaquer à-la-fois & la redoute & la batterie : au lieu que celle-ci étant extérieure & protégée par la redoute, doit être attaquée la première ; alors elle se trouve soutenue par des troupes qui n'ont rien à craindre pour elles-mêmes & dont le feu est par conséquent mieux dirigé & plus meurtrier. Une batterie plus basse encore & plus près de la riviere,acheve d'assurer la partie du sud.

En retournant à Westpointe , nous vîmes une redoute qu'on a laissé dégrader , comme étant inutile , & elle l'est effectivement. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit : mais ce qui me restoit à voir n'exigeoit pas la lumiere du jour ; c'est un vaste souterrain , pratiqué dans le fort de Westpointe , où l'on tient en réserve non seulement les poudres & les munitions nécessaires à ce poste , mais encore le dépôt de toute l'armée. Ces magasins exactement remplis , l'artillerie nombreuse qu'on voit dans ces différentes forteresses , le travail prodigieux qu'il a fallu pour conduire & entasser sur des rochers escarpés d'immenses troncs d'arbres & d'énormes pierres de taille , impriment dans l'esprit une idée des Américains , bien différente de celle que le Ministere anglois s'est efforcé d'en donner au Parlement. Un François seroit surpris qu'une nation , à peine naissante , eût dépensé en deux années plus de douze millions dans ce désert ; il le seroit davantage lorsqu'il sauroit que ces fortifications n'ont rien coûté à l'État , ayant été construites par des soldats , à qui on ne donnoit pas la moindre gratification , & qui ne touchoient

pas même leur paie ; mais il éprouveroit sans doute quelque satisfaction , en apprenant que ces ouvrages si beaux & si bien entendus , ont été conçus & exécutés par deux Ingénieurs françois , M. du Portail & M. de Gouvier , qui n'étoient pas plus payés que leurs ouvriers.

Au reste , dans ce séjour tout sauvage & tout guerrier , où l'on se croit au fond de la Thrace dans l'asyle du Dieu Mars , on trouve , le soir en rentrant , de jolies femmes & de très bon thé. Madame Bowman , femme du Major de ce nom , & une jeune sœur qui l'avoit suivie à Westpointe , nous attendoient à notre retour. Elles logeoient toutes deux dans une petite baraque très bien arrangée. La chambre où elles nous reçurent étoit tapissée d'un joli papier , meublée de tables de Mohagoney & même ornée de plusieurs estampes. Après avoir passé là quelques momens , il s'agissoit de retourner à la baraque du Général Heath , & de s'arranger pour y passer la nuit ; ce qui n'étoit pas chose aisée , car dans la soirée la compagnie s'étoit fort augmentée. Le Vicomte de Noailles , le Comte de Damas & le Chevalier Dupleissis-

Mauduit étoient arrivés à Westpointe : ils avoient dessein de voir ce poste dans le plus grand détail ; mais les mouvemens de l'armée américaine les déciderent à partir avec moi , afin de pouvoir joindre M. de la Fayette le lendemain au soir , ou le surlendemain de grand matin. Quoique le Général Heath eût beaucoup de monde à loger , la besogne de son Maréchal-Général-des-Logis ne fut pas difficile : il n'y avoit dans la baraque que trois pieces ; la chambre du Général , celle de son Aide-de-Camp que celui-ci voulut bien me céder , & la salle à manger , où l'on étendit à terre des couvertures devant un grand feu. Ce fut là que ces Messieurs passèrent une nuit très *confortable* (1) , c'est-à-dire aussi bonne qu'il étoit possible de l'espérer. Le coup de canon de réveil n'eut pas de peine à les tirer de leur lit ; les couvertures furent enlevées , & la salle à manger reprenant ses droits fut bientôt meublée d'une grande table , & la table couverte de *beef-stakes* (2) , que

(1) Expression très usitée en Amérique & qui n'a pas besoin de traduction.

(2) Tranches de bœuf grillées.

nous mangeâmes de très bon appétit, en avalant de tems en tems une tasse de thé au lait. Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien sensible entre cet aliment & cette boisson; mais je puis assurer que tout cela faisoit un déjeûner très *confortable*. Ce qui ne l'étoit pas du tout, c'est une pluie épouvantable qui avoit commencé pendant la nuit & qui duroit encore, jointe à un vent affreux qui rendoit le passage du Ferry très difficile pour nos chevaux, & nous empêchoit de nous servir de la voile dans la barge que le Général Heath nous avoit donnée pour nous conduire à King's-Ferry. Malgré tous ces obstacles nous nous embarquâmes au bruit des canons, qui tirerent encore treize coups, malgré les instances que je fis pour l'empêcher. Une circonstance que j'avois apprise donnoit cependant un nouveau prix à ces honneurs; c'est que les pieces de canon dont j'entendois les décharges, avoient appartenu à l'armée de Burgoyne. Ainsi l'artillerie que le Roi d'Angleterre envoya en 1777, de *Wolwich* en Canada, sert à présent à défendre l'Amérique & à rendre hommage à ses alliés, en attendant qu'elle soit employée au siége de New-York.

Le Général Heath , que ses affaires avoient retenu à Westpointe , me donna le Major Liman pour m'accompagner jusqu'à *Verplank's-pointe* ; nous n'y arrivâmes qu'à midi & demi , après avoir toujours voyagé dans le sein des montagnes immenses qui couvrent ce pays , & ne laissent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Anthony's-nose* , le nez d'Antoine ; elle s'avance dans la riviere , & l'oblige de détourner un peu son cours. Avant d'arriver à ce point , on voit sur la droite les ruines du fort Clinton : ce fort , qui tenoit son nom du Gouverneur de l'État de New-York , fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton , lorsqu'il remonta vers Albany pour essayer de donner la main à Burgoyne. C'étoit alors la principale défense de la riviere ; on l'avoit construit sur un rocher , au pied d'une montagne , qu'on croyoit inaccessible , & il étoit encore défendu par une petite *creek* qui se jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit sur le sommet de la montagne , portant lui-même le drapeau britannique , qu'il tint toujours élevé , tandis que ses troupes descendoient

descendoient l'escarpement ; passoient la creek & enlevoient le poste. La garnison, composée de 700 hommes, fut prise presque toute entière. Depuis que la défaite de Burgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton ; il a préféré de placer sa communication & de concentrer ses forces à Westpointe, parce que dans cet endroit l'*Hudson* fait un détour qui empêche les vaisseaux de le remonter vent-arrière ou avec la marée, & que l'île de *Constitution*, qui se trouve précisément à ce détour, dans la direction nord & sud, est parfaitement située pour protéger la chaîne qui ferme le passage aux vaisseaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conservé un poste très important à King's-Ferry : ils y étoient suffisamment fortifiés ; de sorte qu'à l'aide de leurs vaisseaux, ils se trouvoient maîtres du cours de la rivière dans l'espace de plus de cinquante milles, & repousoient ainsi vers le nord la communication très importante des Jerseys & du Connecticut. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'au mois

de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet de surprendre le fort de *Stoney-Point*. Ce fort consistoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronoit un rocher escarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraisée. Le Général Waine marcha la nuit sur trois colonnes : la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, sans tirer un coup de fusil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute (1). L'attaque fut si vive de la part des Américains, & l'épouyante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, se trouva en un instant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remises en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il

(1) Cet Officier s'étoit déjà distingué en plusieurs occasions, particulièrement lors de la retraite du Général Sullivan sur Rhode-Island, & à la défense de Mad-Island. Il avoit passé en Amérique en 1777. Depuis il a été Major du régiment de Saintonge, & il a servi comme Major de Brigade dans l'armée de M. le Comte de Rochambeau. À son retour en France, il a été fait Colonel du régiment de Pondichéry. Il est à présent dans l'Inde.

n'y eut plus une goutte de sang répandu. Les Américains, une fois maîtres de l'une des rives de la rivière, ne tarderent pas à s'assurer la possession de l'autre. M. de Gouvion construisit à *Verplank's-Pointe* une redoute où nous abordâmes, & où nos chevaux, par un hasard très heureux, se trouverent arrivés en même tems que nous. Cette redoute est d'une forme particulière, qui n'est guere usitée qu'en Amérique : le fossé est en dedans du parapet; ce parapet est escarpé des deux côtés, & fraisé à la hauteur du cordon; on a pratiqué au-dessous des logemens pour les soldats. Le milieu de l'ouvrage est un réduit construit en bois & en forme de tour quarrée; il est crenelé par-tout & commande le rempart. Un abattis, formé de têtes d'arbres enlacées, environne le tout, & tient lieu de chemin couvert. On voit aisément qu'un pareil ouvrage ne peut être insulté, & qu'il faut absolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci est adossé à des montagnes dont les Américains sont toujours les maîtres, il est presque impossible que les Anglois en fassent le siège. Une Creek qui se jette dans la rivière d'Hudson

& coule au sud de cette redoute, en rend la position encore plus avantageuse. Le Colonel *Livingston*, qui commande à King's-Ferry, s'y est établi de préférence à Stoney-Point, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches où les Anglois font de tems en tems des incursions. C'est un jeune homme aimable & instruit. Avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'usage de la langue françoise : en 1775, il fut un des premiers à prendre les armes ; il combattit sous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier assiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans sa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politesse ; mais pour en sortir avec les honneurs de la guerre, les loix américaines exigeoient que nous fussions un déjeûner : c'étoit le second de la journée ; il consista en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelque bowls de grog, car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garde-robe des soldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garnison comme étant les plus mal vêtus de l'armée américaine ; ainsi on peut se faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après-midi nous passâmes de l'autre côté de la rivière, & nous nous arrêtâmes pour examiner les fortifications de Stoney-Point. Les Américains les ayant trouvées trop étendues, les ont resserrées & les ont réduites à une redoute à-peu-près pareille à celle de Verplank, mais pas tout-à-fait si bonne. Là je pris congé de M. Livingston; il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par MM. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le soir même, quoiqu'il leur restât encore trente milles à faire & de très mauvais chemins à passer. Cette impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois rassemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit se mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me restoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la rivière, je me retournois souvent pour jouir encore du magnifique spectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement son lit, qu'en

regardant du côté du sud , on croit voir un lac immense , tandis que celui du nord n'offre que l'aspect d'un fleuve majestueux. On me fit remarquer une espece de promontoire , d'où le Colonel Livingston pensa prendre , avec une seule pièce de canon , la frégate *le Vautour* , qui avoit conduit *André* & qui attendoit *Arnold* . Cette frégate s'étant trop approchée du rivage , échoua à marée basse ; le Colonel en avertit *Arnold* , & lui demanda deux pieces de gros canon , assurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas. *Arnold* éluda la proposition sous de vains prétextes , de sorte que le Colonel ne put conduire qu'une seule pièce de 4 , qui étoit alors dans la redoute de *Verplank* : Cette piece prolongeoit le vaisseau de l'avant à l'arrière , & lui faisoit tant de dommage , que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot , il auroit été obligé d'amener. Le lendemain , le Colonel Livingston se trouvant sur le rivage , vit passer *Arnold* dans sa barge , comme il descendoit la riviere pour gagner la fregate. Il assure qu'il en conçut un tel soupçon , que s'il avoit eu à portée de lui ses bateaux de garde , il auroit été sur-le-champ le joindre .

& lui demander où il alloit. Il est vraisemblable que cette question l'auroit jetté dans l'embarras ; & qu'alors le Colonel Livingston se fût confirmé dans ses soupçons & l'eût arrêté.

Arnold & sa trahison occupoient encore ma pensée, lorsque mon chemin me conduisit à cette fameuse maison de *Smith*, où il eut son entrevue avec André, & où il forma son affreux complot. C'est dans cette maison qu'ils passèrent la nuit ensemble, & qu'André changea de vêtement ; c'est là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue ; & c'est là que le hasard, qui décida toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible projet, & que satisfait d'immoler l'imprudent André, il ne prévint le crime qu'en sauvant le criminel. En effet, André repassoit tranquillement la rivière pour se rendre à New-York par les Plaines blanches, si les coups de canon tirés sur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes américaines. Il crut, à la faveur de son déguisement, trouver plus de sûreté sur la rive droite : à quelques milles de là il fut arrêté, à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith, plus que soupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, est encore dans les prisons, où la loi le défend contre la justice. Mais sa maison paroît avoir éprouvé le seul châtiment dont elle soit susceptible ; elle est punie par la solitude : en effet, elle est tellement abandonnée, qu'il n'y est pas même resté un seul gardien, quoiqu'il y ait une grosse ferme qui en dépende. Je poursuivis mon chemin, mais sans y pouvoir donner assez d'attention pour en conserver la mémoire : je me souviens seulement qu'il étoit aussi ténébreux que mes pensées ; il me conduisit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traversai, & bientôt après la nuit survint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge où je fus passablement logé. Cette auberge est située dans le *Haverstraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier ; il m'assura qu'il étoit bon whig, & comme il me donna un assez bon souper, je le crus aisément.

Le 23, je partis à 8 heures du matin, dans le

déssein d'arriver de bonne heure au camp de M. de la Fayette ; car j'avois appris par des voyageurs que l'armée ne faisoit aucun mouvement ce jour-là , & je voulois qu'il me présentât au Général Washington. Le chemin le plus court étoit de passer par *Paramus* ; mais le guide qu'on m'avoit donné insista pour que je me détournasse vers le nord , prétendant que l'autre chemin n'étoit pas sûr , que cette route étoit infestée de Torys , & que lui-même l'évitoit toujours lorsqu'il avoit quelques lettres à porter : je pris donc sur la droite , & je suivis quelque tems le ruisseau de *Romopog* ; ensuite je tournai à gauche , & bientôt après je me trouvai dans le Township de *Pompton* & dans la route de *Totohaw* ; mais apprenant qu'elle me menoit tout droit à la grande armée , sans passer par l'avant-garde de M. de la Fayette , je demandai s'il n'y avoit pas quelque chemin de traversé qui pût me conduire à son quartier : on m'en indiqua un , par lequel passant près d'une espece de lac qui forme un point de vue très agréable , & traversant ensuite de fort beaux bois , j'aboutis à un ruisseau qui se jette dans *Second-river* , précisé-

ment à l'endroit où M. de la Fayette étoit campé. Ses postes garnissoient le ruisseau; ils étoient bien disposés & en très bon ordre. Enfin j'arrivai au camp; mais je n'e trouvai pas M. de la Fayette: prévenu de mon arrivée par M. le Vicomte de Noailles, il m'étoit allé attendre à sept milles de là, au Quartier général, vers lequel il croyoit que je m'étois dirigé. Cependant il avoit envoyé au-devant de moi M. Gimat & un de ses Aides-de-Camp; mais ils avoient pris les deux chemins qui menent à Paramus; de sorte qu'à force de précautions, tant de sa part que de celle de mon guide, je me trouvai, comme on dit en anglois, tout-à-fait *désapointé*, car il étoit deux heures, & j'avois déjà fait trente milles sans m'arrêter. J'avois la plus grande impatience d'embrasser M. de la Fayette & de voir le Général Washington; mais je ne pouvois la faire partager à mes chevaux, qui auroient été glacés d'effroi s'ils avoient pu entendre la proposition qu'on me fit d'aller tout de suite au Quartier général, parce que, disoit-on, je pouvois *peut-être* y arriver encore pour dîner. Quant à moi j'en voyois l'im-

possibilité ; & comme je me trouvois en pays de connoissance, je demandai qu'on donnât un peu d'avoine à mes chevaux. Tandis qu'ils prenoient ce léger repas, j'allai voir le camp du *Marquis* ; c'est ainsi qu'on désigne M. de la Fayette, la langue angloise aimant à abréger, & les titres n'étant pas communs en Amérique. Je trouvai ce camp placé dans une excellente position : il occupoit deux hauteurs séparées par un petit fond, mais ayant entr'elles une communication très facile ; la rivière de Totohaw ou Second-river en protege la droite, & c'est là qu'elle fait un coude assez considérable pour se détourner vers le sud & se jettent ensuite dans la baie de *Newark*. La plus grande partie du front, & tout le flanc gauche de ce camp, jusqu'à une grande distance, sont couverts par le ruisseau qui vient de *Paramus*, & se jette dans la même rivière. Cette position n'est pas à plus de vingt milles de l'île de *New-York* ; aussi étoit-elle occupée par l'avant-garde composée de l'infanterie légere, c'est-à-dire de l'élite de l'armée américaine : en effet, les régimens qui la composent n'ont point de grenadiers, mais seulement !

une compagnie d'infanterie légère qui répond à nos chasseurs, & dont on forme des bataillons à l'entrée de la campagne. Cette troupe avoit très bon air ; elle étoit mieux habillée que le reste de l'armée ; les uniformes , tant des soldats que des Officiers , étoient festes & militaires , & chaque soldat portoit au lieu de chapeau un casque fait de cuir bouilli , avec un cimier de queue de cheval. Les Officiers sont armés d'espontons ou plutôt de demi-piques , & les Bas-Officiers de fusils ; mais les uns & les autres étoient munis de sabres courts & légers que M. de la Fayette avoit apportés de France , & dont il leur avoit fait présent. Les tentes , suivant l'usage de l'Armée américaine , ne formoient que deux rangs ; elles étoient très bien alignées , ainsi que celles des Officiers ; & comme la saison étoit avancée , elles avoient chacune de bonnes cheminées , mais placées différemment des nôtres , car elles sont construites du côté extérieur & masquent l'entrée des tentes ; ce qui a le double effet de prévenir le vent & d'entretenir la chaleur nuit & jour. Je ne vis pas de faisceaux d'armes , & j'appris que les Américains ne s'en

servoient pas. Lorsqu'il fait beau, chaque compagnie place ses fusils sur un cheyalet ; mais dès qu'il pleut, il faut les remettre dans la tente, ce qui est sans doute un grand inconvénient : on y remédiera quand les moyens seront plus abondans ; je crains bien que ce ne soit pas encore l'année prochaine.

Comme je me promenois sur le front du camp, je fus joint par un officier qui me parla très bon françois : cela n'étoit pas étonnant, puisqu'il est tout aussi françois que moi ; c'étoit le Major Valgan. Cet officier est venu en Amérique pour des affaires de commerce ; il a eu même à ce sujet une espece de procès avec le Congrès ; mais il a été protégé par plusieurs personnes, & particulièrement par M. le Chevalier de la Luzerne : ayant demandé à entrer au service, il a obtenu le grade de Major & le commandement d'un bataillon d'infanterie légère. C'est un homme d'esprit, & on est content de lui dans l'armée Américaine. Il me mena dans sa tente, où je trouvai un couvert mis très proprement. Il me proposa à dîner, mais je ne l'acceptai pas, comptant ne rien perdre à attendre celui que le Général Was-

hington me donneroit. D'après tout ce qu'on fait en Europe sur l'état de détresse de l'armée Américaine, il paroîtra peut-être surprenant que telle chose qu'un dîner se trouve chez un simple Major. Sans doute il est impossible de vivre sans argent, lorsqu'il faut acheter ce que l'on mange, & sur cet article les Officiers Américains n'ont pas de privilege particulier ; mais il faut savoir qu'ils reçoivent des rations en viande, en rum & en farine ; qu'ils ont dans chaque régiment des boulangers pour cuire leur pain, & des soldats pour les servir, de sorte qu'un Officier qui entre en campagne avec une tente & suffisamment d'habits, peut fort bien aller jusqu'à l'hiver sans ayoir rien à dépenser. Le malheur est que quelquefois les provisions manquent, ou n'arrivent pas à tems ; c'est alors qu'ils ont réellement à souffrir, mais ce sont des momens de crise qui ne sont pas fréquens & qu'on peut prevenir par la suite, si les Etats s'exécutent, & si le Quartier-Maître général & les Commissaires font bien leur devoir. Je laissai M. Valgan commencer son dîner, & j'allai hâter celui de mes chevaux, afin de me

rendre au Quartier-Général avant la fin du jour. Le Colonel Mac-Henry dont j'ai parlé plus haut, se chargea de m'y conduire. Nous cotoyâmes toujours la rivière que nous laissions sur notre gauche. Après avoir fait deux milles, nous vîmes celle de l'armée. Elle campoit aussi sur deux hauteurs & sur une seule ligne, dans une position assez étendue mais très bonne, étant adossée à un bois & ayant la rivière devant elle. On ne peut guere passer cette rivière qu'à *Totohaw-Bridge*; mais le local seroit tout à l'avantage de l'armée qui défendroit la rive gauche, les hauteurs de ce côté dominant par-tout celles de la rive droite. A deux milles au-delà du pont, on trouve un *Meeting-House* de forme exagéron; c'est celle que les Presbytériens Hollandais, qui sont en grand nombre dans les Jerseys, donnent à leurs Eglises.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande Cataracte, connue sous le nom de *Totohaw-Fall*. J'étois partagé entre l'impatience de

voir cette curiosité & celle de me trouver auprès du Général Washington; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cens pas pour voir la Cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luisoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant spectacle d'une grande riviere qui se précipite de soixante-dix pieds de haut, & s'engouffre ensuite dans le creux d'un rocher qui semble l'engloutir, mais d'où elle s'échappe en tournant tout court à droite comme si elle s'ensuivoit par une porte dérobée. Il me paroît impossible de donner une idée de cette chute d'eau, autrement que par un dessin figuré. Essayons cependant de commencer le tableau, & laissons à l'imagination le soin de l'achever: c'est la rivale de la nature, c'est quelquefois aussi son amie & son interprète. Qu'on se figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de sapins, dont le verd-foncé contraste avec la couleur de ses eaux & en rend le cours plus majestueux; qu'on se représente ensuite un immense rocher qui lui fermeroit tout passage, si par quelque

quelque tremblement de terre ou toute autre révolution souterraine , il n'avoit pas été ouvert en plusieurs endroits de sa cime à sa base , formant ainsi de longues crevasses parfaitement verticales. L'une de ces crevasses dont on ne connoît pas la profondeur , peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'est dans cette espece de cuve que la riviere ayant franchi une partie du rocher , se précipite avec fracas ; mais comme ce rocher traverse tout son lit , elle ne peut sortir que par celle des deux extrémités qui lui offre une issue. Là se présente un autre obstacle ; un nouveau rocher s'oppose à sa fuite , & elle est obligée de former un angle droit pour tourner tout court sur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est qu'après son épouvantable chute , elle n'écume , ne bouillonne , ni ne tournoie , mais sort tranquillement par le chemin qui lui est ouvert , & gagne en silence une vallée profonde , d'où elle poursuit sa route vers la mer. Ce calme parfait , après un mouvement si rapide , ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit , & par le frottement extrême

qu'elle éprouve dans une espace aussi serrée. Je n'ai point essayé le rocher à l'eau forte : comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'est que toute sa surface est guillotinée, c'est-à-dire creusée par petits carreaux comme les anciennes boites de Maubois. Etoit-il dans un état de fusion lorsqu'il a été soulevé du sein de la terre & qu'il a bouché le passage de la rivière ? Ces fentes verticales, ces gerçures à la surface sont-elles un effet du réfroidissement ? c'est ce que je laisse aux savans à examiner : je dirai seulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là, on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui sont postérieurs aux dernières époques de la nature.

Quoique M. Mac-Henry ait commencé par être *Docteur* avant d'être Officier, & qu'il soit très instruit, je ne le trouvai pas fort sur l'Historie naturelle, & je préférai de lui faire des questions sur l'armée dont je longeais le front, rencontrant perpétuellement des postes qui pre-

noient les armes, les tambours battant au champ, & les Officiers saluant de l'esponton. Tous ces postes n'étoient pas pour la sûreté de l'armée; il y en avoit beaucoup qu'on employoit à garder des maisons & des granges qui servoient de magasins. Enfin après avoir dépassé de deux milles le flanc droit de l'armée, & après avoir traversé sur la droite des bois épais, je me trouvai dans une petite plaine, où je vis une assez belle ferme: un petit camp qui sembloit la couvrir, une grande tente qui étoit étendue dans la cour, & plusieurs charriots rangés autour, me la firent reconnoître pour le quartier-général de son *Excellence*, car c'est ainsi qu'on appelle M. Washington à l'armée & dans toute l'Amérique. M. de la Fayette causoit dans la cour avec un grand homme de cinq pieds neuf pouces, d'une figure noble & douce; c'étoit le Général lui-même. Je fus bientôt descendu de cheval & à portée de lui. Les compliments furent courts; le sentiment qui m'animoit & la bienveillance qu'il me témoignoit, n'étoient pas équivoques. Il me conduisit dans sa maison, où je trouvai qu'on étoit encore à table, quoique le

dîner fût fini depuis longtems. Il me présenta aux Généraux Knox, Waine, Howe, &c. & à sa *famille*, composée alors des Colonels Hamilton & Tighman, ses Secrétaires & ses Aides-de-Camp, & du Major Gibbs, Commandant de ses gardes ; car en Angleterre & en Amérique, les Aides-de-Camp, Adjudants & autres Officiers attachés au Général, forment ce qui s'appelle *sa famille*. On rapporta pour moi & pour la mienne un nouveau dîner ; l'ancien fut prolongé pour me tenir compagnie. Quelques verres de Claret & de Madere accélérerent les connoissances que j'avois à faire, & bientôt je me trouvai à mon aise près du plus grand & du meilleur de tous les hommes. La bonté & la bienveillance qui le caractérisent se font sentir dans tout ce qui l'environne ; mais la confiance qu'il fait naître n'est jamais familiere, parce que le sentiment qu'il inspire a dans tous les individus la même origine, une estime profonde pour ses vertus & une grande opinion de ses talens. Vers neuf heures du soir, les Officiers-Généraux se retirerent & gagnerent leurs quartiers, qui étoient tous assez éloignés ; mais

comme le Général avoit voulu que je prissé le mien dans sa propre maison , je restai encore quelque tems avec lui , après quoi il me conduisit dans la chambre qu'il avoit fait préparer pour mes Aides-de-camp & pour moi : cette chambre fai-
soit le quart du logement qu'il occupoit ; il me fit des excuses sur le peu d'espace dont il pouvoit disposer , mais toujours avec une politesse noble qui n'étoit ni gênante ni complimenteuse.

Le lendemain , on vint à neuf heures m'avertir que son Excellence étoit descendue dans le *par-
loir* : cette piece servoit à-la-fois de salle d'au-
dience & de salle à manger ; j'allai l'y joindre , &
je trouvai un déjeûner préparé. Lord *Stirling* vint déjeûner avec nous : c'est un des plus anciens Ma-
jors-Généraux de l'armée ; sa naissance , son titre & des propriétés assez étendues , lui ont donné plus de considération en Amérique , que ses ta-
lens ne lui en auroient acquis. On ne lui conteste point ici le titre de Lord qui lui a été refusé en Angleterre ; il a prétendu avoir hérité de ce titre , & il a fait un voyage en Europe pour soutenir ses droits , mais il a perdu son procès. Une partie

de ses biens a été dissipée par la guerre & par son goût pour la dépense ; où l'accuse d'aimer la table & de boire autant qu'il convient à un Lord, mais plus qu'il ne convient à un Général. Il est brave, mais sans capacité, & il n'a pas été heureux dans les différens commandemens qu'il a eus. À l'affaire de Long-Island, il fut fait prisonnier : au mois de Juin 1777, il se compromit près d'Elisabeth-Town, tandis que le Général Washington faisoit tête à vingt mille Anglois sur les hauteurs de Middle-brook ; il perdit deux ou trois cents hommes & trois pièces de canon : à Brandywine il commandoit la droite de l'armée, ou plutôt le corps de troupe qui fut battu par Cornwallis ; mais dans toutes ces occasions il a montré beaucoup de courage & de fermeté. J'ai causé long-tems avec lui, & je l'ai trouvé homme de bon sens & assez instruit des affaires de son pays. Il est âgé & un peu lourd ; avec cela il continuera de servir, parce que le service, quoique peu lucratif, répare un peu le désordre de ses affaires, & que n'ayant pas quitté l'armée depuis le commencement de la guerre, il a au moins pour lui le zèle & l'an-

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENT. 103
cienneté ; ainsi il conservera le commandement
de la première ligne que son rang lui donne , mais
on évitera de l'employer aux expéditions parti-
culieres (1).

Tandis que nous déjeunions on nous amenoit
des chevaux , & le Général Washington ordon-
noit que l'armée prît les armes & se tint en pa-
rade a la tête du camp. Le tems étoit très mauvais
& la pluie commençoit déjà : nous attendîmes
une demi-heure ; mais le Général voyant qu'elle
devoit augmenter, plutôt que finir , prit le parti
de monter à cheval. On lui en amena deux dont
l'Etat de Virginie lui avoit fait présent ; il en monta
un & me donna l'autre. M. Linch & M. de
Montesquieu eurent aussi chacun un très beau
cheval de race , & tel que nous n'en avons pu
trouver à Newport pour quelque prix que ce fût.
Nous nous rendîmes au camp de l'artillerie , où
le Général Knox nous reçut : cette artillerie étoit
nombreuse & les Canonniers en très bel ordre ,
formés en parade à la maniere étrangere , c'est-à-

(1) Lord Stirling est mort avant la fin de la guerre.

dire chaque canonnier à son poste de batterie & prêt à tirer. Le Général eut la bonté de me faire des excuses de ce que le canon ne tiroit pas pour me saluer ; il me dit qu'il avoit mis en mouvement toutes les troupes de l'autre côté de la riviere , & que les ayant prévenues qu'il pourroit marcher lui-même sur la rive droite , il craignoit de donner l'allarme & de tromper les détachemens qui étoient dehors. Nous gagnâmes ensuite la droite de l'armée , & nous vîmes la ligne de Pensylvanie ; elle étoit composée de deux brigades , chaque brigade formant trois bataillons , sans compter l'infanterie légère qui étoit détachée avec M. de la Fayette. Le Général Waine qui la commandoit étoit à cheval , ainsi que les Brigadiers-Généraux & les Colonels. Ils étoient tous bien montés : les Officiers particuliers avoient aussi l'air très militaire ; ils étoient bien alignés & saluoient de fort bonne grace. Chaque brigade avoit une bande de Musique ; la marche qu'elles jouoient alors étoit celle du Huron. Je savois que cette ligne , quoique manquant encore de beaucoup de choses , étoit la mieux habillée de l'armée ; de sorte que Son Ex-

cellence m'ayant demandé si je voulois continuer de voir l'armée, ou me rendre par le plus court chemin au camp du *Marquis*, j'acceptai cette dernière proposition. Les troupes durent m'en faire gré, car la pluie avoit redoublé; on les fit donc rentrer & nous arrivâmes bien mouillés au quartier de M. de la Fayette, où je me chauffai avec grand plaisir, prenant de tems en tems ma part d'un grand bowl de grog, qui est à poste fixe sur sa table, & dont on offre à chaque Officier qui entre chez lui. La pluie parut cesser, ou vouloir cesser un moment; nous en profitâmes pour suivre Son Excellence au camp du Marquis: nous trouvâmes toutes ses troupes en bataille sur la hauteur de la gauche, & lui-même à leur tête, exprimant par son maintien & sa physionomie, qu'il aimoit mieux me recevoir là que dans ses terres d'Auvergne. La confiance & l'attachement des troupes, sont pour lui des propriétés précieuses, des richesses bien acquises que personne ne peut lui enlever; mais ce que je trouve de plus flatteur encore pour un jeune homme de son âge, c'est l'influence, la considération qu'il a acquise dans

l'ordre politique comme dans l'ordre militaire. Je ne serai pas démenti lorsque je dirai, que de simples lettres de lui ont eu souvent plus de pouvoir sur quelques États que les invitations les plus fortes de la part du Congrès. On ne fait en le voyant ce qu'il faut le plus admirer, qu'un jeune homme ait donné tant de preuves de talens, ou qu'un homme tellement éprouvé, laisse encore de si longues espérances. Heureuse sa patrie si elle fait bien s'en servir, plus heureuse s'il lui devient inutile !

Je distinguai avec plaisir parmi les Colonels, qui étoient très bien montés, & qui saluoient de très bonne grace, M. de Gimat, Officier françois, sur lequel je réclame les droits d'une espece de paternité militaire, l'ayant élevé dans mon régiment dès sa plus tendre jeunesse (1). Toute cette avant-garde étoit composée de six bataillons, formant deux brigades ; mais il n'y avoit qu'un

(1) M. de Gimat a fait la campagne suivante à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & toujours aux ordres de M. de la Fayette. Au siége d'York, il attaqua & emporta, conjointement avec le Colonel Hamilton, la redoute que les ennemis avoient à

piquet de dragons ou de cavalerie légère, le reste ayant marché vers le sud avec le Colonel *Lee*. Ces dragons sont parfaitement montés & ne craignent pas les dragons anglois, sur lesquels ils ont eu plusieurs avantages ; mais ils n'ont jamais été assez nombreux pour former un corps solide & permanent. Le piquet que l'on avoit conservé à l'armée servoit alors d'escorte au Prévôt, & faisoit les fonctions de la maréchaussée, en attendant que l'on en établît une, comme c'étoit le projet.

La pluie ne nous épargna pas plus au camp du Marquis qu'à celui de la grande armée ; de sorte que notre revue étant faite, je vis avec plaisir que le Général Washington déterminoit son cheval au grand galop pour regagner son quartier. Nous nous y rendîmes aussi vite que les mauvais chemins pouvoient nous le permettre. A notre retour, nous trouvâmes un bon dîner tout prêt & une vingtaine de convives, parmi lesquels étoient les Généraux

leur gauche. Cette attaque se fit en même tems que celle de M. le Baron de Viomenil sur la redoute de droite, & elle eut le même succès. M. de Gimat y fut blessé au pied : à son retour en Europe, il a été fait Colonel du régiment de la Martinique.

Howe & Saint-Clair. Le repas étoit à l'angloise, composé de huit ou dix grands plats, tant de viande de boucherie que de volaille, accompagnés de légumes de plusieurs especes, & suivis d'un second service de pâtisseries, comprises toutes sous ces deux dénominations, *Pyes & Powding*. Après ces deux services on ôta la nappe, & on servit des pommes & beaucoup de noix, dont le Général Washington mange ordinairement pendant deux heures, tout en *toftant* & en faisant la conversation. Ces noix sont petites & seches, & couvertes d'une écorce si dure, que le marteau seul peut la casser; on les sert à demi-ouvertes, & on ne finit pas d'en éplucher & d'en manger. La conversation fut tranquille & agréable; son Excellence voulut bien entrer avec moi dans quelques détails sur les principales opérations de la guerre, mais toujours avec une modestie & une concision qui prouvoient assez que c'étoit par pure complaisance qu'il consentoit à parler de lui. Vers sept heures & demie nous nous levâmes de table, & aussi-tôt les domestiques vinrent la démonter pour la racourcir & lui faire faire un quart

de conversion ; car à l'heure du dîner on la mettoit en diagonale pour avoir plus d'espace. Je parus étonné de cette manœuvre , & j'en demandai la raison ; on me dit qu'on alloit mettre le couvert pour le souper. Au bout d'une demi-heure je me retirai dans ma chambre , craignant que le Général n'eût quelque chose à faire , & ne restât avec la compagnie par égard pour moi ; mais au bout d'une autre demi-heure , on vint m'avertir que Son Excellence m'attendoit pour souper. Je retournai dans la salle à manger , protestant de toutes mes forces contre ce souper ; mais le Général dit qu'il étoit accoutumé à prendre quelque chose le soir ; que si je voulois seulement m'asseoir , je mangerois quelques fruits & je ferois la conversation. Je ne demandois pas mieux , car alors il n'y avoit plus d'étrangers & il ne restoit que la *famille* du Général. Le souper étoit composé de trois ou quatre plats légers , de quelques fruits , & sur-tout d'une grande abondance de noix , qui ne furent pas plus mal reçues le soir que le matin. La nappe ayant été bientôt enlevée , quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux & de

Madere furent placées sur la table. Tout homme sensé pensera sans doute , qu'étant Officier-Général françois , aux ordres du Général Washington , & de plus bon Whig , je ne pouvois pas refuser un verre de vin lorsqu'il me l'offroit ; mais j'avouerai que j'avois peu de mérite à cette complaisance , & que , moins accoutumé à boire que personne , je m'accommode très bien de la *toast* angloise : on a de très petits verres , on verse soi-même la quantité de vin qu'on veut , sans qu'on vous presse d'en prendre davantage , & la *toast* n'est qu'une espece de refrein placé dans la conversation , pour avertir que chaque individu fait partie de la compagnie , & que le total forme une société. J'observai qu'à dîner les *toast*s avoient plus de solemnité : il y en avoit plusieurs d'étiquette , & les autres étoient suggérées par le Général , & annoncées par celui des Aides-de-Camp qui faisoit les honneurs du dîner ; car chaque jour il y en a un qui se place au bout de la table près du Général , pour servir de tous les plats & distribuer les bouteilles : or , le soir les *toast*s étoient indiquées par le Colonel Hamilton , & il les don-

nolt comme elles lui venoient , sans ordre & sans étiquette. A la fin du souper on ne manque guere de demander aux convives de donner un *sentiment* ; c'est-à-dire une femme à laquelle ils soient attachés par quelque sentiment , soit amour , amitié ou simple préférence. Ce souper ou cette conversation duroit communément depuis neuf heures jusqu'à onze heures du soir , toujours libre & toujours agréable.

Le 25 , le tems devint si affreux , qu'il me fut impossible de sortir , même pour aller voir les Généraux , chez qui M. de la Fayette dévoit me conduire. Je m'en consolai aisément , & je trouvai fort doux de passer une journée entiere avec M. Washington , comme s'il étoit à la campagne & qu'il n'eût rien à faire. Les Généraux *Glover* , *Huntington* & quelques autres encore , dînerent avec nous , ainsi que les Colonels *Steward* & *Buttler* , deux Officiers distingués dans l'armée. Les nouvelles qu'on apprit dans la journée firent renoncer au projet d'entreprendre sur *Staten-Island*. En effet , le fourrage du Général Starke avoit eu un plein succès ; les ennemis n'avoient pas jugé à

propos de l'inquiéter, ainsi ils ne s'étoient pas dégarnis du côté où on voulloit les attaquer : d'ailleurs, cette expédition n'auroit jamais été qu'un coup de main, & les chemins abîmés par la pluie, la rendoient très difficile. Il fut donc décidé que l'armée partiroit le surlendemain pour prendre ses quartiers d'hiver, & moi pour continuer ma route & me rendre à Philadelphie.

Le 26, le tems étant devenu très beau, je montai à cheval, après avoir déjeûné avec le Général. Il eut l'attention de me faire donner ce jour-là le cheval qu'il montoit la surveille & dont j'avois fait beaucoup d'éloges : je le trouvai aussi bon qu'il est beau ; mais sur-tout parfaitement dressé, bien assis, ayant la bouche bonne, les aides fines & s'arrêtant tout court au galop sans *gueuler* ni peser sur le mord. J'entre dans ce détail, qui paroît minutieux, parce que c'est le Général lui-même qui dressé tous ses chevaux, qu'il est très bon & très hardi cavalier, sautant les barrières les plus hautes & allant très vite, le tout sans se guinder sur ses étriers, tirer sur le bridon, & laisser courir son cheval comme un égaré, chose

que nos jeunes gens regardent comme une partie si essentielle de l'équitation angloise, qu'ils aiment mieux se casser les bras & les jambes, que d'y renoncer.

Ma première visite fut chez le Général Waine, où M. de la Fayette m'attendoit pour me conduire chez les autres Officiers - Généraux de la ligne. Ceux qui nous reçurent furent le Général Huntington, qui paroît assez jeune pour le grade de Brigadier-Général qu'il occupe depuis deux ans; son maintien est froid & réservé, mais on n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'il a de l'esprit & des connaissances; le Général Glover, âgé de 45 ans, petit de taille, mais actif & bon militaire; le Général Howe, qui est un des plus anciens Majors-Généraux, & qui jouit de la considération due à son rang, quoiqu'il n'ait pas été heureux à la guerre, où les occasions ne lui ont pas été favorables, particulièrement en Géorgie, où il se trouvoit commander avec très peu de force, lorsque le Général Prevot vint s'en emparer: il aime la musique, les arts & le plaisir, & il a l'esprit orné. Je restai assez longtemps chez lui, où je vis un jeu de la

nature très curieux , & en même tems aussi hideux qu'il soit possible : c'est un jeune homme , de famille hollandaise , dont la tête est si énormément grossie , qu'elle a pris toute la nourriture de son corps ; de sorte que ses bras & ses jambes sont si faibles qu'il ne peut s'en servir. Il est toujours couché , sa tête monstrueuse étant soutenue par un oreiller ; & comme il a eu long-tems l'habitude de se coucher du côté droit , son bras droit s'est tout-à-fait atrophié : il n'est pas absolument imbécille , mais il n'a pu rien apprendre , & il n'a guere plus de raison qu'un enfant de cinq ou six ans , quoiqu'il en ait vingt-sept. Ce dérangement extraordinaire de l'économie animale vient d'une hydropisie dont il fut attaqué dans son enfance , & qui écarta les os qui forment la boîte du cerveau. On fait que ces os sont joints ensemble par des sutures , qui se durcissent & s'ossifient dans l'adolescence , & sont molles dans les premières années de la vie. Une telle exubérance , une si grande affluvion d'humeur dans celui de tous les viscères qui semble exiger la proportion la plus juste ; tant pour la vie que pour l'entendement .

de l'homine, prouvent beaucoup plus la nécessité de l'équilibre & de la résistance dans les solides, que l'existence des causes finales.

Le Général Knox que nous avions rencontré & qui nous avoit accompagné ensuite, nous ramena au Quartier-Général, passant à travers les bois, pour couper au court & retomber dans un chemin qui conduit à sa maison, où nous voulions voir Madame Knox. Nous la trouvâmes établie dans une petite ferme, où elle avoit passé une partie de la campagne; car elle ne quitte pas son mari. Un enfant de six mois, une petite fille de trois ans formoient, pour le coup, une véritable famille au Général. Pour lui, c'est un homme de trente-cinq ans, très gros, mais très dispos, d'un caractère gai & aimable. Avant la guerre il étoit Libraire à Boston, & il s'étoit amusé à lire quelques livres militaires qui étoient dans sa boutique. Telle est l'origine des premières connoissances qu'il a acquises sur la guerre, & du goût qu'il a toujours eu depuis pour la profession des armes. Dès la première campagne, on lui confia le commandement de l'artillerie, & il s'est trouvé qu'on

ne pouvoit la mettre en meilleures mains. C'est lui que M. du Coudray vouloit supplanter , & qui n'eut pas de peine à l'éconduire. Peut-être M. du Coudray fut-il heureux de se noyer dans le *Skuyll-Kill*, plutôt que dans les intrigues aux-quelles il s'étoit livré , & qui auroient pu produire un très grand mal. (1.)

(1) Le Général Knox , qui a conservé jusqu'à la paix la même place dans l'armée des Américains , commandoit leur artillerie au siége d'York. On ne peut assez admirer l'intelligence & l'activité avec laquelle il rassembla de différens côtés , fit transporter , débarquer & conduire aux batteries celle qui étoit destinée pour le siége , & qui consistoit en plus de trente pieces de canon ou mortiers de gros calibre : cette artillerie a toujours été très bien servie , le Général Knox ne cessant de la diriger , & prenant souvent la peine de pointer lui-même les mortiers. Il n'a presque jamais quitté les batteries ; & lorsque la ville fut rendue , il eut encore besoin de la même activité & des mêmes ressources , pour faire évacuer & transporter l'artillerie des ennemis , qui consistoit en plus de deux cents bouches à feu , avec toutes les munitions qui en dépendent. Le grade de Major-Général fut la récompense de ses services.

On peut dire que , si dans cette occasion les Anglois furent étonnés de la justesse du tire & de l'exécution terrible de l'artillerie françoise , nous ne le fumes pas moins des progrès extraordinaires de l'artillerie américaine , ainsi que de la capacité & de l'instruction d'un grand nombre des Officiers qui s'y trouvoient employés.

En rentrant au Quartier-Général, nous trouvâmes beaucoup d'Officiers-Généraux & de Colonels avec lesquels nous dinâmes. J'eus occasion de causer plus particulièrement avec le Général Waine; c'est celui de l'armée américaine qui a le plus servi, & avec le plus de distinction, quoiqu'il soit encore assez jeune. Il a de l'esprit & une conversation agréable & animée. L'affaire de Stoney-Poïnte lui a acquis beaucoup de considération dans l'armée; cependant il n'est encore que Brigadier-Général: c'est que les grades su-

Quant au Général Knox, ce ne seroit avoir fait que la moitié de son éloge que de s'arrêter à ses talents militaires: homme d'esprit, homme instruit, gai, sincère & loyal, il est impossible de le connoître sans l'estimer, & de le voir sans l'aimer. On a dit dans le texte, qu'avant la guerre il étoit Libraire à Boston: cette manière de s'exprimer n'est pas exacte; il faisoit commerce de divers objets, & suivant l'usage de l'Amérique, il les vendoit en gros & en détail. Les livres faisoient partie de ce commerce, & sur-tout les livres françois, & il s'occupoit plus à les lire qu'à les vendre. Il étoit, avant la révolution, un des principaux citoyens de Boston; maintenant il appartient au monde entier par sa réputation & ses succès. C'est ainsi que les Anglois, contre leur attente, ont ajouté à l'ornement de l'espèce humaine, en réveillant les talents & les vertus où ils ne comptoient trouver qu'ignorance & faiblesse.

périeurs sont à la nomination des Etats auxquels les troupes appartiennent, & que celui de Pensylvanie n'a pas jugé à propos de faire de promotion, apparemment par principe d'économie. Le reste de la journée fut consacrée à jouir de la présence du Général Washington, que je devois quitter le lendemain. Il eut la bonté de diriger, lui-même, mon voyage, d'envoyer à l'avance me faire préparer des logemens, & de me donner un Colonel pour me conduire jusqu'à Trenton. Le lendemain matin on plia tous les bagages du Général, ce qui ne nous empêcha pas de déjeuner, avant de nous séparer, lui pour visiter ses quartiers d'hiver, & moi pour me rendre à Philadelphie.

Ce seroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington; mais qu'est-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui? L'Amérique Septentrionale, depuis Boston jusqu'à Charles-Town, est un grand livre où chaque page offre son éloge. Je fais qu'ayant eu l'occasion de le voir de près & de l'observer, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers; mais ce qui caractérise le mieux

cet homme respectable, c'est l'accord parfait qui regne entre les qualités physiques & morales qui composent son individu. Une seule peut faire juger des autres. Si on vous présente des médailles de César, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur visage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps ; mais si vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & soyez sûr que tout le reste est d'un Dieu. Que cette comparaison ne soit pas attribuée à l'enthousiasme : je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer seulement l'impression que le Général Washington m'a laissée, cette idée d'un ensemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthousiasme, qui le repousseroit plutôt, puisque le propre de la proportion est de diminuer l'idée de la grandeur. Brave sans témérité, laborieux sans ambition, généreux sans prodigalité, noble sans orgueil, vertueux sans sévérité, il semble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en se revêtant de couleurs plus viyes, mais plus

changeantes & plus douteuses, peuvent être prises pour des défauts. Voici la septième année qu'il commande l'Armée & qu'il obéit au Congrès ; c'est en dire assez, sur-tout en Amérique, où l'on fait tous les éloges que ce simple exposé renferme. Qu'on répète que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugene adroit, Catinat désintéressé, ce ne sera pas ainsi qu'on caractérisera Washington. On dira : *à la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à se reprocher.* Si quelque chose peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractère, c'est l'unanimité des suffrages en sa faveur : Guerrier, Magistrat, Peuple, tous l'aiment & l'admirent; tous ne parlent de lui qu'avec tendresse & vénération. Existe-t'il donc une vertu capable d'enchaîner l'injustice des hommes ; ou la gloire & le bonheur sont-ils encore trop récemment établis en Amérique pour que l'envie ait daigné passer les mers ?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet ensemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille est noble & élevée, bien prise & exactement proportionnée;

sa phisionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant, il restera seulement le souvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois sur son front l'impression de la pensée, mais jamais celle de l'inquiétude: en inspirant le respect il inspire la confiance, & son sourire est toujours celui de la bienveillance.

C'est sur-tout au milieu des Officiers-Généraux de son armée qu'il est intéressant de le voir. Général dans une République, il n'a pas le faste imposant d'un Maréchal de France qui donne l'*ordre*; héros dans une République, il excite une autre sorte de respect qui semble naître de cette seule idée, que le salut de chaque individu est attaché à sa personne. Au reste, je dois dire dans cette occasion, que les Officiers-Généraux de l'armée américaine ont un maintien très militaire & très décent; que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politesse à beaucoup de capacité; enfin; que le quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du besoin. Quand on voit

le bataillon des Gardes du Général campé dans l'enceinte de sa maison, neuf chariots destinés à porter ses équipages, rangés dans sa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très beaux chevaux appartenans aux Officiers-Généraux & à leurs Aides-de-Camp ; lorsqu'on observe l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes sont exactement posées, & où les tambours battent un réveil & une retraite particulière, on est tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrus disoit des Romains : *En vérité ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur discipline !*

On voit que j'ai peiné à quitter le Général Washington ; prenons donc brusquement notre parti, & supposons-nous en chemin. Me voilà voyageant avec le Colonel *Moyland*, que Son Excellence m'avoit donné malgré moi pour m'accompagner, & que j'aurois voulu voir bien loin, parce qu'en voyage on ne sauroit être trop à son aise. Cependant il falloit tirer parti de cette situation : je me mets à le questionner, lui à me répondre, & la conversation s'engageant peu-à-peu, je reconnois que j'ai affaire au plus galant homme

possible; à un homme instruit qui a longtems habité en Europe, & qui a parcouru la plus grande partie de l'Amérique; je le trouve d'une politesse parfaite, parce qu'elle n'étoit point gênante; enfin je finis par le prendre dans la plus grande amitié. M. Moyland est Catholique irlandois; il a même un frere qui est Évêque à *Cork*; il en a quatre autres, dont deux font le commerce; l'un à Cadix, l'autre à l'Orient; le troisieme est en Irlande avec sa famille, & le quatrieme se destiné à la Prêtrise. Pour lui, il est venu il y a quelques années s'établir en Amérique, où il a d'abord fait le commerce; ensuite il a servi dans l'armée comme Aide-de-Camp du Général, & il a mérité le commandement de la cavalerie légere. Pendant la guerre il s'est marié dans les Jerseys à la fille d'un riche Négociant, qui habitoit autrefois à New-York, & qui vit maintenant dans une terre peu éloignée du chemin que nous devions prendre le lendemain. Il me proposa d'y aller coucher, ou tout au moins dîner; je m'en excusai, toujours par la crainte d'avoir à faire des complimens, de gêner les autres, & de me gêner moi-même; il

n'insista pas. Je poursuivis mon chemin, traversant tantôt de très beaux bois, tantôt des terres bien cultivées & des hameaux habités par des familles hollandaises. Un de ces hameaux qui forme un petit Township, porte le beau nom de *Troye* : là, le pays est plus ouvert & continue ainsi jusqu'à *Morris-Town*. Cette ville, célèbre par les quartiers d'hiver de 1779, est à-peu-près à vingt-trois milles de *Prakeness*; c'est le nom du quartier général que je venois de quitter : elle est située sur une hauteur, au pied de laquelle coule le ruisseau appellé *Vipenny-river*; les maisons en sont jolies & bien bâties; il peut y en avoir 60 ou 80 autour du Meeting. Je ne comptois m'arrêter à *Morris-Town* que pour faire manger mes chevaux : en effet, il n'étoit que deux heures & demie; mais en entrant dans l'auberge de M. *Arnold*, je vis une salle à manger ornée de glaces & de beaux meubles de *Mohagoney*, & sur-tout un couvert mis pour douzé personnes. J'appris que tout cela étoit préparé pour moi; & ce qui me paroiffoit encore plus touchant, c'est qu'un dîner correspondant étoit tout prêt à servir. Je devois ces prépa-

ratifs aux bontés du Général Washington & aux précautions du Colonel Moyland, qui avoit envoyé à l'avance avertir de mon arrivée. Il auroit été de mauvaise grâce de laisser ce dîner aux frais de M. Arnold, qui est un honnête homme & un bon Whig, & qui n'a rien de commun avec *Benedict Arnold*; il auroit été encore plus gauche de payer le festin sans le manger. Mon conseil fut donc bientôt assemblé; je résolus de dîner & de coucher dans cette bonne auberge. On me demandera pourquoi ces douze couverts? c'est qu'on attendoit encore le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, &c.; mais ces jeunes voyageurs, qui avoient compté sur leur séjour à l'armée pour être témoins de quelques combats, voulurent se dédommager en allant au bord de la rivière, envisager l'île de New-York & essayer s'ils ne pourroient pas se faire tirer quelques coups de fusil. M. de la Fayette les avoit conduits lui-même, en se faisant escorter par une vingtaine de dragons. Ils différerent donc d'un jour leur voyage à Philadelphie, & je n'eus pour convives qu'un Secrétaire & un Aide-de-Camp de M. de la Fayette, qui

arriverent comme j'étois à table, très disposés à y figurer pour les absens.

Après le dîner, j'eus la visite du Général *Saintclair*; je l'avois déjà vu à l'armée, & il en étoit parti la veille pour venir coucher à Morris-Town. C'est lui qui commandoit sur le lac *Champlain*, lors de l'évacuation de *Ticonderoga*: il s'éleva alors un cri terrible contre lui, & il fut mis au conseil de guerre; mais il en sortit *honorablenessment acquitté*, non seulement parce que sa retraite eut les suites les plus heureuses, Burgoyne ayant été forcé de capituler, mais parce qu'il fut prouvé qu'on l'avoit laissé manquer de toutes les choses nécessaires à la défense du poste dont il étoit chargé. Il est né en Écosse, où il a encore sa famille & ses biens; on le regarde comme un bon Officier, & certainement si la guerre continue, il jouera un rôle principal dans l'armée.

Je partis de Morris-Town le 28 à huit heures du matin, par un tems très nébuleux, qui ne m'empêcha cependant pas de voir, à droite du chemin, les huttes que les troupes occupèrent pendant l'hiver de 1779 à 1780. A quelques

milles de là, nous rencontrâmes un homme à cheval qui venoit au devant du Colonel Moyland, & qui lui remit une lettre de sa femme. Après l'avoir lue, il me dit avec une politesse très européenne, qu'il falloit toujours faire la volonté des femmes ; *que la sienne n'avoit point admis mon excuse, That she admitted no excuse*, & qu'elle m'attendoit à dîner ; au reste, il m'affura qu'il me feroit prendre un chemin qui ne me détourneroit pas d'un mille, tandis que mes gens poursuivroient leur route & iroient m'attendre à *Somerset-court-house*. J'avois trop bien fait connoissance avec mon Colonel, & j'étois trop content de lui pour me refuser à cette invitation ; je le suivis donc, & après avoir traversé un bois, je me trouvai sur une hauteur dont la position me frappa au premier coup d'œil. Je dis au Colonel Moyland, que je serois bien trompé si cet endroit-là n'offroit pas un camp avantageux ; il me répondit que c'étoit précisément celui de *Middlebrook*, où le Général Washington avoit arrêté les Anglois, lorsqu'au mois de Juin 1778, Sir William Howe voulut traverser les Jerseys pour passer la *Delaware*.

& prendre *Philadelphia*. Continuant mon chemin & regardant autant que ma vue pouvoit s'étendre, la seule figure du terrain me fit penser que la droite, que je ne voyois pas, ne devoit pas être très bonne ; j'appris encore avec plaisir que le Général Washington y avoit fait construire deux fortes redoutes. On me permettra cette courte réflexion, que pour les militaires, la meilleure façon de s'instruire en suivant sur le terrain les campagnes des grands Généraux, n'est pas de se faire montrer & expliquer les différentes positions : il vaut beaucoup mieux, avant de savoir tous ces détails, se porter sur les lieux, regarder de tous côtés & se proposer à soi-même des especes de problèmes sur la nature du terrain & sur le parti qu'on en peut tirer ; ensuite on compare ses idées avec les faits, & on se trouve à portée de rectifier les unes & d'apprécier les autres.

En descendant des hauteurs nous prîmes un peu sur la gauche, & nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau qui nous conduisit dans une vallée profonde. Les différentes cascades que forme ce ruisseau en coulant, ou plutôt en se précipitant sur

sur des rochers : les vieux sapins dont il est environné , & dont une partie étant tombée de vétusté , traverse son cours ; quelques usines destinées à faire valoir des mines de cuivre , mais à demi-détruites par les Anglois ; ces débris de la nature & ces ravages de la guerre ; composoient le tableau le plus poétique , ou suivant l'expression angloise ; le plus romanesque ; car c'est précisément ce qu'on appelle en Angleterre *a Romantick prospeā*. C'est là que le beau-pere du Colonel Moyland a fait accommoder un petit asyle champêtre , où sa famille va chercher la fraîcheur dans les jours de l'été , & reste quelquefois pendant la nuit pour entendre chanter le *Mocking-Bird* , ou l'oiseau moqueur ; car le rossignol ne chante pas en Amérique. On fait que les grands musiciens se trouvent plutôt dans les cours des Despotes que dans les républiques. Ici le chantre de la nuit n'est ni le gracieux *Melico* , ni le pathétique *Tanducci* ; c'est le bouffon *Caribaldi*. Il n'a point de chant , & par conséquent point de sentiment qui lui soit propre. ; il contrefait le soir tout ce qu'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'*Alouette* , ou la *Grive* , c'est l'A-

louette ou la Grive que vous entendez. Quelques ouvriers sont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maison, il chantera précisément comme eux. Si ce sont des Ecoffois, il vous répètera l'air d'une romance douce & plaintive ; s'ils sont Allemands, vous reconnoîtrez la grosse gaieté d'un Souabe, ou d'un Alsacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille : enfin rien n'est plus divertissant que cet oiseau comédien ; mais il ne représente qu'en été, & je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre.

Lorsqu'on a fait deux milles dans cette espece de gorge, les bois commencent à s'éclaircir, & l'on se trouve bientôt au-delà des montagnes. On me fit voir sur la croupe de ces montagnes, du côté du sud, les huttes qu'une partie de l'armée avoit occupées en 1779, après la bataille de *Monmouth*. Nous ne tardâmes pas à arriver chez le Colonel *Moyland*, ou plutôt chez le Colonel *Vanhorn* son beau-pere. Ce manoir, car cette maison représente assez bien ce qu'on appelle en Angleterre *a Manor*, est dans une jolie position : il est entouré de

quelques arbres ; un tapis de gason en décore l'entrée , & si ce gason étoit mieux soigné , on se croiroit plutôt dans le voisinage de Londres que dans celui de New-York. M. Vanhorn vint au devant de moi : c'est un grand & gros homme , de près de soixante ans , mais vigoureux , dispos & de bonne humeur ; on l'appelle Colonel , parce qu'il l'étoit de la milice du pays , sous le gouvernement des Anglois. Quelque tems avant la guerre il résigna sa place : il étoit alors commerçant & cultivateur , passant l'hiver à New-York & l'été à la campagne ; mais depuis la guerre il a quitté cette ville & s'est retiré dans son manoir , toujours fidèle à sa patrie sans se rendre odieux aux Anglois , auxquels il a laissé deux de ses fils qui font le commerce à la Jamaïque , mais qui doivent , si la guerre continue , vendre leurs habitations , & venir rejoindre leur pere. Rien ne prouve mieux l'honnêteté de sa conduite que l'estime qu'on conserve pour lui dans les deux partis opposés. Placé à dix milles de Staten-Island , près du *Rariton* , *d'Amboy* & de *Brunswick* , il s'est trouvé souvent au milieu du théâtre de la guerre ; de sorte

que tantôt il a reçu chez lui les Américains, tantôt les Anglois. Il lui est même arrivé dans le même jour, de donner à déjeûner à Milord Cornwalis, & à dîner au Général *Lincoln*. Lord Cornwalis, informé que ce dernier avoit couché chez M. Vanhorn, vint pour le surprendre & l'enlever; mais Lincoln averti à tems, se retira dans les bois. Lord Cornwalis fut surpris de ne pas le trouver; il demanda si le Général américain n'étoit pas caché dans la maison: Non, répliqua simplement M. Vanhorn. Sur votre honneur? dit Cornwalis.— Sur mon honneur, & si vous en doutez, cherchez par-tout, voilà les clefs. Je m'en rapporte à vous, répondit Cornwalis, & il demanda à déjeûner; au bout d'une heure il s'en retourna. Lincoln qui étoit caché près de là, revint aussi-tôt, & dîna tranquillement avec ses hôtes.

La connoissance que je fis avec M. Vanhorn ayant été prompte & cordiale, il me conduisit aussi-tôt dans le parloir, où je trouvai sa femme, ses trois filles, une voisine & deux jeunes Officiers. Madame Vanhorn est une vieille femme qui, par sa figure, son accoutrement & son main-

tien , ressemble parfaitement à un tableau de Van-dyck. Elle fait exactement les honneurs de sa maison , sert à table sans dire mot , & le reste du tems elle est là comme un portrait de famille. Ses trois filles ne sont pas mal : l'aînée , Madame de Moyland , étoit grosse de six mois ; la cadette n'a que douze ans , mais la seconde est en âge d'être mariée. Elle paroissoit en grande familiarité avec un des jeunes Officiers , lequel étoit dans un négligé très recherché , & représentoit fort bien un agréable *country-squire* ; à table il lui épluchoit ses noix , & lui prenoit souvent les mains. Je crus que c'étoit un mari en herbe , mais l'autre Officier , avec qui j'eus occasion de causer , parce qu'il nous accompagna le soir , me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fût question de mariage entr'eux. Je ne parle de ces bagatelles , que pour faire voir l'extrême liberté qui regne dans ce pays-ci entre les personnes de différent sexe , tant qu'elles ne sont pas mariées. Ce n'est pas un crime à une fille d'embrasser un jeune homme ; c'en seroit un à une femme mariée d'avoir seulement le dessein de plaire. Madame *Carter* , jeune & jolie femme ,

dont le mari est intéressé dans les approvisionnemens de l'armée, & habite à présent à Newport, m'a conté qu'un matin étant entrée dans l'*office*, c'est-à-dire dans la secrétairerie de son mari, sans être fort parée, mais dans un deshabillé françois assez élégant, un fermier de l'État de Massachusset qui étoit là pour affaire, parut surpris de la voir, & demanda qui étoit cette Demoiselle. On lui dit que c'étoit Madame Carter. *Bon !* répondit-il assez haut pour qu'elle l'entendît, *quand on est femme & mere, on n'est pas si bien mise.*

A trois heures après midi je remontai à cheval, avec le Colonel Moyland & le Capitaine Hern, un des jeunes Officiers avec lesquels j'avois diné. Il sert dans la cavalerie légere, & par conséquent dans le régiment du Colonel Moyland. Sa taille & sa figure que j'avois déjà remarquées, parurent encore avec plus d'avantage quand il fut à cheval. J'observai qu'il y étoit placé d'une maniere très noble & très aisée, & tout-à-fait conforme à nos principes d'équitation : je lui demandai où il avoit fait ses exercices ; il me dit que c'étoit à son propre régiment ; que l'envie d'instruire ses ca-

valiers l'avoit engagé à s'instruire lui-même , qu'il s'occupoit de les dresser , & que la position qu'il avoit étoit celle qu'il s'efforçoit de leur donner. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans , il avoit déjà acquis de l'expérience , & il s'étoit distingué l'année précédente dans une occasion , où un petit nombre de chevaux-légers américains en battit un beaucoup plus considérable de dragons anglois. Je causai longtems avec lui , & il me parla toujours avec une modestie & une grace qui réussiroient en Europe auprès de tous les militaires , & qui , selon toute apparence , n'auroient pas moins de succès à Paris que dans les camps.

A peine avions nous fait trois milles , que nous nous trouvâmes dans le chemin de Prince-Town & sur les bords du Rariton , qu'on passe aisément à gué ou sur un pont de bois. A deux milles plus loin , nous traversâmes le *Mill-stone* , dont nous cotoyâmes la rive gauche jusqu'à Somerset Court-house. De tous les endroits de l'Amérique où j'ai passé , celui-ci est le plus découvert ; on y trouve de jolies petites plaines , où l'on peut faire camper depuis quinze jusqu'à vingt

mille hommes. Le Général Howe n'en avoit gueres moins lorsqu'il passa le Rariton en 1778 : il appuya sa droite à un bois, derriere lequel coule le Millstone ; sa gauche s'étendoit aussi vers d'autres bois. Alors, le Général Washington occupoit le camp de Middlebrook, & le Général Sullivan, à la tête de 1500 hommes seulement, étoit à six milles de l'armée & à trois milles de la gauche des ennemis. Dans cette position, il étoit à portée de les inquiéter sans se compromettre, parce qu'il avoit derrière lui les montagnes du *Saourland*. Ceux qui, pendant la dernière guerre, ont parcouru le Saourland, croiront aisément que le pays auquel les Allemands émigrés ont donné ce nom, ne doit pas être d'un accès bien facile. Ce fut à Somerset-Court-house que je trouvai mes gens : ils m'avoient attendu dans une assez bonne auberge ; mais comme il me restoit encore un peu de jour & que j'avois calculé ma journée du lendemain, qui exigeoit que je gagnasse du chemin dans celle-ci, je résolus de continuer ma route. La nuit qui survint bientôt, m'empêcha de faire d'autres observations sur le pays. Après avoir passé encore une

fois le Millstone, & nous être tirés heureusement d'un horrible bourbier, nous nous arrêtâmes à *Greeg-Town*, où nous couchâmes à Skillman's-tavern, auberge assez médiocre, mais tenue par de bonnes gens. Le Capitaine Hern continua sa route. Celle que nous fîmes le lendemain, offroit des objets très intéressans : nous devions voir deux endroits qui seront toujours chers aux Américains ; puisque c'est là que les premiers rayons de l'espérance ont brillé à leurs yeux, ou pour mieux dire, que le salut de la patrie s'est opéré. Ces lieux célèbres sont Prince-Town & Trenton ; je ne dirai pas que j'allai les visiter, car ils se trouvoient précisément sur mon chemin. Qu'on juge donc de l'humeur que je dus avoir, lorsque je vis s'élever un brouillard si épais que je ne distinguois pas les objets à cinquante pas de moi ; mais j'étois dans le pays où il ne faut désespérer de rien. Le sort de ma journée fut semblable à celui de l'Amérique ; tout-à-coup le brouillard se dissipâ, je vis que je voyageois sur la rive droite du Millstone, dans une vallée assez resserrée. A deux milles de Greegstone on sort de cette vallée, en montant

sur la hauteur de *Rocky-hill*, où l'on trouve quelques maisons rassemblées. *Kings-Town* est à un mille plus loin, toujours sur le *Millstone*; le chemin de *Maidenhead* y aboutit, & cette communication est facilitée par un pont qu'on a construit sur le ruisseau. C'est-là que le Général Washington fit halte après l'affaire de *Prince-Town*. Il avoit marché depuis minuit jusqu'à deux heures après midi, presque toujours en combattant: il voulut rassembler ses troupes & leur donner du repos; cependant, il savoit que Lord *Cornwalis* venoit à lui par le chemin de *Maidenhead*; mais il se contenta d'enlever quelques planches du pont, & lorsqu'il vit paroître l'avant-garde des Anglois, il continua tranquillement sa marche sur *Middlebrook*. Au delà de *Kingstown*, le pays commence à être plus ouvert & continue ainsi jusqu'à *Prince-Town*. Cette ville est située sur une espece de plateau peu élevé, mais qui domine de tous côtés: elle n'a qu'une rue formée par le grand chemin; les maisons sont au nombre de 60 ou 80, toutes assez bien bâties; mais on y fait peu d'attention, parce que les regards sont tout de suite appellés

par un immense bâtiment qu'on voit d'assez loin ; c'est un College que l'Etat de Jersey a fait construire quelques années avant la guerre. Comme cet édifice n'est remarquable que par sa grandeur, il est inutile de le décrire ; on se souviendra seulement, quand il sera question du combat, qu'il se trouve sur la gauche du chemin en allant à Philadelphie, qu'il est placé vers le milieu de la ville dans une endroit isolé, & qu'on y entre par une grande cour quarrée entourée de hautes palissades. L'objet qui excitoit ma curiosité, quoique très étranger aux lettres, m'ayant conduit à la porte même du College, je descendis de cheval pour parcourir un moment ce vaste édifice. Je fus joint presqu'aussitôt par M. *Wederpurn*, Président de l'Université : c'est un homme âgé de foixante ans au moins ; il est Membre du Congrès & très considéré dans sa patrie. En m'abordant il me parla françois, mais je m'apperçus aisément qu'il avoit acquis l'usage de cette langue, plutôt par la lecture que par la conversation ; ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre & de continuer à l'entretenir en françois, car je voyois qu'il étoit bien aise de montrer

ce qu'il en savoit. C'est une attention qui coûte peu, & qu'on n'a pas assez en pays étranger. Répondre en Anglois à quelqu'un qui vous parle François; c'est lui dire, vous ne savez pas ma langue aussi bien que je fais la vôtre: encore, arrive-t'il souvent qu'on se trompe dans ce calcul. Pour moi, j'aime toujours mieux mettre l'avantage de mon côté, & combattre sur mon terrain. Ce fut donc en françois que je conversai avec le Président: je fus de lui que ce College est une Université complete; qu'il peut contenir deux cens élèves, & davantage en comptant les externes; que la distribution des études est faite de telle maniere qu'il n'y a qu'une seule classe pour les *humanités*, laquelle correspond à nos quatre premières classes; que deux autres sont destinées à perfectionner les jeunes gens dans l'étude du latin & du grec; une quatrieme à la physique, aux mathématiques, à l'astronomie, &c. enfin une cinquieme à la philosophie morale. Avec une dépense annuelle de 40 guinées, les parens peuvent entretenir leurs enfans dans ce college. Le logement & les maîtres emploient la moitié de cette somme;

le reste suffit pour la nourriture, soit qu'on la prenne au College même, soit qu'on paye pension à quelques particuliers de la ville. Depuis la guerre cet utile établissement est tombé en décadence; il n'y avoit que quarante étudiants lorsque je l'ai vu. On avoit rassemblé un assez grand nombre de livres; la plupart ont été dispersés. Les Anglois ont même enlevé de la chapelle le portrait du Roi d'Angleterre, & les Américains se sont aisément consolés de cette perte, en disant qu'ils ne vouloient pas de Roi chez eux, pas même en peinture. Il reste encore une très belle machine astronomique; mais comme elle n'étoit pas en état pour lors, & que d'ailleurs elle ne differe pas de celle que j'ai vu depuis à Philadelphie, je me dispenserai d'en parler. J'avoue aussi que j'étois un peu pressé de chercher les traces du Général Washington, dans un pays où tout rappelloit ses succès. Je passai donc brusquement du parnasse à la guerre, & des mains du Président Wederpurn dans celles du Colonel Moyland. Tous les deux étoient également sur leur terrain; de sorte que tandis que le premier me tiroit par le

bras droit en me disant , c'est ici la classe de philosophie , l'autre me tiroit par le bras gauche , en me disant , c'est-là que cent-quatre-vingt Anglois ont mis bas les armes.

Tous ceux qui , depuis le commencement de la guerre , se sont seulement donné la peine de lire les gazettes , peuvent se rappeler que le Général Washington surprit la ville de Trenton , le 25 Décembre 1776 ; qu'aussi-tôt après cette expédition , il se retira de l'autre côté de la Delaware , mais qu'ayant un peu augmenté ses forces , il la repassa de nouveau & vint camper à Trenton. Lord Cornwalis avoit alors rassemblé ses troupes , dispersées auparavant dans leurs quartiers d'hiver. Il marcha contre Washington , qui fut obligé de mettre *l'Affampik* , ou la rivière de Trenton entre les ennemis & lui. De cette façon la ville se trouvoit entre les deux armées ; les Américains occupant la rive gauche de la Creek , & les Anglois la rive droite. Cependant l'armée de Cornwalis se renforçoit tous les jours ; deux brigades parties de Brunswik étoient prêtes à le joindre , & il n'attendoit que leur arrivée pour attaquer. D'un autre côté ,

le Général Washington se trouvoit dépourvu de vivres, & privé de toute communication avec le fertile pays des Jerseys, & les quatre États de l'est. Telle étoit sa position, lorsque le 2 Janvier, à une heure après minuit, il ordonna de tenir les feux bien allumés & de laisser quelques soldats pour les entretenir, tandis que le reste de l'armée marcheroit par sa droite pour rabattre ensuite sur la gauche, passer derrière l'armée angloise & rentrer dans les Jerseys. Il fallut se jettter considérablement sur la droite, afin de gagner *Allenstown* & les sources de l'*Affampik*, & ensuite retomber sur *Prince-Town*. Ce fut à-peu-près à un mille de cette ville que l'avant-garde du Général Washington, en entrant dans le grand chemin, trouva le Colonel *Mawhowd* qui marchoit tranquillement à la tête de son régiment pour se rendre à *Maidenhead*, & de-là à *Trénton*. Le Général *Mercer* l'attaqua sur-le-champ, mais il fut repoussé par le feu des ennemis ; alors il voulut charger à la bayonnette, & malheureusement en sautant un *foffé*, il fut enveloppé & poignardé par les Anglois. Les troupes, qui n'étoient pour la plupart que des

milices, furent découragées par la perte de leur Chef, & se retirerent dans les bois, attendant le reste de l'armée qui arriva bientôt après : mais le Colonel Mawhowd avoit continué sa route vers Maidenhead, de sorte que le Général Washington n'eut plus à faire qu'au quarante-huitième régiment, dont une partie s'étoit portée sur le grand chemin au bruit de la première attaque. Il poussa vivement ces troupes, les dissipa & leur fit cinquante ou soixante prisonniers. Cependant le Général Sullivan s'avançoit à grands pas, laissant sur sa gauche le chemin de Prince-Town, dans le dessein de tourner cette ville, & de couper aux troupes qui l'occupoient la retraite qu'elles pouvoient avoir encore sur Brunswik. Deux cents Anglois s'étoient jettés dans un bois par lequel il devoit passer, mais ils n'y tinrent pas longtemis ; & ils revinrent en désordre à *Nassau-Hall* ; c'est le nom du College dont j'ai parlé. Ils auraient pu s'en emparer & y faire une vigoureuse défense. Il y a toute apparence que leurs Officiers perdirent la tête ; car au lieu d'entrer dans la maison, ou seulement dans la cour, ils resterent dans

une espece de rue assez large , où ils furent environnés & obligés de mettre bas les armes, au nombre decent quatre-vingt, non compris quatorze Officiers. Pour le Général Washington , après avoir pris ou dissipé tout ce qui étoit devant lui , il rassembla ses troupes , marcha à Kings-Town , où il fit halte , comme je l'ai dit plus haut , pour continuer ensuite sa marche sur Midle-Brook ; ayant fait ainsi près de trente milles dans un jour , mais regrettant encore que ses troupes fussent trop fatiguées pour marcher jusqu'à Brunswik , dont il se feroit emparé alors sans aucune difficulté. Lord Cornwalis n'eut rien de plus pressé que d'y revenir avec toute son armée. De ce moment la Pensylvanie fut en sûreté , les Jerseys se trouverent évacués , & les Anglois réduits aux seules villes de Brunswik & d'Amboy , où ils furent toujours sur la défensive , ne pouvant sortir , pas même pour aller au fourrage , sans être repoussés & très maltraités par les milices du pays. Ainsi les grands événemens de la guerre ne sont pas toujours les grandes batailles , & l'humanité peut se consoler par cette seule réflexion , que l'art de la guerre

n'est pas nécessairement un art meurtrier , que l'habileté des Chefs épargne la vie des soldats , & que l'ignorance seule est prodigue de sang.

L'affaire de Trenton , qui donna origine à celle-ci , ne coûta pas plus cher , & fut peut-être plus glorieuse , sans être plus utile. *Addisson* disoit en parcourant les divers Monumens de l'Italie , qu'il croyoit marcher sur une terre *classique* ; pour moi je voyageois sur une terre toute guerrière , & la même matinée devoit m'offrir deux champs de bataille. J'arrivai de bonne heure à Trenton , n'ayant rien remarqué d'intéressant sur la route , si ce n'est un beau pays qui répond partout à la réputation dont jouissent les Jerseys , car on les appelle le jardin de l'Amérique. En approchant de Trenton , le chemin descend un peu , & laisse voir à l'est de la ville , le verger où les Hessois se rassemblèrent à la hâte & se rendirent prisonniers. C'est à peu près tout ce que l'on peut dire de ce combat , que les gazettes ont amplifié de part & d'autre. On fait que le Général Washington , à la tête de trois mille hommes seulement , passa la Delaware par un tems affreux ,

la nuit du 24 au 25 Décembre ; qu'il sépara ses troupes en deux colonnes , dont une se détourna pour prendre un chemin sur la gauche qui conduit au grand chemin de Maidenhead , tandis que l'autre marchoit le long de la riviere , droit à Trenton ; que la grande garde des Hessois fut surprise , & que la brigade eut à peine le tems de prendre les armes. L'artillerie étoit parquée près d'une église ; on voulut atteler les chevaux , mais l'avant-garde des Américains qui avoit poussé le piquet , tira sur eux & les tua presque tous. Le Général Washington arriva avec la colonne de droite ; on entoura les Hessois qui tirerent quelques coups de fusil , sans ordre & au hasard. Le Général Washington les laissa faire , mais il profita du premier moment où le feu se rallentit pour leur envoyer un Officier , qui leur parla en françois , car notre langue est celle qui supplée à toutes les autres. Les Hessois entendirent fort bien sa proposition ; on leur promit de ne point piller les effets qu'ils avoient laissés dans leurs maisons , & ils rendirent aussi-tôt leurs armes , qu'à peine ils avoient eu le tems de prendre. Il

est certain que leur position n'étoit pas bonne ; j'ai même peine à comprendre que ce fût un champ de bataille indiqué en cas d'alarme. Il est sûr qu'ils auroient eu une retraite assurée en passant le pont qui est sur la creek au sud de la ville , mais l'avant-garde de la colonne de droite s'en étoit emparée. Tel fut en peu de mots cet événement , qui n'est pas honorable pour les Hessois , qui n'est pas deshonorant non plus ; mais qui prouve seulement qu'il n'existe pas de troupes sur lesquelles on puisse compter , lorsqu'elles se sont laissées surprendre.

Après avoir vu tant de combats , il étoit juste que je songeasse à dîner. Je trouvai mon quartier-général très bien établi dans une belle auberge tenue par M. *William*. L'enseigne de cette auberge est un emblème philosophique , ou si vous voulez , politique. Elle représente un *Castor* qui travaille avec ses petites dents à abattre un gros arbre , & au-dessous est écrit , *perseverando*. A peine étois-je descendu de cheval que je reçus la visite de M. *Livingston* , Gouverneur des *deux Jerseys*. C'est un vieillard considéré , & qui passe

pour avoir beaucoup d'esprit. Il voulut bien m'accompagner dans une petite promenade que je fis avant dîner, pour reconnoître les environs de la ville, & voir le camp que les Américains avoient occupé avant l'affaire de Prince-Town. Je revins dîner avec le Colonel Moyland, M. de Gimat & deux Aides-de-Camp de M. de la Fayette qui étoient arrivés quelque tems avant moi. Nous étions tous gens de connoissance, très contens de nous trouver ensemble, & de dîner à notre aise, lorsqu'un Juge de Paix qui étoit à Trenton pour affaire, & un Capitaine de l'Artillerie américaine, vinrent se mettre à table avec nous, sans aucune cérémonie; l'usage du pays étant que les voyageurs qui se rencontrent à l'heure du repas, mangent ensemble. Le dîner étoit fort bon, je leur en fis les honneurs; mais ils ne parurent pas s'apercevoir que je l'avois commandé. Il y avoit du vin, chose rare & chere en Amérique; ils en burent modérément, & se leverent de table avant nous. J'avois donné ordre qu'on mit tout le dîner sur mon compte; ils l'apprirent en partant, & se mirent en marche sans me rien dire

à ce sujet. J'ai eu souvent occasion d'observer qu'en Amérique, il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politesse est en formule, comme de boire à la santé des convives, d'observer les rangs, de céder la droite, &c. Mais on ne fait de tout cela que ce qu'on en a appris, & le sentiment ne peut rien suggérer; en un mot, la politesse est ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe.

A quatre heures je me remis en marche, après m'être séparé, non sans regret, du bon Colonel Moyland. Je m'acheminai vers Bristol, passant la rivière à trois milles au-dessous de Trenton : à six milles de là on traverse un bois; après l'avoir passé on se rapproche de la Delaware, dont on ne s'écarte plus jusqu'à Bristol. Il étoit nuit lorsque j'arrivai dans cette ville. L'auberge où je descendis est tenue par un M. Bennezet, François d'origine, & d'une famille très considérée parmi les *Quakers*: mais celui-ci est un déserteur de cette communion; il est Anglican, & il n'a conservé des principes reçus parmi ses frères, que celui de faire payer plus cher que les autres;

au reste son auberge est belle , les fenêtres donnent sur la Delaware , & la vue en est superbe ; car cette riviere a plus d'un quart de lieue de large , & coule dans un très beau pays.

Je partis de Bristol le 30 Novembre entre neuf & dix heures du matin , & j'arrivai à Philadelphie à deux heures après-midi. Le chemin qui conduit à cette ville est très large & très beau ; on traverse plusieurs bourgs ou villages , & on ne fait pas cinq cens pas sans voir de belles maisons de campagne. A mesure qu'on avance on trouve la culture plus riche & mieux soignée ; on voit sur-tout beaucoup de vergers & de pâturages ; enfin tout annonce le voisinage d'une grande ville , & ce chemin ressemble assez à ceux qui conduisent à Londres. A quatre milles de Bristol , on passe sur un bac ou ferry , la Creek de *Neshaminy*. Elle est assez large , & coule dans une telle direction qu'elle forme une espece de presqu'île du pays qui est entr'elle & la Delaware. Il me parut par l'inspection du pays & par celle de la carte , que lors de la retraite de Clinton , le Général Washington auroit pu passer les sources de cette riviere , pour

la côtoyer ensuite & s'approcher de la Delaware : elle auroit servi à couvrir son flanc droit ; de cette façon il lui auroit été libre de s'approcher de la Delaware , & de la passer aussi-tôt que Clinton. M. de Gimat , à qui je fis cette observation , me répondit que le Général Washington n'ayant jamais été sûr du moment où les Anglois évacueroient Philadelphie , craignoit de s'éloigner de Lancastre où il avoit tous ses magasins. La ville de Francfort , qui est à quinze milles de Bristol & à cinq de Philadelphie , est assez considérable. Une creek coule au devant de cette ville ; on la passe sur deux ponts de pierre , car elle se divise en deux branches , dont l'une me paroît artificielle & destinée à faire tourner un grand nombre de moulins , qui fournissent de la farine à Philadelphie. Ces moulins nécessaires à la subsistance des deux armées , ont fait longtems de la ville de Francfort l'objet d'une longue contention , qui a donné lieu à plusieurs petits combats ; mais la position est telle qu'elle n'étoit avantageuse pour aucun des deux partis , car la riviere coule dans un fond , & le

terrein est également élevé sur les deux rives.

Plus on avance vers Philadelphie, plus on reconnoît les traces de la guerre. Les débris des maisons abattues ou brûlées sont les monumens que les Anglois ont laissés derrière eux, mais ces débris n'offrent que l'image d'un malheur passager, & non celle d'une longue adversité; à côté des édifices détruits, ceux qui existent encore annoncent la prospérité & l'abondance. On croit voir la campagne après un orage; quelques arbres sont renversés, mais les autres sont encore couverts de fleurs & de verdure. Avant d'entrer à Philadelphie, on traverse les lignes que les Anglois avoient faites dans l'hiver de 1777 à 1778; elles sont encore reconnoissables en beaucoup d'endroits. La partie de ces lignes que je vis alors, est celle de la droite; le flanc en est appuyé à une grosse redoute, ou batterie quarrée, qui commande aussi la rivière. Quelques parties du parapet ont été construites avec une recherche, qui multiplie le travail plus qu'elle ne fortifie les ouvrages: elles sont faites en forme de scie, c'est-à-dire, composées d'une suite de petits redans, dont chacun ne peut contenir que trois

hommes. Dès que j'eus passé ces lignes, plusieurs grands édifices frapperent ma vue; les deux principaux étoient un corps de caserne bâti par les Anglois, & un grand hôpital construit antérieurement aux frais des Quakers. Insensiblement je me trouvai dans la ville, & après avoir suivi trois ou quatre rues très larges & parfaitement droites, j'arrivai à la porte de M. le Chevalier de la Luzerne.

Il y avoit justement vingt jours que j'étois partis de Newport, & pendant ces vingt jours, je n'en avois séjourné qu'un à Volontown, & trois à l'armée américaine. Je n'étois donc pas fâché de prendre des quartiers de rafraîchissement, & je n'en pouvois pas desirer de plus agréables que la maison du Chevalier de la Luzerne. J'eus tout le tems de causer avec lui avant le dîner, car à Philadelphie comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq heures, & souvent à six. J'aurois autant aimé que la compagnie ne fût pas assez nombreuse pour me mettre à portée de faire connoissance avec une partie de la ville; mais notre Ministre tient un état considérable, & donne fréquemment de grands dîners, de sorte qu'il est difficile de ne

pas tomber dans ces especes de *guet-à-pens*. Les convives , dont je me rappelle les noms , étoient M. *Governor Morris* , jeune homme plein d'esprit & de vivacité , mais mutilé malheureusement , ayant perdu une jambe par accident ; ses amis l'ont félicité sur cet événement , parce-que , disoient-ils , il se livreroit entierement aux affaires publiques : M. *Powel* , posseesseur d'une fortune considérable , sans avoir part au gouvernement , son attachement à la cause commune , ayant paru jusqu'ici un peu équivoque : M. *Penbelton* , grand Juge de la Caroline , homme d'une taille très haute , & d'une figure très distinguée ; il eut le courage de faire pendre trois *Torys* à Charles-Town , peu de jours avant que la ville se rendît ; aussi a-t-il été en danger de perdre la vie & obligé de s'échapper des mains des Anglois , quoique compris dans la capitulation : le Colonel *Lawrens* , fils de M. *Lawrens* , ci-devant Préfident du Congrès , & maintenant détenu dans la tour de Londres ; il parle très bien françois , ce qui n'est pas étonnant , puisqu'il a été élevé à Geneve ; mais il l'est davantage qu'étant marié à Londres ,

il ait quitté l'Angleterre pour servir l'Amérique ; il s'est distingué en plusieurs occasions , particulièrement à *German-Town* , où il a été blessé : M. *Wright* , Chapelain du Congrès , homme d'une belle figure , & d'un caractère doux & tolérant : le Général *Mifflin* , dont les talents ont brillé également dans la guerre & dans la politique ; il a été Quartier-Maître général de l'armée ; mais il a quitté cette place pour quelques préférences que le Général *Green* avoit obtenues sur lui : Dom *Francesco* , chargé des affaires d'Espagne ; je crois que c'est tout ce qu'on en peut dire : M. de *Ternan* , Officier françois au service américain ; il avoit été chargé de quelques commissions en Amérique ; après les avoir faites , il a pris de l'emploi dans l'armée ; c'est un jeune homme qui a beaucoup d'esprit & de talents ; il dessine bien & parle l'anglois comme sa propre langue ; il a été fait prisonnier à *Charles-Town* (1) : le dernier dont je me rappelle le nom , est le Colonel *Armand* , c'est-à-dire , M. de la *Rouerie* , neveu de M. de la *Belinaye*.

(1) Il est à présent Colonel au service de Hollande , dans la Légion de *Maillebois*.

Il a été célèbre en France par sa passion pour mademoiselle B***. ; il l'est en Amérique par son courage & sa capacité (1). Sa famille l'ayant obligé de renoncer à un attachement dont elle craignoit les conséquences , il alla s'enfouir dans une célèbre & profonde retraite ; mais il en sortit bientôt pour passer en Amérique , où il s'est soumis à une abstinence plus glorieuse & à des mortifications plus méritoires. Son caractère est gai , son esprit

(1) M. le Marquis de la Rouerie étoit très jeune alors : sa conduite a montré depuis , que la nature en lui donnant une ame sensible & passionnée , ne lui avoit pas fait un présent qui dût toujours lui être funeste : la gloire & l'honneur en ont employé toute l'activité ; & c'est une observation qui trouveroit place dans l'Historie aussi bien que dans ce Journal , qu'en portant en Amérique le courage héroïque & chevaleresque de l'ancienne Noblesse françoise , il a tellement su se plier en même tems aux mœurs républicaines , que loin de se prévaloir de sa naissance , il n'a voulu s'y faire connoître que sous son nom de Baptême : de-là vient qu'on l'a toujours appellé le Colonel Armand. Il a commandé une légion qui fut détruite en Caroline , à la bataille de Cambden & dans le reste de cette campagne malheureuse. En 1781 , il passa en France , y acheta tout ce qui étoit nécessaire pour armer & équiper une nouvelle légion , & , de retour en Amérique , il en fit l'avance au Congrès. Lorsque la paix s'est faite , il avoit été élevé au rang de Brigadier-Général.

est agréable, & personne ne voudroit qu'il se fût voué au silence.

Tels étoient ceux de nos convives avec lesquels je fis connoissance ; car je ne parle pas de M. de Dannemours, Consul de France à Baltimore ; de M. de Marbois, Secrétaire d'Ambassade, & de la *famille* de M. le Chevalier de la Luzerne, qui est assez considérable. Le dîner fût servi à l'américaine ou, si l'on veut, à l'angloise ; c'est-à-dire composé de deux services, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremets chauds ; l'autre, les pâtisseries sucrées & les confitures : quand celui-ci est enlevé, on ôte la nappe & on sert des pommes, des châtaignes & des noix : c'est alors qu'on porte les *santés* ; le café qui vient après, sert de signal pour sortir de table. Ces *santés* ou *toasts*, comme je l'ai déjà dit plus haut, n'ont aucun inconvénient, & ne servent qu'à prolonger la conversation, qui est toujours plus animée à la fin du repas : elles n'obligent à faire aucun excès ; en quoi elles different beaucoup des *santés* allemandes, & de celles qu'on porte encore dans nos garnisons & dans nos provinces. Mais un usage absurde & vrai-

ment barbare , c'est qu'au commencement du repas , & la premiere fois qu'on boit , on interpelle chaque individu successivement pour boire à sa santé. Il y a de quoi mourir de soif pour l'auteur de cette ridicule comédie , tandis qu'il est obligé de chercher autour d'une table les noms ou les regards de vingt-cinq ou trente personnes , & de quoi mourir d'impatience pour les malheureux à qui il s'adresse ; car ils ne peuvent donner une attention , bien légitime assurément , à ce qu'ils mangent & à ce qu'on leur dit , étant sans cesse appellés de droite & de gauche , ou tiraillés par les gens cruellement charitables , qui veulent bien les avertir des politesses qu'ils reçoivent. Les Américains les plus civils ne se contentent pas de cet appel général ; à chaque fois qu'ils boivent , ils en font de partiels , comme par exemple , de quatre ou cinq personnes à la fois. Un autre usageacheve de désespérer les étrangers , pour peu qu'ils soient distraits & de bon appétit : les attaques générales & particulières finissent par de véritables duels. On vous dit d'un bout d'une table à l'autre : *Monsieur , voulez-vous permettre que je boive un verre de vin avec vous ?* Cette pro-

position est toujours acceptée, & n'admet pas même l'excuse du grand cousin, *on ne boit pas sans connoître*. Alors il faut se faire passer une bouteille, puis regarder son ennemi, car je ne saurois donner un autre nom à celui qui exerce un tel empire sur ma volonté; on attend qu'il se soit versé du vin à son tour, & qu'il ait pris son verre, puis on boit tristement avec lui, comme un soldat de recrue imite les tems d'exercice qui lui sont montrés par son caporal. Au reste, je dois cette justice aux Américains, qu'ils sentent eux-mêmes le ridicule de ces usages que la vieille Angleterre leur a donnés & qu'elle a quittés depuis. Ils ont proposé au Chevalier de la Luzerne de s'en dispenser, sachant bien que son exemple aurait le plus grand poids; mais il a voulu s'y conformer, & il a très bien fait. Plus les François sont en possession de donner leurs usages aux autres peuples, plus ils doivent éviter d'avoir l'air de changer ceux des Américains. Heureuse notre nation, si ses Ambassadeurs & ses Voyageurs avoient toujours un si bon esprit, & s'ils ne perdoient jamais de vue que, de tous les hommes, ceux qui doivent avoir le maintien

maintien le plus négligé , sont les maîtres à danser!

Après ce dîner , que j'ai peut- être prolongé trop long-temps à la maniere de ce pays-ci , le Chevalier de la Luzerne me mena faire des visites. La premiere fut chez M. Reed , président de l'Etat. Cette place répond à celle de Gouverneur dans les autres provinces , sans avoir pourtant la même autorité ; car le gouvernement de la Pensylvanie est tout-à-fait démocratique , & consiste uniquement dans l'assemblée générale , ou , si l'on veut , dans la Chambre des Communes. Celle-ci nomme un Conseil exécutif , composé de douze Membres qui ont un pouvoir très limité , & qui sont obligés de rendre compte à l'assemblée , dans laquelle ils n'ont pas de voix. M. Reed a été Officier général dans l'armée Américaine ; il y a montré du courage , & il a eu un cheval tué sous lui dans une escarmouche près de *White-marsh*. C'est lui que le Gouverneur *Johnstone* , essaya de corrompre en 1778 , lorsque l'Angleterre envoya des Commissaires pour traiter avec le Congrès ; mais cette démarche s'étoit bornée à quelques insinuations , dont on avoit chargé une Madame

Ferguson. M. Reed qui est homme d'esprit, un peu intriguant, & sur-tout avide de la faveur populaire, fit beaucoup d'éclat, publia & exagéra les offres qu'on lui avoit faites. Comme il étoit lié, intimement avec le Général Washington, il lui étoit aisé de justifier l'importance qu'il cherchoit à se donner. Les plaintes de Madame Ferguson, qui avoit été compromise, une déclaration publique du Gouverneur Johnstone, dont l'objet étoit de nier les faits, mais qui ne servoit qu'à les prouver; diverses accusations & réfutations imprimées & rendues publiques, n'eurent d'autre effet que de seconder les vues de M. Reed, & de le faire parvenir à son but, qui étoit de jouer un premier rôle dans sa patrie. Malheureusement ses prétentions ou son intérêt, l'on conduit à se déclarer l'ennemi de M. *Franklin*. Lorsque j'étois à Philadelphie, il n'étoit question de rien moins que de rappeler cet homme respectable; mais le parti françois, ou celui du Général Washington, ou pour mieux dire encore, le parti vraiment patriote, a prévalu, & on s'est contenté d'envoyer en France un Officier chargé de représenter le mauvais état

de l'armée , & de demander des habillemens , des tentes , & de l'argent dont elle avoit grand besoin. Le choix tomba sur le Colonel Lawrens.

M. Reéd habite une belle maison , arrangée & meublée à l'angloise. Je trouvai chez lui Madame Washington , qui arrivoit de Virginie , & qui alloit joindre son mari , comme elle a coutume de le faire à la fin de chaque campagne. C'est une femme de quarante à quarante - cinq ans , un peu grasse , mais fraîche & d'une figure agréable. Après avoir passé un quart d'heure chez M. Reed , nous allâmes voir M. Huntington , Président du Congrès : nous le trouvâmes dans son cabinet , éclairé par une seule chandelle. Cette simplicité rappelloit celle des Fabricius & des Philopemenes. M. Huntington est un homme droit , qui n'épouse aucun parti , & sur lequel on peut compter. Il est né dans le Connecticut , & il étoit délégué pour cet Etat , lorsqu'il fut élu Président.

Ma journée ayant été suffisamment employée , le Chevalier de la Luzerne me ramena dans la maison où il m'avoit fait préparer un logement. C'étoit celle du Ministre d'Espagne , où il y avoit

plusieurs appartemens vacans ; car M. *Mirale's* qui l'occupoit, mourut il y a un an à Moris-Town. Son Secrétaire est resté chargé des affaires, maître de la maison, & très content d'avoir *l'incarico*, qui emporte avec soi, outre la correspondance, une table entretenue aux frais du Roi d'Espagne. Le Chevalier de la Luzerne, quoique très bien & très agréablement logé, n'avoit jamais d'appartemens à donner; cependant il m'en fit arranger un le lendemain, ce qui contribua beaucoup à mon bonheur pendant mon séjour à Philadelphie. Je me trouvois placé justement entre M. de Marbois & lui, & à portée de causer avec eux à tous les instans de la journée.

Celle du 22 commença, ainsi que toutes les journées américaines, par un grand déjeuner. Comme on dîne très tard chez le Chevalier de la Luzerne, quelques longes de veau, quelques gigots de mouton, & autres bagatelles de ce genre, se glissent toujours parmi les tasses de thé & de café, & ne manquent pas d'être très bien accueillies. Après ce léger repas, qui ne dura guere qu'une heure & demie, nous allâmes voir les dames,

suivant l'usage de Philadelphie, où la matinée est l'heure la plus convenable pour faire des visites. Nous commençâmes par Madame *Beech* : elle méritoit tout notre empressement, puisqu'elle est fille de M. Franklin. Simple dans ses manières comme son respectable pere, elle en a aussi la bienfaisance. Elle nous mena dans une chambre, toute remplie d'ouvrages récemment faits par les dames de Philadelphie. Ces ouvrages n'étoient ni des vestes brodées au tambour, ni des garnitures de filet, ni même de l'or parfilé ; c'étoit des chemises pour les soldats de Pensylvanie. Les dames en avoient acheté la toile sur leurs propres pensions, & elles s'étoient fait un plaisir de les couper & de les coudre elles-mêmes. Sur chaque chemise étoit marqué le nom de la dame ou de la demoiselle qui l'avoit faite, & le nombre des chemises montoit à 2200. Sans doute, c'est ici la place d'une réflexion bien *morale* & bien *triviale* sur la différence de nos mœurs avec celles de l'Amérique ; mais moi, je pense qu'en pareille occasion, nos dames françaises en feroient autant, & j'ose croire encore que de tels ouvrages infi-

pireroient des vers aussi agréables que ceux dont on accompagne les envois annuels de berceaux, de carosses, de maisons, de châteaux, &c, péniblement & gauchement fabriqués en parfilage. C'est, il faut l'avouer, une source abondante d'idées très ingénieuses; mais le bon tems en est passé, & elles commencent à s'épuiser. Au reste si quelque philosophe sévere veut censurer les mœurs françaises, je ne lui conseille pas de s'adresser à Madame P***, chez qui je fus conduit en sortant de chez Madame Beech. C'est la femme agréable de Philadelphie; elle a le goût aussi délicat que la santé: enthouafiste à l'excès de toutes les modes de France, elle n'attend que la fin de cette petite révolution-ci, pour en faire une plus importante dans les mœurs de sa nation.

Après avoir rendu un hommage légitime à cette excellente patriote, je m'empresſai de faire connoissance avec M. *Morris*. C'est un négociant très riche; c'est par conséquent un homme de tous les pays, car le commerce a par-tout le même caractère. Il est libre dans les monarchies, il est égoïste dans les républiques; étranger, ou, si l'on

veut, citoyen dans tout l'univers, il exclut également les vertus & les préjugés qui s'opposent à son intérêt. On aura peine à croire qu'au milieu des désastres de l'Amérique, citoyen d'une ville à peine échappée des mains des Anglois, M. Morris possède une fortune de 8 millions. Cependant, c'est dans les crises les plus fâcheuses que les grandes fortunes se forment & s'élèvent. Les retours heureux de plusieurs vaisseaux, les courses encore plus heureuses des corsaires qu'il a armés, ont accru ses richesses au-delà de son attente, si ce n'est au-delà de ses souhaits. En effet, il est si accoutumé au succès de ses corsaires, que lorsqu'on le voit le Dimanche plus sérieux qu'à l'ordinaire, on conclut qu'il n'est point arrivé de prise la semaine précédente. Cet état florissant du commerce, tant à Philadelphie que dans la baie de Massachusset, est absolument dû à l'arrivée de l'escadre françoise. Les Anglois ont abandonné toutes leurs croisières pour la bloquer dans Newport, & encore y ont-ils bien mal réussi, car ils n'ont pas pris une seule chaloupe venant à Rhode-Island ou à Providence. M. Morris est un gros homme

fort simple dans les manieres ; mais son esprit est fin & délié, sa tête parfaitement organisée, & il entend les affaires publiques aussi bien que les siennes : il étoit membre du Congrès en 1776. On doit le compter parmi les personnages qui ont eu le plus d'influence dans la révolution de l'Amérique. Il est ami de M. Franklin, & ennemi décidé de M. Reed. Sa maison est belle & ressemble parfaitement aux maisons de Londres ; il y vit sans faste, mais non pas sans dépense ; car il n'épargne rien de ce qui peut contribuer à son bonheur, & à celui de Madame Morris, à laquelle il est très attaché. Républicain zélé, & philosophe épicurien, il a toujours joué un premier rôle à table & dans les affaires (1). J'ai déjà parlé de M. Powel ; il faut à présent parler de sa femme ; & en effet il seroit difficile de séparer l'une de l'autre, deux

(1) M. Morris a depuis rempli pendant trois ans la place de *Financier* ou Contrôleur-Général, qui a été créée pour lui. Il avoit pour adjoint M. *Governor Morris* dont il a été parié plus haut, & qui a bien justifié l'opinion qu'on avoit de ses talens. On peut assurer que l'Europe offre peu d'exemples d'une perspicacité & d'une facilité pareille à la sienne : elle s'adapte avec le même succès aux affaires, aux sciences & aux lettres.

personnes qui depuis 20 ans vivent ensemble dans la plus douce union ; je ne dirai pas comme mari & femme, ce qui n'emporteroit pas en Amérique l'idée d'une parfaite égalité, mais comme deux amis singulierement assortis par l'esprit, les goûts & les connoissances. M. Powel, comme je l'ai dit plus haut, a voyagé en Europe, & en a rapporté le goût des beaux arts : sa maison est ornée d'estampes précieuses & de bonnes copies de plusieurs tableaux d'Italie. Madame Powel n'a pas voyagé, mais elle a beaucoup lu, & avec profit : il feroit peut-être injuste de dire qu'elle differe en ce point de la plupart des dames américaines ; mais ce qui la particularise le plus, c'est le goût qu'elle a pour la conversation, & l'usage vraiment européen qu'elle fait y faire de son esprit & de ses connoissances.

Je crains que mes lecteurs, si j'en ai jamais, ne fassent cette réflexion très naturelle ; c'est que les visites sont par-tout bien ennuyeuses, & comme on ne peut prévenir les François, en fait d'épigramme, qu'en se pressant beaucoup, je veux prendre l'avance sur eux. Je les avertis cepen-

dant que je les tiens quittes d'un long dîner que le Chevalier de la Luzerne donna ce jour-là aux Délégués du sud. J'aurai occasion de parler ailleurs de quelques-uns de ces Délégués, & ceux qui ne me la fourniront pas, méritent d'être passés sous silence.

Dans la crainte que les délices de Capoue ne me fissent oublier les campagnes d'*Annibal* & de *Fabius*, je voulus monter à cheval, dès le 2 décembre, pour aller voir le champ de bataille de *Germantown*. On peut se rappeler qu'en 1777, après la défaite de *Brandy-Wine*, l'armée américaine ne jugea pas à propos de défendre *Philadelphia*, & qu'elle se retira sur la haute *Skuykill*, tandis que les Anglois s'emparoient sans résistance de la capitale de la *Pensylvanie*. Fiers de leurs succès, & remplis de cette confiance qui les a toujours trompés, ils avoient partagé & dispersé leurs forces : la plus grande partie de leurs troupes campoit sur la *Skuykill*, à quatre milles de *Philadelphia*; une autre occupoit la ville de *Germantown*, à huit milles au nord de cette place, & ils venoient de faire un détachement considérable sur

Billingsport pour favoriser le passage de leur flotte qui essayoit inutilement de remonter la Delaware. Dans cette circonference, le Général Washington jugea que c'étoit le tems de faire ressouvenir les Anglois qu'il existoit encore une armée américaine. On ne fait ce qu'il faut louer davantage, ou de la sage intrépidité du Chef, ou de la résolution que montra son armée en allant attaquer ces mêmes troupes dont elle n'avoit pu soutenir le choc un mois auparavant. Germantown est une longue ville ou bourg, qui consiste dans une seule rue, & qui ressemble assez à la Villette ou à Vaugirard. De la première maison au sud, à la dernière du côté du nord, il y a près de trois quarts de lieue. Le corps anglois qui occupoit cette ville, ou plutôt qui la couvroit, étoit campé près des dernières maisons du côté du nord, & placé de façon que la rue ou le grand chemin partageoit le camp par le milieu. Ces troupes pouvoient monter à trois ou quatre mille hommes. Le Général Washington qui occupoit une position à dix milles de là, près de *Shippack creek*, partit de son camp vers minuit, & marcha sur deux colonnes, dont l'une devoit

tourner Germantown du côté de l'est, l'autre du côté de l'ouest : deux brigades de la colonne de droite avoient ordre de former le corps de réserve, & de se séparer de cette colonne au moment de l'attaque, pour suivre la grande rue de Germantown. Il survint un brouillard très épais qui favorisa la marche de l'armée, mais qui rendit l'attaque plus difficile, parce qu'il fut impossible de concerter les mouvemens & les déployemens des troupes. Les milices marchoient sur la droite & sur la gauche, extérieurement aux deux colonnes, n'étant point compromises, & longeant toujours les bois, tant du côté de Francfort que de celui de la Skuylkill. Le Général Washington fit halte un moment avant le jour, à une croisée de chemin qui n'étoit pas éloignée d'un demi-mille du *piquet*, ou poste avancé des ennemis. Là, il apprit par un dragon anglois qui s'étoit enivré & égaré, que le détachement de Billingsport venoit de rentrer. Cette nouvelle inattendue ne lui fit pas changer de dessein ; il continua sa route à la tête de la colonne de droite, & tomba sur le piquet des Anglois qui fut surpris, mis en déroute,

& poussé jusqu'au camp, où il porta la premiere
nouvelie de l'arrivée des Américains. On prit les
armes & on se replia à la hâte, laissant les tentes
tendues & tous les équipages à l'abandon. Il falloit
profiter de ce moment, & les François n'y au-
roient pas manqué ; on auroit eu même bien de
la peine à les empêcher, ou de suivre les ennemis
trop loin, ou de les disperser pour piller le camp.
C'est ici que l'on peut juger du caractère améri-
cain ; peut-être cette armée, malgré sa lenteur
dans ses manœuvres & son inexpérience à la
guerre, méritera-t-elle les éloges des Européens.
Le Général Sullivan qui commandoit la colonne
de droite, en forma tranquillement & lentement
les trois brigades de tête ; & après les avoir mises
en bataille, il traversa le camp des Anglois sans
qu'aucun soldat s'arrêtât pour piller : il s'avança
ainsi, laissant les maisons sur la gauche & pouf-
fant devant lui tout ce qui faisoit résistance dans
les enclos & dans les jardins ; enfin il pénétra
dans la ville même, où il fut engagé pendant
quelque tems avec les troupes qui défendoient
une petite place près du marché.

Tandis que les choses réussissoient ainsi vers la droite, le Général Washington, à la tête de la réserve, espéroit de voir arriver sa colonne de gauche & poursuivoit sa marche par la grande rue. Mais un feu de mousqueterie, qui sortoit d'une grande maison située à portée de pistolet de la rue, arrêta tout court la tête de ses troupes. Il fut résolu d'attaquer cette maison ; mais il falloit du canon, car on savoit qu'elle étoit bâtie en pierre & qu'on ne pouvoit y mettre le feu. Malheureusement on n'avoit que du canon de six : le Chevalier Dupleissis-Mauduit en conduisit deux pieces près d'une autre maison qui n'étoit pas à deux cens pas de la première. Ce canon ne fit aucun effet ; il perçoit les murailles, mais ne les abattoit pas. Le Chevalier de Mauduit, plein de cette ardeur qui, à l'âge de seize ans, lui fit entreprendre le voyage de la Grèce, pour voir les champs de bataille de *Platée* & des *Thermopyles*, & à celui de vingt, l'engagea à chercher des lauriers en Amérique, résolut alors d'attaquer de vive force cette maison, qu'il ne pouvoit réduire à coups de canon. Il proposa au Colonel Lawrens

de prendre avec lui quelques hommes déterminés , & d'aller tout près de là enlever dans une grange de la paille & du foin , qu'ils amasseroient près de la porte principale pour y mettre le feu. On peut concevoir que cette idée se soit offerte à deux jeunes gens bien valeureux ; mais il est difficile de croire que de ces deux nobles aventuriers , l'un soit à présent en chemin pour la France , & l'autre bien portant à Newport(1). M. de Mauduit ne doutant pas qu'on apportât derrière lui toute la paille de la grange , s'en alla droit à une fenêtre du rez-de-chaussée qu'il enfonça & sur laquelle il monta. A la vérité , il fut reçu à-peu-près comme cet amant qui , montant par une échelle pour voir sa maîtresse , trouva le mari qui l'attendoit sur le balcon : je ne fais si on lui demanda aussi ce qu'il faisoit là , & s'il répondit *je me promene* ; mais ce que je fais , c'est que tandis qu'un galant homme , le pistolet à la main , lui proposoit de se rendre , un autre moins honnête entrant brusquement dans

(1) M. Lawrens a été depuis la victime d'une valeur trop insconsiderée : il a été tué en Caroline , dans une escarmouche de peu d'importance , & peu de tems ayant que la paix fut signée.

la chambre, tira un grand coup de fusil, lequel renversa, non M. de Mauduit, mais l'Officier qui vouloit le prendre. Après ces légeres méprises & cette petite contestation, l'embarras étoit de se retirer. Il falloit s'exposer au feu meurtrier qui sortoit du premier & du second étage: d'un autre côté, on avoit pour spectateurs une partie de l'armée américaine, & il auroit été ridicule de revenir en courant. M. de Mauduit, en véritable François, aima mieux s'exposer à la mort qu'au ridicule; mais les balles respecterent nos préjugés; il revint sain & sauf, & M. Lawrens qui ne s'étoit pas plus pressé que lui, en fut quitte pour une légère blessure à l'épaule. Je ne veux pas omettre une circonstance qui prouve encore à quoi tient souvent la vie des militaires. Le Général Washington pensa que si l'on sommoit le Commandant de ce poste, il ne feroit pas difficulté de se rendre: on proposa à M. de Mauduit de prendre avec lui un tambour & de faire cette sommation; mais il fit observer qu'il parloit mal anglais & ne feroit peut-être pas entendu; on envoya un Officier américain qui, précédé d'un tambour

tambour & tenant un mouchoir blanc à la main, ne devoit pas courir le moindre risque : les Anglois ne répondirent à cet Officier que par des coups de fusil, & il fut étendu sur le carreau.

Cependant les ennemis commençoient à se raligner : l'armée angloise avoit marché de son camp près de la Skuilkill pour secourir Germantown, & Cornwallis arrivoit à course de Philadelphie avec les grenadiers & chasseurs, tandis que le corps de réserve des Américains perdoit son tems près de la maison de pierre, & que la colonne de gauche se trouvoit à peine en mesure d'attaquer. La partie étoit devenue trop inégale ; il fallut songer à la retraite : elle s'exécuta en bon ordre, & le Général Washington alla prendre une excellente position à quatre milles de Germantown ; de sorte que le soir de la bataille il se trouva six milles plus près des ennemis qu'il n'étoit auparavant. La capacité qu'il venoit de montrer dans cette occasion, la confiance qu'il avoit inspirée à une armée qu'on croyoit découragée, & qui, semblable à l'hydre de la fable, reparoissoit avec une nouvelle tête plus menaçante encore, étonnerent les Anglois &

les tinrent en respect jusqu'à ce que la défaite de Burgoyne donnât un autre aspect à leurs affaires. C'est ce qu'on peut dire de plus favorable sur cette journée , malheureusement trop sanglante pour l'avantage que l'on en a retiré. Les militaires qui verront le local, ou qui auront sous les yeux un plan exact , penseront , je crois , que l'entreprise a manqué parce qu'on lui a donné trop d'étendue. Le projet de battre d'abord le corps avancé , ensuite l'armée , & de s'emparer après de Philadelphie , étoit absolument chimérique : en effet , la ville de Germantown ayant plus de deux milles de longueur , présentoit trop d'obstacles aux attaquans , & trop de points de ralliement aux Anglois ; d'ailleurs , ce n'est pas dans les pays coupés & sans avoir de cavalerie , qu'on gagne de ces grandes batailles qui détruisent ou dissipent les armées. Si le Général Washington se fût contenté de marcher sur Whitemarsh , & de couvrir sa marche par un gros corps de troupes , qui se feroit avancé jusqu'à Germantown , il auroit surpris l'avant-garde angloise & l'auroit forcée à se retirer avec perte ; & si , content de cette espece de

leçon donnée à une armée victorieuse , il se fût replié sur la nouvelle position qu'il vouloit occuper , il auroit parfaitement rempli son objet , & tout l'honneur de la journée lui feroit resté. Mais supposant le projet d'attaque , tel qu'il fut adopté , il me paroît qu'on a fait deux fautes , assez excusables à la vérité : l'une de perdre son tems à mettre en bataille la colonne du Général Sullivan , au lieu de marcher tout de suite au camp ennemi ; l'autre de s'amuser à attaquer la maison de pierre. La premiere faute paroîtra très pardonnable à ceux qui ont vu les troupes américaines , telles qu'elles étoient alors : ils savent qu'elles n'avoient nulle instruction , & qu'elles étoient si mal disciplinées , qu'elles ne pouvoient ni conserver le bon ordre en marchant en colonne , ni se déployer ensuite quand le cas l'auroit exigé ; car l'expérience , qui est toujours brouillée avec M. de Menil-Durand , nous apprend que l'ordre profond est celui qui est le plus sujet au désordre & à la confusion , & qui demande par conséquent le plus de flegme & de discipline. La seconde faute se justifiera par l'espérance qu'on eut toujours de s'emparer de la

maison de pierre, dont on mesuroit l'importance sur l'obstination que les ennemis mettoient à la défendre. Il est sûr qu'il y avoit deux meilleurs partis à prendre : le premier, de poursuivre son chemin sans s'inquiéter d'un feu de mousqueterie, qu'on auroit toujours assez rallenti en détachant quelques fusiliers pour tirer sur les fenêtres; & le second, celui de laisser le village sur la gauche, pour y rentrer trois cents pas plus loin. Alors on se seroit contenté de s'emparer d'une autre maison vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient : quoique cette maison ne soit pas tout-à-fait si haute que la première, le feu qui en seroit sorti auroit suffi pour contenir les Anglois & assurer la retraite en cas de besoin.

En me permettant cette sorte de censure, je sens combien je dois me défier de mes propres lumières, sur-tout n'ayant pas été présent à l'action; mais j'ai fait les mêmes observations à MM. Lawrens, de Mauduit & de Gimat, & il m'a paru qu'ils ne pouvoient les réfuter. On fait la part que les deux premiers ont eue à ce combat ; le troisième a vu plusieurs fois le champ de bataille avec

le Général Washington , qui lui a expliqué les mouvemens des deux armées , & il est plus en état que personne de bien entendre & de bien rendre ce qu'il a entendu.

Lorsque j'eus assez examiné la position de Germantown, je retournai à Philadelphie par le plus court chemin , & plus vite encore que je n'étois venu ; car il faisoit un froid très piquant , & d'ailleurs je n'avois que le tems nécessaire pour m'habiller , & pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne chez les Délégués des Etats du nord. Il faut savoir que les Délégués , ou si l'on veut , les membres du Congrès , ont une taverne à eux , où ils donnent de fréquens repas ; mais pour ne pas rassembler trop de monde à-la-fois , ils se divisent en deux parties , & comme on le voit , d'une maniere assez géographique , la ligne de démarcation étant de l'est à l'ouest. Le dîner fut bon & simple , & la réception qu'on nous fit , honnête & cordiale , mais sans cérémonie. Deux Délégués faisoient les honneurs , chacun à un bout de la table. M. *Duane* , Député de l'Etat de New-York , occupoit cette place du côté où j'étois. C'est un homme gai &

ouvert, qui parle volontiers, & boit aussi sans répugnance. Je causai quelque tems, mais moins que je ne l'aurois voulu, avec M. *Charles Thompson*, Secrétaire du Congrès. Il passe avec raison pour un des hommes les plus instruits de son pays: quoiqu'il soit homme de cabinet, & peu répandu dans la société, ses manieres sont polies & aimables. M. *Samuel Adams*, Député pour Massachusett-Bay, n'étoit point à ce dîner; en sortant de table, j'allai le voir. Lorsque j'entrai chez lui, je le trouvai tête-à-tête avec une jeune fille de quinze ans, qui lui préparoit son thé: on n'en sera pas scandalisé, si l'on sait qu'il a soixante ans au moins. Personne n'ignore en Europe qu'il a été un des premiers auteurs de la révolution présente. J'ai éprouvé près de lui cette satisfaction qu'on a rarement dans le monde, & même au théâtre, de trouver la personne de l'acteur correspondante au rôle qu'il joue. Je vis un homme tout entier à son objet, qui ne me parloit que pour me donner une bonne opinion de sa cause, & une grande idée de sa nation. Son extérieur simple & mesquin sembloit fait pour contraster avec la force & l'étendue de ses pensées;

elles étoient toutes tournées vers la république , & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & précision , comme une armée qui marche à l'ennemi , n'a pas l'air moins audacieux pour observer les loix de la tactique. Parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays , j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité. Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée , & ils étoient retournés à la maison paternelle. Leur pere , indigné de cette action , les chargea de fers , & les conduisit lui-même au Lord Stirling leur Général. Celui-ci fit ce que tout autre auroit fait à sa place ; il leur pardonna. Le pere , aussi patriote , mais moins sévere qu'un Romain , fut heureux de conserver ses enfans ; cependant il en parut étonné , & s'approchant du Général : Milord , lui dit-il , les larmes aux yeux , *c'est plus que je n'avois espéré , t'is more than I hop'd.* Je quittai à regret M. Adams , me promettant bien de le revoir encore , & ma soirée se termina par une visite au Colonel *Bland* , Délégué de la Caroline. C'est un grand & bel homme , qui a voyagé dans les Indes occidentales où il a appris le françois. On le dit

bon militaire ; maintenant il sert sa patrie dans le Congrès , & la sert bien : en effet , les Délégués du sud ont beaucoup de crédit ; ils travaillent sans relâche à attirer à eux , l'attention du Gouvernement , & à éloigner toute idée d'acheter la paix à leurs dépens .

Le 3 , il fit un si vilain temps qu'il me fut impossible de sortir ; cependant je n'eus pas à me plaindre de l'emploi de cette journée : je la passai toute entière à causer avec M. le Chevalier de la Luzerne & M. de Marbois , ou à lire des papiers intéressans qu'ils voulurent bien me confier . M. Huntington m'avoit prévenu que , le lendemain matin , il me feroit voir la salle où le Congrès s'assemblé : je m'y rendis à dix heures , & je le trouvai qui m'attendoit , accompagné de plusieurs Délégués . Cette salle est spacieuse sans magnificence ; son plus bel ornement est le portrait du Général Washington , plus grand que nature : il est représenté en pied , dans cette attitude noble & douce qui lui est naturelle ; des canons , des drapeaux & tous les attributs de la guerre forment les accessoires du tableau . On me conduisit ensuite dans la salle de la secrétair-

rié, qui n'a rien de remarquable que la maniere dont elle est meublée ; les drapeaux pris sur les ennemis y servent de tapisserie. De là on passe dans la bibliotheque , qui est assez grande , mais qui n'est pas remplie à beaucoup près ; le peu de livres dont elle est composée , m'a paru bien choisi. C'est dans l'ancien hôtel-de-ville que le Congrès a fait son établissement : cet édifice est assez beau ; l'escalier surtout est large & noble : quant aux ornemens extérieurs , ils ne consistent que dans la décoration de la porte , & dans plusieurs tables de marbre placées au-deffous des croisées. J'ai remarqué une recherche dans les combles , qui m'a paru nouvelle : les cheminées ont été releguées aux deux extrémités du bâtiment , qui est un quarré long , & elles ont été construites de maniere qu'elles sont liées ensemble en forme d'arcade , représentant ainsi une espece de portique.

Après avoir pris congé du Président & des Délégués , je retournai chez le Chevalier de la Luzerne , & comme il faisoit un verglas affreux , je restai chez moi. J'y reçus la visite de M. Wilson , Avocat célèbre , & auteur de plusieurs pamphlets sur les

affaires présentes. Il possède dans sa bibliothèque nos meilleurs auteurs sur le droit public & la juris-prudence ; les œuvres du Président Montesquieu & du Chancelier d'Aguesseau y tiennent le premier rang , & il en fait son étude journalière. Après le dîner , qui fut un dîner privé & à la françoise , j'allai voir Madame Bingham , jeune & jolie femme , âgée seulement de dix-sept ans : son mari , qui étoit là suivant l'usage américain , n'en a gueres plus de vingt-cinq ; il a été Agent du Congrès à la Martinique , & il en est revenu sachant assez bien le françois , & ayant conçu beaucoup d'attachement pour M. de Bouillé. Je passai le reste de la soirée chez Madame Powel , où je comptois bien trouver une conversation agréable ; mon attente ne fut pas trompée , & je m'y oubliai assez longtems.

Le 5 , j'allai encore à l'hôtel - de - ville , mais c'étoit pour assister à l'assemblée de l'Etat de Pennsylvanie ; car la salle où cette espece de parlement s'assemble , est dans le même édifice que celle du Congrès. J'étois avec M. de la Fayette , le Vicomte de Noailles , le Comte de Damas , M. de Gimat , & tout ce qu'il y avoit de François ou de *Gallo-*

Américains à Philadelphie. Nous nous plaçâmes sur un banc vis-à-vis la chaire de l'Orateur : il avoit à sa droite le Président de l'Etat ; la place des Clercs ou des Greffiers étoit le long d'une grande table qui est devant l'Orateur. Les débats rouloient sur quelques transgressions, dont on accusoit la commission de la trésorerie. Le Conseil exécutif fut mandé & entendu. Il n'y eut gueres que le Général Mifflin qui parla ; il le fit avec esprit & avec grace, mais avec une intention marquée de contredire le Président de l'Etat, qui n'est pas de ses amis. Sa manière de s'exprimer, ses gestes, son maintien, l'air d'aisance & de supériorité qu'il conservoit toujours, me retracçoient parfaitement ces membres de la Chambre des Communes, qui sont accoutumés à donner le ton aux autres, & à faire tout plier sous leur opinion. L'affaire n'ayant pu être terminée dans la matinée, l'Orateur quitta la chaire ; la Chambre se forma en comité, & s'ajourna.

La matinée n'étoit pas encore avancée, & j'avois de quoi la bien employer : j'étois attendu en trois endroits ; chez un amateur d'histoires naturelles,

chez un anatomiste, & au college, ou plutôt à l'université de Philadelphie. Je commençai par le cabinet d'histoire naturelle. Cette collection, assez petite & assez mesquine, est très renommée en Amérique, parce qu'elle n'y a pas de rivale; elle a été formée par un peintre genevois, appellé M. *Cimetiere*, nom qui conviendroit mieux à un médecin qu'à un peintre. Ce galant homme est venu à Philadelphie, il y a vingt ans, pour y faire des portraits, & depuis il n'en est pas sorti; il y vit toujours garçon & toujours étranger, chose très rare en Amérique, où l'on ne tarde pas à acquérir les deux titres de mari & de citoyen. Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce cabinet, c'est une grande quantité de *vis*, espèce de coquillage assez commune, dans lesquelles s'est moulée exactement une pierre très dure, semblable au *Jade*. Il ne me paroît pas douteux que ces pétrifications se soient formées par le transport successif de molécules lapidifiques qui ont été voiturées par les eaux & agrégées par le concours de l'air fixe. Après avoir fatigué mes jambes & satisfait mes yeux, comme cela arrive toujours dans les cabinets d'histoire naturelle, je

jugeai à propos de quitter la terre pour le ciel ; c'est-à-dire en style vulgaire , que j'allai à la bibliothéque de l'université voir une machine très ingénieuse , qui représente tous les mouvemens célestes. Je me hâte d'annoncer que je n'en ferai pas la description ; car rien n'est si fatiguant ni si ennuyeux que la description d'une machine quelconque : il me suffit d'assurer qu'une partie de celle-ci expose parfaitement sur un point vertical tous les mouvemens des planetes dans leur orbite ; & que l'autre , destinée seulement à représenter celui de la lune , montre de la maniere la plus sensible ses phases , ses nœuds & ses différentes latitudes. Le Président du collège , & M. de *Rittenhausen* qui a inventé & exécuté cette machine , se donnerent la peine de m'en expliquer tous les détails : ils parurent très contens de ce que je savois assez d'anglois & d'astronomie pour les entendre ; sur quoi je dois observer que le dernier article est plus à la honte des Américains qu'à ma louange , l'almanach étant à-peu-près le seul livre d'astronomie qui soit étudié à Philadelphie. M. de Rittenhausen est d'une famille allemande , comme

son nom seul l'indique ; mais il est né à Philadelphie , où sa profession est d'être horloger. C'est un homme très simple & très modeste : ce n'est pas un Mathématicien de l'ordre des Euler & des d'Alembert ; mais il en fait assez pour bien connoître les mouvemens des corps célestes. Quant à son talent pour les méchaniques , il ne faut pas chercher à en rendre raison ; on fait que c'est celui de tous qui doit le moins à l'étude , & le plus à la nature : c'est même une chose digne d'observation que , malgré le peu de rapport que l'on apperçoit entre cette disposition particulière & la délicatesse de nos sens , ou la perfection de nos organes , il arrive plus souvent qu'on naîsse méchanicien que peintre ou musicien. L'éducation , la rigueur même de l'éducation , a fait souvent des artistes célèbres dans ces derniers genres , & l'on n'a pas d'exemple qu'elle ait fait un machiniste.

Cette matinée sembloit vouée aux sciences , & mes courses étoient une espece d'encyclopedie : en effet , je ne quittai la bibliotheque de l'université que pour me rendre chez un célèbre anatomiste , appellé le docteur *Shovel*. Voici en peu de mots

son histoire. Il est né en Angleterre il y a plus de soixante-dix ans : après y avoir fait ses premières études en médecine & en chirurgie, il alla en France pour se perfectionner sous M. Winsloo. En 1734, il passa aux Indes occidentales, où depuis il a pratiqué la médecine, tantôt à la Barbade, tantôt à la Jamaïque ; mais toujours appliqué, toujours laborieux. Pendant la guerre de 1744, le hasard voulut qu'on amenât à la Barbade une prise sur laquelle il y avoit beaucoup de cire. M. Shovel profita de cette heureuse occasion pour faire divers essais d'anatomie en cire, & il a si bien réussi qu'il a poussé cet art au plus haut point de perfection. En le voyant, on a peine à comprendre qu'il ait pu accorder tant de patience & d'obstination avec sa vivacité naturelle ; car il semble que le soleil du tropique ait conservé en lui toute la chaleur de la jeunesse : il parle avec feu, & s'exprime en françois aussi facilement que s'il étoit encore dans nos écoles de chirurgie. Du reste, c'est un parfait original : son goût dominant est celui de la dispute ; il étoit Whig lorsque les Anglois étoient à Philadelphie, & il est devenu Tory

depuis qu'ils en sont partis; il soupire toujours après l'Europe, sans se decider à y retourner, & déclamant sans cesse contre les Américains, il reste parmi eux. Son intention, en venant sur le continent, étoit de rétablir sa santé, afin de se mettre en état de traverser les mers: c'étoit vers le tems où la guerre s'est allumée; depuis, il croit qu'il ne lui est plus libre de partir, quoique personne ne l'en empêche. Quant à moi, je le trouvai plus curieux que ses anatomies qui, à la vérité, m'ont parues supérieures à celles de l'institut de Bologne, mais inférieures à celles de Mademoiselle *Bieron*, la cire ayant toujours un luisant qui s'éloigne de la nature.

A la fin de cette matinée j'étois comme une abeille qui est si chargée de miel qu'elle peut à peine regagner sa ruche. Je revins chez le Chevalier de la Luzerne, la mémoire bien meublée, & après avoir pris une autre nourriture que celle de l'esprit, je consacrai ma soirée à la société. J'étois prié à prendre du thé chez le Colonel Bland, c'est-à-dire à me trouver à une espece d'asssemblée qui ressemble assez aux *conversations* d'Italie; car ici,

ici, le thé tient lieu de *rinfresco*. M. *Rowley*, Gouverneur de la Géorgie, M. *Izard*, M. *Arthur Lee*, les deux derniers récemment arrivés d'Europe, M. de la Fayette, MM. de Noailles, de Damas, &c. étoient du nombre des invités. La scène étoit ornée par plusieurs Dames ou Demoiselles, parmi lesquelles Miss *Shippen*, fille du Docteur *Shippen* & cousine de Madame *Arnold*, méritoit d'être distinguée. On voit qu'en Amérique les crimes des individus ne rejoaillissent pas sur leur famille : non seulement le frère du Docteur *Shippen* avoit marié sa fille au traître *Arnold*, peu de tems avant sa désertion, mais on croit généralement qu'étant *Tory* lui-même, il avoit inspiré ses sentimens à sa fille, & que les charmes de celle-ci, qui est aussi très jolie, n'ont pas peu contribué à entraîner vers le crime une ame corrompue par l'avarice avant d'être dominée par l'amour.

De retour chez le Chevalier de la *Luzerne*, nous nous rassemblâmes tous les Militaires françois & gallo-américains, & nous prîmes nos arrangemens pour un voyage très agréable que nous commençâmes le lendemain. En effet, le 6 au matin, M. de

la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, le Chevalier Dupleissis-Mauduit, MM. de Gimat & de Neville, Aides-de-Camp de M. de la Fayette, M. de Montesquieu, M. Linch & moi, nous nous mêmes en marche pour aller à trente milles de Philadelphie voir le champ de bataille de *Brandy-Wine*. M. de la Fayette ne l'avoit pas revu depuis qu'à l'âge de vingt ans, après s'être séparé de sa femme, de ses amis, des plaisirs du monde & de ceux de la jeunesse, il avoit, à mille lieues de sa patrie, versé la première goutte de sang qu'il offroit à la gloire, ou plutôt à cette cause si noble qu'il a toujours soutenue depuis avec le même zèle, mais avec plus de bonheur. Nous passâmes la Skuylkill au sud de Philadelphie, au même Ferry où M. du Coudray se noya en 1777. Nous reconnûmes là les traces de quelques retranchemens que les ennemis avoient élevés après s'être rendus maîtres de Philadelphie; & prenant ensuite sur la gauche, nous trouvâmes à quatorze milles la petite ville de *Chester*. Elle est bâtie à l'endroit où la creek de ce nom se jette dans la Delaware. C'est une espece de port où les vaisseaux qui remontent cette

rivière, relâchent quelquefois. Les maisons, qui peuvent être au nombre de quarante ou cinquante, sont jolies, & bâties de pierres ou de briques. En sortant de Chester, & en suivant le chemin de Brandy-Wine, on passe le pont de pierre où M. de la Fayette, tout blessé qu'il étoit, arrêta les fuyards & fit les premières dispositions pour rallier l'armée derrière la creek. Le pays qui est au-delà, n'offre aucune particularité; il ressemble au reste de la Pensylvanie, c'est-à-dire qu'il est alterné de bois & de terrains défrichés. Il étoit déjà tard lorsque nous arrivâmes à portée du champ de bataille. Comme nous ne pouvions le voir que le lendemain matin, & que nous étions trop nombreux pour rester ensemble, il fallut nous séparer en deux divisions. MM. de Gimat & de Mauduit, & mes deux Aides-de-Camp, resterent avec moi dans une auberge à trois milles en-deçà de Brandy-Wine; & M. de la Fayette, accompagné des autres voyageurs, alla plus loin demander l'hospitalité à un Quaker nommé *Benjamin Ring*, chez qui il avoit logé avec le Général Washington la veille de la bataille. J'allai le joindre de bonne heure le lende-

main matin, & je le trouvai en grande amitié avec son hôte qui, tout Quaker qu'il étoit, paroifsoit enchanté de recevoir chez lui le *Marquis*. Nous montâmes à cheval à neuf heures, munis d'un plan fait sous les yeux du Général Howe, & gravé en Angleterre ; mais nous tirâmes encore plus de lumières d'un Major américain, à qui M. de la Fayette avoit donné rendez-vous. Cet Officier avoit été présent au combat, & son habitation se trouvant sur le champ de bataille même, il le connoissoit mieux que personne.

On doit se souvenir qu'en 1777 les Anglois, ayant essayé inutilement de traverser les Jerseys pour se rendre par terre à Philadelphie, avoient été obligés de se rembarquer & de doubler les caps, afin d'entrer dans la baie de Chesapeake, & de la remonter ensuite jusqu'à l'embouchure de la rivière *d'Elk*. Ils y arriverent le 25 Août, après une navigation pénible en mer, mais heureuse dans la baie, qu'ils remonterent beaucoup plus facilement qu'ils ne s'en étoient flattés eux-mêmes. Tandis que la mer, les vents & trois cens vaisseaux, aidoient aux manœuvres de l'armée ennemie, M. Washington

étoit resté quelques jours à Middlebrook, dans une des positions les plus embarrassantes où un Général d'armée puisse se trouver. Au nord, les troupes de Burgoyne, après avoir pris Ticonderoga, s'avoient vers Albany; au sud, une armée angloise de quinze mille hommes étoit embarquée & pouvoit se porter, ou dans la baie de Chesapeak, comme elle le fit, ou pénétrer par la Delaware, ou rentrer dans la riviere d'Hudson, & la remonter jusqu'à Westpointe, pour donner la main à Burgoyne, & couper l'armée américaine qui, de ce moment-là, auroit été pour jamais séparée des Etats de l'est & du nord. De toutes les chances, celle-ci étoit sans doute la plus fâcheuse; aussi M. Washington n'abandonna-t-il sa position qu'après avoir eu des nouvelles certaines que la flotte angloise avoit doublé le cap *May*. Qu'on se représente la situation dans laquelle se trouve un Général, lorsqu'obligé de comprendre dans son plan de défense un pays immense & une longue étendue de côtes, il ne fait pas, même à cinquante lieues près, où se porte son ennemi; & que, n'apprenant plus de ses nouvelles, ni par des patrouilles, ni par des détachemens, ni même

par des couriers, il se voit réduit à observer la boussole & à consulter les vents, avant de former une résolution. Dès que le mouvement des ennemis fut décidé, le Général Washington ne tarda pas à mettre en marche son armée ; je devrois dire ses soldats, car un nombre de soldats, quelque considérable qu'il soit, ne forme pas toujours une armée. La sienne étoit de 12,000 hommes au plus. C'est à la tête de ces troupes, la plupart récemment levées, qu'il traversa en silence la ville de Philadelphie, tandis que le Congrès ordonoit de combattre, & cependant faisoit transporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics, préjage sinistre du succès qui devoit suivre ses conseils.

L'armée passa la Skuylkill & vint occuper un premier camp près de *Wilmington*, sur le bord de la Delaware. Cette position avoit un double objet : en effet, les vaisseaux de guerre, après avoir conduit le Général Howe jusqu'à la rivière d'Elk, avoient descendu la baie de Chesapeake, puis remonté ensuite la Delaware, & secondés de quelques troupes de débarquement, ils paroisoient

vouloir en forcer les passages. Cependant le Général Washington ne tarda pas à s'appercevoir que la position qu'il avoit prise devenoit tous les jours plus dangereuse. Les Anglois ayant achevé leur débarquement, étoient prêts à s'avancer dans le pays ; son flanc droit étoit exposé, & il découvroit à-la-fois Philadelphie & tout le Comté de Lancaster. Il fut donc résolu que l'armée repasseroit la creek de Brandy-Wine, & prendroit un camp sur la rive gauche de cette rivière. Celui qu'on choisit étoit certainement le meilleur qu'on pût prendre pour en disputer le passage. La gauche étoit très bonne & se trouvoit appuyée à des bois fourrés qui se prolongeoient jusqu'à l'endroit où la creek se jette dans la Délaware. En approchant de son confluent, cette creek devient de plus en plus encaissée & difficile à guéer : sur les deux rives, les hauteurs sont également élevées ; mais par cela même l'avantage restoit toujours à celui qui défendoit le passage. Une batterie de canon, avec un bon parapet, étoit dirigé vers le gué de *Chadd'sford* (1), & tout paroissoit en sûreté de ce

(1) Dire ou écrire le gué de *Chadd'sford*, c'est faire un pléo-

côté-là ; mais vers la droite le terrain étoit si couvert , qu'il étoit impossible de juger les mouvemens des ennemis , & de les côtoyer en cas qu'ils vouluissent , comme ils ne manquerent pas de le faire , détacher un corps de troupes par leur gauche , pour passer la riviere plus haut. La seule précaution qui fût permise confisstoit donc à placer cinq ou six brigades en échelons , pour veiller sur cette partie-là. Le Général Sullivan en eut le commandement ; il reçut ordre de côtoyer les ennemis s'ils venoient à marcher par leur gauche , & dans la supposition qu'ils réuniroient leurs forces du côté de Chadd'sford , de passer lui-même la riviere & de faire une puissante diversion sur leur flanc.

Lorsqu'un Général a su tout prévoir , qu'il a fait les meilleures dispositions possibles , & que dans l'action , son activité , son jugement & son courage répondent à la sagesse des mesures qu'il a

masme dont les oreilles accoutumées à la langue angloise seront choquées ; car *ford* en cette langue , est la même chose que *gué* en françois : mais ceux qui ne savent pas l'anglois chercheront inutilement sur la carte le gué de Chadd ; & dans le cas présent la clarté est préférable à la régularité .

prises, n'a-t-il pas déjà triomphé aux yeux de tout juge impartial? & si par des malheurs imprévus, le laurier qu'il a mérité vient à tomber de ses mains, n'est-ce pas à l'Histoire à le ramasser soigneusement pour le replacer sur sa tête? Espérons qu'elle s'acquittera de ce devoir mieux que nous, & voyons comment de si sages dispositions furent déconcertées par les méprises de quelques Officiers & l'inexpérience des troupes.

Le 11 Septembre, le Général Howe occupa les hauteurs sur la droite de la creek: il y forma en bataille une partie de ses troupes, & fit dresser quelques batteries vis-à-vis le gué de Chadd'sford, tandis que ses troupes légeres attaquaient & poussoient devant elles un corps de chasseurs, (*Riflemen*) qui avoit passé sur la rive droite pour observer de plus près ses mouvemens. Le Général Washington voyant que la canonnade se prolongeait, sans que les ennemis se disposassent à passer la riviere, jugea qu'ils avoient un autre objet. Il étoit instruit qu'une grande partie de leur armée s'étoit portée plus haut sur la creek & menaçoit sa droite; il sentit combien il étoit important de

conserver une œil attentif sur tous les mouvemens de ce corps; mais le pays étoit si fourré, que les patrouilles ne pouvoient rien découvrir. Il faut observer que le Général Washington n'avoit qu'un très petit nombre d'hommes à cheval, & qu'il les avoit envoyés sur la droite du côté de *Dilworth*, pour éclairer cette partie là. Il ordonna à un Officier, qu'il croyoit intelligent, de passer la riviere & de faire en sorte de savoir au juste, quel chemin prenoit le Lord Cornwalis; car c'étoit lui qui commandoit ce corps séparé: l'Officier revint, & assura que Cornwalis marchoit par sa droite pour rejoindre *Knypauzen* du côté de *Chadd's-ford*. Suivant ce rapport, l'attaque paroifsoit déterminée vers la gauche. Une autre Officier fut encore envoyé: celui-là rapporta que Cornwalis avoit changé de direction, & qu'il s'avançoit à grands pas par le chemin qui mene au gué de *Jef-fries*, à deux milles plus haut que *Birmingham's church*. Aussitot le Général Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite. Malheureusement les chemins étoient mal reconnus & n'étoient pas du tout ouverts: le Général Sul-

Sullivan eut beaucoup de peine à traverser les bois, & lorsqu'il en sortit pour gagner une petite hauteur qui est près de Birmingham's-church, il trouva que les colonnes angloises montoient la même hauteur du côté opposé. Ce n'étoit pas une petite affaire de mettre en bataille des troupes comme les siennes ; il n'eut le tems ni de choisir sa position, ni de former sa ligne. Les Anglois gagnerent la hauteur, pousserent les Américains sur les bois, & les suivirent jusqu'à la lisiere de ces bois, où ils acheverent de les disperser.

Pendant le peu de tems que dura cette espece de déroute, Lord Stirling & M. *Conway* avoient eu celui de former leur brigade dans un terrain assez avantageux : c'est une espece de mamelon, couvert en partie par les bois auxquels il est adossé. Ces mêmes bois protégoient sa gauche, & sur la droite du mamelon, mais un peu en arriere, se trouvoit la ligne de Virginie, qu'on avoit mise en bataille sur un lieu un peu élevé & au bord d'une espece de futaye. La colonne de gauche des ennemis, qui n'avoit pas été engagée avec Sullivan, se déploya rapidement & marcha à ces

troupes, avec autant d'ordre que de vivacité & de courage. Les Américains firent un feu très vif, qui n'arrêta pas les Anglois, & ce ne fut que lorsque ceux-ci furent à vingt pas d'eux, qu'ils lâcherent pied & se jetterent dans les bois. Lord Stirling, M. de la Fayette & le Général Sullivan lui-même, après la défaite de sa division, étoient venus combattre avec ce corps de troupes, dont le poste étoit le plus important, & la résistance plus longue. C'est là que M. de la Fayette fut blessé à la jambe gauche; il étoit pour lors occupé à rallier les troupes qui commençoint à s'ébranler. Sur la droite, la ligne de Virginie fit quelque résistance; mais les Anglois avoient gagné une hauteur, d'où leur artillerie les prenoit en écharpe: ce feu dut être très vif, car la plupart des arbres portent l'empreinte des boulets ou des balles de cartouches. Les Virginiens plierent à leur tour, & la droite fut alors entièrement découverte.

Quoiqu'il y eût près de trois milles de là à Chadd'sford, le Général Knypauzen entendit le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, &

jugeant que l'affaire étoit sérieusement engagée ; la confiance qu'il avoit dans les troupes Angloises & Hessaises, lui fit conclure qu'elles étoient victorieuses. Vers cinq heures du soir, il descendit des hauteurs sur deux colonnes (1), l'une au gué de *John*, qui tourna la batterie des Américains, & l'autre plus bas au gué de *Chadd'sford*. Celle-ci marcha droit à la batterie & s'en empara : alors le Général *Waine*, dont la brigade étoit en bataille, la gauche à une hauteur & la droite tirant vers la batterie, replia cette droite & garnit les hauteurs, faisant ainsi une espece de changement de front. Dans un pays où il n'y a ni colonnes ouvertes, ni positions successives à prendre en cas de malheur, il est difficile de faire aucune disposition de retraite. Les différens corps qui avoient été battus, se précipiterent tous dans le chemin de *Chester* où ils ne firent qu'une colonne,

(1) Plusieurs personnes, entr'autres des Officiers anglois prisonniers que j'ai questionnés, assurent que le corps de *Knypauzen* ne passa la rivière que sur une seule colonne au gué de *Chadd* ; mais qu'il se sépara ensuite en deux parties, dont l'une tourna la batterie, & l'autre l'attaqua de front.

l'artillerie, les bagages & les troupes, étant confusément mêlés. A l'entrée de la nuit le Général Waine suivit aussi ce chemin, mais en meilleur ordre, & les Anglois contents de leur victoire n'inquiéterent pas sa retraite.

Telle est l'idée que je me suis faite de la bataille de Brandy-Wine, d'après ce que j'ai entendu dire au Général Washington lui même, à MM. de la Fayette, de Gimat & de Mauduit, & aux Généraux Waine & Sullivan. Je dois cependant observer qu'on ne s'accorde pas généralement sur quelques détails : plusieurs personnes prétendent, par exemple, que Knypauzen après avoir passé la riviere, continua de marcher sur une seule colonne qui se dirigea sur la batterie, & le plan anglois ne marque que celle là ; mais il donne une fausse direction à cette colonne, & d'ailleurs, le Général Washington & le Général Waine m'ont assuré qu'il y en avoit eu deux, & que celle de gauche avoit tourné la batterie, qui sans cela, n'auroit pas été emportée. Il est également difficile de reconnoître sur le plan, tout le terrain sur lequel Cornwallis a combattu. Les relations des deux

côtés ne donnent gueres plus de lumieres ; ainsi j'ai été obligé de conclure d'après les différens récits , & de n'en suivre aucun.

Tandis que nous examinions le champ de bataille dans le plus grand détail , nos domestiques étoient allés à Chester nous faire préparer un dîner & un logis ; nous les suivîmes d'assez près & nous y arrivâmes à quatre heures après-midi. Le chemin ne me parut pas long ; car le hasard ayant un peu séparé du reste de la troupe M. de la Fayette , le Vicomte de Noailles & moi , nous commençames une conversation fort agréable , qui ne finit qu'à Chester. Je leur fis observer qu'après n'avoir parlé d'autre chose que de guerre pendant trois heures , nous avions tout de suite changé d'objet , pour ne nous entretenir que de Paris , & de toutes sortes de détails relatifs à nos sociétés particulières. Cette transition étoit toute françoise , mais elle ne prouve pas que nous aimions moins la guerre , que les autres peuples ; elle prouve seulement que nous aimons mieux nos amis. A peine fûmes nous arrivés à Chester , que nous vîmes descendre des barges ou bateaux de l'Etat , que

Le Président nous envoyoit pour nous ramener à Philadelphie, notre projet étant de remonter le lendemain la Delaware, pour examiner les forts de *Redbanck* & de *Mifflin*, ainsi que tous les autres postes qui avoient servi à la défense de cette riviere. Un Officier de la Marine Américaine, qui étoit venu sur ces barges & qu'on avoit chargé de nous conduire, nous apprit que le matin même, il étoit arrivé à Philadelphie deux vaisseaux qui venoient de l'Orient, après une traversée de trente cinq jours. L'espérance d'avoir quelques lettres ou quelques nouvelles d'Europe, pensa nous faire rompre nos projets, & nous décider à partir sur le champ pour Philadelphie; cependant comme il faisoit très beau tems, & que le lendemain matin nous devions avoir la marée pour nous, ce qui rendoit notre voyage beaucoup plus facile, nous résolumes de rester à *Chester*, & M. de la Fayette se contenta d'envoyer un homme à cheval à Philadelphie, pour demander des nouvelles & rapporter ses lettres en cas qu'il en eût. Ce courrier fut de retour avant neuf heures; il n'étoit porteur que d'un seul billet de M: de la *Luzerne*, par lequel

lequel nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé aucune lettre par ces vaisseaux ; mais que les Capitaines assuroient que M. de Castries étoit Ministre de la Marine.

Pendant que le courrier alloit & revenoit, nous nous étions rendus à l'auberge où l'on avoit préparé notre dîner & nos logis. L'extérieur de cette maison n'étoit pas imposant, & plusieurs personnes faisoient déjà des dispositions pour s'établir ailleurs, lorsqu'après un plus mûr examen, nous trouvâmes qu'il y avoit une place très suffisante pour douze maîtres, à-peu-près autant de domestiques & dix-neuf chevaux. Notre compagnie s'étoit augmentée du Major que nous avions rencontré sur le champ de bataille de Brandy-Wine, & de l'Officier qui nous avoit amené les barges. On nous servit un excellent dîner, & on nous donna de très bon vin. Le thé, qui suivit de près le dîner, réussit aussi bien ; de sorte que toute la jeunesse avec laquelle je voyageois, fut de très bonne humeur, & tellement en gaieté qu'elle ne cessa de rire, de chanter & même de danser pendant toute la soirée. Les gens de la maison, qui ne voyoient

dans cette compagnie que deux Officiers-Généraux, l'un François & l'autre Américain, accompagnés de leur *famille*, & non une société d'amis joyeux de se trouver réunis dans un autre hemisphère, ne compreneroient pas qu'on pût être si gai sans être ivre, & nous croyoient des gens descendus de la lune. Cette soirée, qui fut prolongée jusqu'à onze heures, se termina heureusement; car nous eûmes de très bons lits, & tels qu'on les pourroit trouver dans une maison de campagne bien meublée. Nous les quittâmes à six heures du matin, pour nous rassembler dans la salle à manger, où l'on avoit préparé, aux lumières, un très bon déjeuner. A sept heures nous nous embarquâmes & traversant la Delaware, en la remontant un peu, nous abordâmes à *Billing'sport*. C'est un fort qui a été construit en 1779, pour appuyer la gauche de la première barrière des chevaux de frise, destinés à fermer le passage de la rivière. Ce poste ne fut d'aucune utilité, car les fortifications ayant été commencées sur un plan trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvoit disposer, on jugea à propos de l'abandonner. Depuis on les a

réduites, & on a d'autant mieux fait, qu'on s'est éloigné ainsi de quelques points par lesquels le fort étoit commandé. La situation présente des affaires, n'attirant point l'attention de ce côté-là, les fortifications sont un peu négligées. Il y avoit pour toute batterie un assez bon obusier de fonte, & cinq pieces de canon de 18 ; que le Major *Amstrong*, qui commande sur la riviere, & qui étoit venu me recevoir, fit tirer à mon arrivée. Lorsqu'on aura plus d'argent & de loisir, on fera bien de ne pas négliger ce poste, ainsi que tous ceux qui peuvent servir à la défense de la riviere. En effet, cette guerre-ci une fois terminée, on ne verra plus d'armées européennes sur le continent, & tout ce qu'on aura à craindre de l'Angleterre, en cas qu'on vienne à se brouiller avec elle, se bornera à quelques expéditions maritimes, dont l'unique but sera de détruire des vaisseaux, de ravager le pays, & même de brûler les villes qui se trouveront à portée de la mer. Malheureusement Billing'sport appartient à l'Etat de Jersey, qui n'en peut tirer aucun avantage ; & celui de Pensylvanie, dont il feroit la sûreté, n'a d'autres

voies à employer que ses propres instances & les recommandations du Congrès, qui ne sont pas toujours écoutées. Quoi qu'il en soit, Philadelphie a pris d'autres précautions pour sa défense. Celles-ci ne dépendent que de l'Etat de Pensylvanie, & cet avantage se trouve réuni à celui d'une excellente position dont on ne tardera pas à faire un fort inexpugnable; je veux parler du fort Mifflin, où nous allâmes en sortant de Billings' port, & toujours en remontant la rivière. L'île sur laquelle ce fort a été construit, & celle appellée *Mud-Island*, appuient la droite d'une seconde barrière de chevaux de frise, dont la gauche est défendue par celui de *Redbank*; mais il faut observer que la barrière ne ferme que le grand canal de la rivière, seul chemin par lequel on croyoit que les vaisseaux pussent passer. Près de la rive droite se trouve une île, longuë à-peu-près de deux milles, & dont le sol, ainsi que celui de la plupart des îles de la Delaware, est si bas, qu'à marée haute, on ne voit que la tête des roseaux dont elle est couverte; son nom est *Hog-Island*. Entre cette île & le continent, un petit passage reste ouvert;

mais on s'étoit toujours persuadé qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour qu'aucun bâtiment portant du canon pût y passer. A l'extrémité de ce canal & en le remontant, on laisse sur sa gauche un terrain marécageux, tellement entouré par des creeks & des navilles, qu'il forme une véritable île, appellée *Province-Island*. Ce poste étoit au pouvoir des ennemis : ils y avoient établi des batteries qui incommodoient celles de l'île Misflin, mais pas assez cependant pour forcer les Américains à l'abandonner.

L'armée angloise se trouvoit alors dans une singuliere position : elle avoit acheté & maintenu la possession de Philadelphie au prix de deux batailles sanglantes ; mais elle restoit enfermée entre la Skuylkill & la Delaware, ayant devant elle l'armée de Washington qui la tenoit en respect, & derrière elle plusieurs forts occupés par les Américains, qui lui fermoient ainsi le passage de la Delaware. Cependant il falloit nourrir une grande ville & une armée entiere ; il étoit donc nécessaire de s'ouvrir le chemin de la mer, & de s'assurer la navigation de la riviere. Toutes les fois qu'on se rap-

pelle les obstacles innombrables que les Anglois ont eus à surmonter dans la guerre présente , on a peine à s'expliquer les succès qu'ils ont obtenus ; mais si l'on vient à réfléchir à tous les événemens imprévus qui ont trompé l'attente des Américains , & déconcerté les mesures les mieux prises , on demeure persuadé qu'ils étoient voués à la destrucion , & que l'alliance de la France a pu seule opérer leur salut. Dans ce voyage , en particulier , chaque instant m'en offroit la preuve. Lorsqu'on me montroit la place où l'*Augusta* , vaisseau de foixante-quatre canons , avoit pris feu & sauté en l'air en voulant forcer les chevaux de frise , & que plus loin j'appercevois les restes du *Merlin* , vaisseau de vingt-deux canons , qui , dans la même action , s'échoua & fut brûlé par les Anglois eux-mêmes , tandis que les Hessois perdoient inutilement cinq ou six cens hommes devant le fort de Redbanck , il me sembloit voir l'armée angloise , affamée dans Philadelphie , se retirer honteusement & péniblement à travers les Jerseys , & mon imagination jouissoit déjà du triomphe des Américains. Mais tout à coup la scene changeoit à mes

yeux, & je ne voyois plus que la fatalité qui rassembla, vers le canal de Hog-Island, les eaux contrariées depuis long temps par les chevaux de frise; & je me rappellois avec douleur que, le 15 Novembre, trois semaines après les attaques infructueuses dont je viens de parler, les Anglois réussirent à faire passer, sur la barre de ce canal, le *Vigilant* & un autre petit vaisseau de guerre; qu'ils remonterent ainsi la riviere, & tournerent le fort Mifflin dont ils prirent les batteries à revers, & qu'alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre que d'abandonner de toutes parts la défense des chevaux de frise, pour se retirer précipitamment par la rive gauche de la Delaware.

Les Américains instruits par une triste expérience, ont prévenu pour l'avenir le malheur qui leur a coûté si cher. Je vis avec plaisir qu'on travailloit à étendre les fortifications de l'île Mifflin, de façon que le fort sera fermé de toute part, &c de toute part aussi environné de la Delaware qui lui servira de fossé: des souterreins à l'épreuve de la bombe devant encore offrir un asyle assuré à la garnison, on pourra désormais considérer ce

fort comme inexpugnable. C'est M. du Portail qui en a donné le plan; le Major Armstrong me le fit voir sur le lieu même, & je trouvai qu'il répondait parfaitement à la juste réputation de son auteur.

Il nous restoit à visiter le fort de Redbanck: pour y aborder il fallut traverser de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amusement de l'assurer, que la matinée étant déjà avancée & la marée prête à descendre, nous serions obligés d'omettre Redbanck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaisions à tourmenter, étoit M. du Plessis Mauduit, qui, à la fois Ingénieur & Officier d'artillerie, avoit été chargé alors d'arranger ce poste & de le défendre, sous les ordres du Colonel *Green*. En descendant de notre bateau, il nous proposa de nous conduire chez un Quaker, dont la maison est à une demi-portée de fusil du fort, ou plutôt des restes du fort; car il est actuellement détruit, & il en reste à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Mauduit,

est un peu tory ; j'ai été obligé de lui abattre sa grange & de couper ses arbres fruitiers ; mais il sera bien aise de voir M. de la Fayette, & il nous recevra bien. Nous le crûmes sur sa parole, mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker assis au coin de son feu, occupé à nétoyer des herbes : il reconnut M. de Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi ; mais il ne daigna pas lever ses yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des compliments & ensuite des plaisanteries. Après le silence de *Didon*, je n'en connais pas de plus sévere. Nous prîmes aisément notre parti sur cette mauvaise réception, & nous nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes une petite élévation de terre, sur laquelle étoit placée verticalement une pierre, qui portoit cette courte épitaphe : *ici est enterré le Colonel Donop.* M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ses bras deux jours après l'action : il nous assura que nous ne pouvions plus faire un pas sans fouler aux

pieds les restes de quelque Hessois ; en effet on en avoit enterré près de trois cens en avant du fossé.

Le fort de Redbandk étoit destiné , comme je l'ai dit plus haut , à appuyer la gauche des chevaux de frise. Dans cet endroit , la Delaware est escarpée ; mais cet escarpement même permettoit d'approcher du fort , à couvert & sans être exposé au feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient , plusieurs galeres armées de canons , & destinées à défendre les chevaux de frise , avoient pris leur poste le long de l'escarpement , & le voyoient à revers. Les Américains peu instruits dans l'art des fortifications , & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-dessus de leurs forces , avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbank. Lorsque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le Colonel Green , il se hâta de réduire ces fortifications , en faisant une coupure de l'ouest à l'est , qui les transforma en une espece de grosse redoute à-peu-près pantagone. Un bon rempart en terre , fraisé à hauteur du cordon , un fossé & un abattis en avant du fossé , faisoient

toute la force de ce poste où l'on avoit placé trois cens hommes & quatorze pieces de canon. Le 23 Octobre , on eut nouvelle dans la matinée , qu'un détachement de deux mille cinq cens Hessois s'avançoit ; bientôt après on le vit paroître sur la lisiere d'un bois qui se trouve au nord de *Redbank* , à-peu-près à une portée de canon. On se préparoit à se défendre , lorsqu'un Officier Hessois s'avança précédé d'un tambour : on le fit approcher , mais sa harangue fut si insolente qu'elle ne servit qu'à irriter la garnison , & à lui inspirer plus de résolution. « *Le Roi d'Angleterre ,* » dit-il , *ordonne à ses sujets rébeles de mettre* » *bas les armes , & ils sont prévenus que si on* » *attend le combat , on ne fera de quartier à* » *personne ».* La réponse fut qu'on acceptoit le marché , & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures après-midi , les Hessois firent un feu très vif , d'une batterie de canon qu'ils avoient établie , & bientôt après ils déboucherent & marcherent au premier retranchement : ils le trouverent abandonné , mais non pas détruit ; de sorte qu'ils crurent en avoir chassé les Américains.

Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancerent vers la redoute. Le même tambour qui, peu d'heures auparavant, étoit venu sommer la garnison & avoit paru aussi insolent que son Officier, marchoit à la tête battant la charge; il fut renversé par terre ainsi que cet Officier, au premier coup que l'on tira. Cependant les Hessois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laissant la riviere sur la droite: ils étoient déjà parvenus à l'abattis & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorsqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fusils, qui les prenoient de front & en flanc; car le hasard avoit fait, qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un saillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une espece de caponiere, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des ennemis, & qui leur tiroit à brûle pourpoint. On voyoit à chaque instant les Officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abattis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'effor-

çoiient de couper. On distingua le Colonel Donop à l'ordre dont il portoit les marques, à sa belle figure & à son courage ; on le vit tomber comme les autres. Les Hessois repoussés par le feu de la redoute, essayèrent de s'en garantir en attaquant du côté de l'escarpement ; mais le feu des galères les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de monde : enfin ils quittèrent prise & regagnerent le bois en désordre.

Voilà ce qui se passoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du sud, & plus heureuse que la premiere elle passa l'abattis, traversa le fossé & monta la berme ; mais elle fut arrêtée par la fraise, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eût vu que la premiere attaque commençoit à plier, la seconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on n'osoit encore sortir du fort & l'on craignoit toujours quelque surprise ; mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques palissades qui avoient été arrachées : il sortit avec un petit nombre de soldats, & il fut bien surpris de voir une vingtaine de Hessois debout sur la berme & collés contre le talus du parapet.

Ces soldats , qui avoient eu le courage d'aller jusques là , sentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner , & ne jugerent pas à propos de s'y exposer ; on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les palissades , M. de Mauduit s'occupa de faire raccommorder les abattis ; il sortit encore avec un détachement , & c'est alors qu'il vit , autant que l'obscurité de la nuit pût le permettre , le déplorable spectacle des morts & des mourans qui étoient entassés les uns sur les autres. Une voix s'éleva du milieu de ces cadavres , & dit en anglois : *qui que vous soyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel Donop : M. de Mauduit le fit prendre par ses soldats & le fit porter dans le fort , où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracassée ; mais soit que les Américains ne regardassent pas sa blessure comme mortelle , soit qu'ils fussent échauffés par le combat , & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant , ils ne purent s'empêcher de dire tout haut : *Eh bien ! est-il décidé qu'on ne fera point de quartier ? Je suis entre vos mains , répondit le Colonel , vous pouvez*

vous venger. M. de Mauduit n'eut pas de peine à imposer silence, & ne s'occupa plus que des soins qu'on pouvoit donner au blessé. Celui-ci s'apercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit : *Monsieur vous me paroissez étranger, qui êtes-vous ? — Officier françois, répartit l'autre. Je suis content, repliqua Donop, en se servant de notre langue, je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut transporté dans la maison du Quaker, où il vécut trois jours, pendant lesquels il s'entretint souvent avec M. de Mauduit. Il lui dit qu'il étoit depuis longtems ami de M. de Saint-Germain, qu'il vouloit en mourant lui recommander son vainqueur & son bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui pour dernier service, de l'avertir lorsqu'il seroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce triste devoir : *c'est finir de bonne heure une belle carriere, dit le Colonel; mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon souverain.* Quinze Officiers blessés avoient été trouvés comme lui sur le champ de bataille; M. de Mauduit eut

la satisfaction de les conduire lui-même à Philadelphie , où il fut très bien reçu du Général Howe. Par un hasard assez singulier , il se trouva que ce jour là même , les Anglois avoient appris indirectement la capitulation de Burgoyne, dont il étoit mieux instruit qu'eux. Ils faisoient semblant de n'en rien croire : *vous qui êtes Fran^çois* , lui disoient-ils , *parlez-nous franchement , croyez-vous que cela soit possible ? Je sais , dit-il , que le fait est vrai ; vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

Peut-être me suis-je trop étendu sur cet événement ; mais du moins je n'aurai point à m'excuser auprès de ceux qui partageront la douce satisfaction que j'éprouve à fixer mes yeux sur les lauriers de l'Amérique , & à reconnoître des Fran^çois parmi ceux qui les ont cueillis. Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie , où je n'eus à mon arrivée que le tems de m'habiller , pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne , & mes compagnons de voyage , chez M. Huntington , Président du Congrès. Madame Huntington , grosse femme d'assez bonne mine , mais déjà d'un certain âge , fit les honneurs du dîner , c'est-à-dire

à-dire qu'elle servit tout le monde, & ne parla à personne. Je ne restai pas long-temps après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera sans doute qu'il vient fort à propos pour jettter quelque variété dans ce Journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre dernière entrevue de prendre une soirée pour causer tranquillement tête-à tête, & celle-ci avoit été choisie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la discussion; c'est la justice de la cause qu'il soutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique sans son consentement, mais je crois encore plus que lorsqu'un peuple entier dit, *je veux être libre*, il est difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoiqu'il en soit, M. Adams me prouva d'une maniere très satisfaisante, que la nouvelle Angleterre, qui comprend les Etats de Massachusset, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandissement,

mais seulement par des particuliers qui fuyoient la persécution, & cherchoient au bout du monde un asyle où il leur fût libre de vivre selon leurs opinions; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis sous la protection de l'Angleterre; que les rapports mutuels qui naissoient de cette connexion, avoient été exprimés dans les Chartes, & que jamais le droit d'imposer ou d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous passâmes à un autre plus intéressant, c'est la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat; car ce n'est qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du passé. La révolution est faite, & la République commence; celle-ci est un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude sur les bases qu'on avoit prises en formant les nouvelles constitutions, & particulièrement celle de Massachusetts. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impositions, a droit de voter dans l'élection des représentans, lesquels

forment le corps législatif , & ce qu'on peut appeler le *Souverain*. C'est très bien pour le moment présent , parce que tout citoyen est à-peu-près également aisé , ou peut le devenir en peu de tems ; mais les succès du commerce , & même ceux de l'agriculture , introduiront parmi vous les richesses , & les richesses ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or par-tout où cette inégalité existera , la véritable force sera toujours du côté de la propriété ; de sorte que si l'influence dans le gouvernement n'est pas mesurée sur cette propriété , il y aura toujours une contradiction , un combat entre la forme du gouvernement & sa tendance naturelle ; le droit sera d'un côté , & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exister qu'entre ces deux points également dangereux , l'aristocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'est jamais que comparative : un particulier sans biens est un citoyen mal aisé , quand l'Etat est pauvre ; placez un riche auprès de lui , il devient un *manant*. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens ? La source des troubles civils ,

ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu-près la réponse de M. Adams. Je sens très bien la force de vos objections: nous ne sommes pas ce que nous devons être; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai des enfans en bas âge; sans doute je dois disposer leurs logemens pour le tems où ils seront grands & où ils se marieront: mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premièrement, je dois vous dire que cette nouvelle constitution a été proposée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choisi parmi les Membres du corps législatif, alors existant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement provissoire, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé son plan, on demanda à chaque Comté ou District, de nommer un comité pour examiner ce plan: il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain tems, avec leurs observations. Ces observations ayant été discutées par le comité, & les

changemens jugés nécessaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorsqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple, *at large*, c'est-à-dire en général, & de lui demander son suffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi, & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta jusqu'à vingt-deux mille suffrages, parmi lesquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle constitution. Or voici sur quels principes elle a été établie : Un État n'est libre que lorsque chaque citoyen n'est obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée, ou par lui-même, ou par ses représentans ; mais pour représenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce seroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ses représentans, s'il étoit astreint à ne les choisir que dans une classe particulière. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *représentant*.

du peuple. Ainsi la Chambre des Représentans , qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain* , est le peuple même représenté par ses délégués. Jusqu'ici le gouvernement est purement démocratique ; mais c'est la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi , & non les passions , les faillies , auxquelles il n'est que trop sujet. Il est nécessaire de modérer ses premiers mouvemens , de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'est l'emploi important qui a été confié au Gouverneur & à son Conseil , lesquels représentent parmi nous le pouvoir négatif qui existe en Angleterre dans la Chambre-Haute & dans la Couronne même , à cette différence seulement que dans notre nouvelle constitution , le Gouverneur & le Conseil peuvent bien suspendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen ; mais si ces formes sont remplies , si après ce nouvel examen , le peuple persiste dans sa résolution , & qu'alors il n'y ait plus une simple majorité de suffrages , mais les deux tiers en faveur de la loi , le Gouverneur & le Conseil sont obligés de lui donner leur sanction. Ainsi ce pou-

voir modérer l'autorité du peuple sans la détruire , & l'organisation de notre république est telle , qu'elle empêche les ressorts de se briser par un mouvement trop vif , sans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or c'est ici que nous avons rendu à la propriété tous ses priviléges. Il faut avoir un fonds de terre assez considérable , pour élire un Membre du conseil ; il faut en avoir un encore plus considérable pour être élu. Ainsi la démocratie est pure & entière dans l'assemblée qui représente le *Souverain* , & l'aristocratie , ou si l'on veut l'optimatie , ne se trouve que dans le pouvoir modérateur , où elle est d'autant plus nécessaire , qu'on ne veille jamais mieux sur l'État , que lorsqu'on a de grands intérêts liés à sa destinée. Quant au pouvoir de commander les armées , il ne doit résider , ni dans un grand nombre , ni même dans un petit nombre d'hommes : le Gouverneur seul peut donc employer les forces de terre & de mer suivant le besoin ; mais les forces de terre consisteront uniquement dans la milice , & comme elle est le peuple même , elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me donna de son pro-
pre ouvrage, car c'est lui qui a eu la plus grande part à
la confection des nouvelles loix. On assure pourtant
qu'avant d'employer son crédit à les faire accepter,
il a fallu combattre sa propre opinion, & le rame-
ner des systèmes dans lesquels il aimoit à s'égarer,
à des projets moins sublimes & plus pratiquables.
On a reproché souvent à ce citoyen ; d'ailleurs très respectable, de consulter sa bibliothèque plu-
tôt que les circonstances actuelles, & de passer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver
aux Whigs & aux Torys. Si cela est vrai, je dirai
que l'étude a aussi ses inconvénients, mais qu'il faut
que ce soit les moindres de tous, puisque M. Sa-
muel Adams, autrefois ennemi des troupes ré-
glées, & partisan outré de la démocratie, emploie
maintenant toute son influence à soutenir une ar-
mée & à établir un gouvernement mixte. Quoi
qu'il en soit, je sortis très content de cette con-
versation, qui ne fut interrompue que par un verre
de vin de Madere, une tasse de thé & un ancien
Général Américain, qui est maintenant Membre
du Congrès, & qui loge avec M. Adams.

Je favois qu'il y avoit un bal chez le Chevalier de la Luzerne, & je n'en étois pas plus pressé d'y retourner : c'étoit pourtant une assemblée assez agréable ; car ce bal étoit donné à une société particulière, à l'occasion d'un mariage. Il y avoit à-peu-près vingt femmes, dont douze ou quinze dansantes ; chacune de ceiles-ci ayant son *partner*, comme c'est l'usage en Amérique. On dit que la danse est à-la-fois l'expression de la gaieté & de l'amour : ici elle paroît être celle de la législation & du mariage ; de la législation, en ce que les places sont marquées, les contredanses désignées, toutes les démarches prévues, calculées & soumises à la règle ; du mariage, en ce qu'on donne à chaque Dame ou Demoiselle un *partner*, avec lequel elle doit danser toute la soirée, sans pouvoir en prendre un autre. Il est vrai que toute loi sévère demande à être mitigée, & qu'il arrive assez souvent qu'une Demoiselle, après avoir dansé les deux ou trois premières danses avec son *partner*, peut faire un nouveau choix, ou se prêter aux invitations qu'elle reçoit ; mais la comparaison subsiste encore, & la danseuse se trouve alors n'avoir fait qu'un

mariage à l'europeenne. Les étrangers ont ordinairement le privilége d'être *complimentés des plus jolies femmes*, *complimented with the handsomest Ladies*; c'est-à-dire qu'on leur fait la politesse de leur donner de jolies partners. Celle du Comte de Damas étoit Mistriss Bingham, & celle du Vicomte de Noailles Miss Shippen. Tous deux, en vrais philosophes, témoignèrent un grand respect pour les mœurs du pays, & ne quittèrent pas leurs jolies partners de toute la soirée; du reste, ils firent l'admiration de toute l'assemblée par la grace & la noblesse avec laquelle ils danserent: je dirai même, à l'honneur de mon pays, qu'ils effacèrent ce jour-là un Grand-Juge de la Caroline (1) & deux Membres du Congrès, dont l'un (M. Duane) passoit pourtant pour être de 10 pour 100 plus gai que tous les autres danseurs. Le bal fut interrompu vers minuit par un souper, servi en forme de *café* sur plusieurs tables différentes. Lorsqu'il fallut passer dans la salle à manger, le Chevalier de la Luzerne donna la main à Madame Morris & la fit passer

(1) M. Pendleton, dont j'ai parlé plus haut.

la premiere, honneur qu'on lui rend assez communément, parce qu'elle est la plus riche de la ville, & qu'ici tous les rangs étant égaux, les hommes suivent leur pente naturelle, qui est d'accorder la premiere considération à la richesse. Le bal se prolongea jusqu'à deux heures du matin; mais c'est ce que je n'appris qu'en me levant, car la veille j'avois trop vu d'attaques & de combats pour ne pas apprendre à faire une retraite à propos.

Il falloit bien que notre jeunesse se reposât de ses voyages & de ses veilles, aussi ne parut elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & mesquine, faisoient un parfait contraste avec M. Pendleton. Ce M. Benezet, peut être regardé plutôt comme le modèle que comme l'échantillon de la secte des quakers: occupé uniquement du bien des hommes, sa charité & sa générosité lui attirerent une grande considération dans des tems plus heureux, où les vertus seules suffissoient pour illustrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les soupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu

sur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours sa bienfaisance ; il venoit me demander des éclaircissements sur les nouvelles méthodes inventées en France, pour rappeler les noyés à la vie : je lui promis non-seulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boëte pareille à celle que notre gouvernement a fait distribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vîmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit : « mon ami, je fais que tu es homme de lettres & Membre de l'Académie françoise : les gens de lettres ont écrit beaucoup de bonnes choses depuis quelque tems ; ils ont attaqué les erreurs & les préjugés, l'intolérance sur-tout ; est-ce qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hommes de la guerre, & à les faire vivre entr'eux comme des frères ou des amis ? » Tu ne te trompes pas mon ami, lui répondis-je, lorsque tu fondes quelqu'espérance sur les progrès des lumières de la philosophie. Plusieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t'on d'en achever quel-

ques parties tant qu'il manquera par la base, & cette base, tu l'as-dit, est la paix générale. Quant à l'intolérance & à la persécution, il est vrai que ces deux ennemis du genre humain, ne sont pas encore liées par des chaînes assez fortes; mais je te dirai un mot à l'oreille, dont tu ne saisiras peut-être pas toute la force, quoique tu saches très bien le françois: *elles ne sont plus à la mode;* je les croirois même prêtes à être anéanties sans quelques petites circonstances dont tu n'es pas instruit; c'est qu'on emprisonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorisent. Cent mille livres de rente! reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures; c'est sans doute l'usage qu'ils font de leur richesses. Non mon ami, lui répondis-je, la persécution a besoin d'être soudoyée; cependant il faut avouer qu'ils la paient assez mal, & que les plus magnifiques des persécuteurs se contentent de donner mille ou douze cens livres de pension à quelques poëtes satyriques, ou à quelques journalistes ennemis des lettres, dont les ou-

vrages se lisent beaucoup & se vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'est une étrange chose que la persécution: j'ai peine encore à croire ce qui m'est arrivé à moi-même. Mon pere étoit François, & je suis né dans ton pays. Il y a maintenant soixante ans qu'il fut obligé de chercher un asile en Angleterre, emmenant avec lui ses enfans, le seul trésor qu'il ait pu sauver dans son malheur. La justice, ou ce que l'on appelle ainsi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'Evangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut gueres plus content de ceux de l'Angleterre; il voulut s'éloigner de toute hierarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuse jusqu'à ce que la guerre se soit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les persécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle est douce & sensible, & pour toi mon ami, je fais que tu fers l'humanité autant qu'il est en ton pouvoir. Quand tu feras en Europe, engage tes confreres à te seconder, & en attendant, permets que je mette sous ta protection nos freres de Rhode-Island.

Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet Etat, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre; puis il prit congé de moi, en me demandant la permission de m'envoyer quelques pamphlets de sa façon, la plupart faisant l'apologie de sa secte. Je l'assurai que je les lirois avec grand plaisir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque secte que soit un homme brûlant de zèle & d'amour pour l'humanité, c'est, il n'en faut pas douter, un être respectable; mais j'avouerai qu'il est difficile de faire réfléchir sur la secte en général, l'estime qu'on ne peut refuser à quelques individus. La loi que plusieurs d'entr'eux observent, de ne dire ni *vous*, ni *Monsieur*, est loin de leur donner un ton de simplicité & de candeur. Je ne sais si c'est pour compenser cette espece de rusticité qu'ils ont souvent un ton mielleux & patelin, qui est tout-à-fait jésuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette ressemblance: couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le sang, il est vrai, sur-tout le leur; mais ils excroquent l'argent

des deux partis, & cela sans aucune pudeur & sans aucun ménagement. C'est une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut se défier d'eux, & cette opinion est fondée : elle le fera encore davantage. En effet, rien ne peut être pis que l'enthousiasme dans sa décadence ; car que peut-on lui substituer, si ce n'est l'hypocrisie ? Ce monstre si connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une assemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien mises, paraisoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur sentiment secret ne démentoit pas leur extérieur. La maîtresse de la maison est aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout, cette assemblée me reträcht assez bien celles de Geneve & de Hollande, où l'on trouve de la gaieté sans indérence, & de l'envie de plaire sans coquetterie.

Le Dimanche 10, j'avois résolu de faire un cours de cultes & d'églises. Malheureusement les différentes sectes, qui ne s'accordent sur aucun autre point, ont pris la même heure pour assebler

bler les fidèles ; ainsi je ne pus voir dans la matinée que l'assemblée des Quakers , & dans l'après-midi, que celle des Anglicans. La salle où les Quakers se réunissent est quarrée ; il y a de tous les côtés, & paralellement aux quatre murs, des bancs & des *prie-Dieu* , de sorte qu'on est placé les uns vis-à-vis des autres , sans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorsqu'on s'assemble , quelqu'ancien fait une priere impromptu , & telle qu'elle lui vient dans l'esprit ; puis on garde le silence jusqu'à ce qu'un homme ou une femme soit inspirée & se leve pour parler. Il faut croire les voyageurs sur leur parole , quelqu'extraordinaires que soient leurs récits. Comme l'Arioste , je raconterai des prodiges , *dirò maraviglia* ; mais il est sûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de se taire. Un homme la remplaça & parla fort bêtement sur la grace intérieure , l'illumination qui vient de l'esprit , & tous les autres dogmes de sa secte , qu'il rabacha beaucoup , & se garda bien d'expliquer ; enfin son discours finit au grand contentement des freres & des sœurs qui avoient tous l'air distrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de

silence, un vieillard se mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En sortant de cette triste & agreste assemblée, le *service* des Anglicans me parut une espece d'*opéra*, tant pour la musique que pour les décos : une belle chaire placée devant un bel orgue; un beau Ministre dans cette chaire, lisant, parlant, chantant avec une grace toute théâtrale; des jeunes femmes répondant mélodieusement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales sont des especes de loges; un chant doux & agréable, alterné par de très bonnes sonates jouées sur l'orgue, tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptistes, aux Presbytériens, &c. me paroiffoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant si l'on considere tant de sectes différentes, ou séveres, ou frivoles, mais toutes impérieuses, toutes exclusives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans sa leçon. On a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette bleffé*. Sur un million de chances, il n'en existe pas une pour qu'il devine

une ligne d'écriture, sans savoir épeler ses lettres : toutefois s'il vient à implorer votre secours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laisser dans l'erreur que de se couper la gorge avec lui.

Je ne parlerai du dîner que je fis ce jour-là chez Madame Powel, que pour dire qu'il fut bon & agréable de toute façon. La conversation se prolongea assez avant dans la soirée, de sorte qu'il étoit près d'onze heures quand je rentrai chez moi.

M. de la Fayette avoit fait partie avec le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, d'aller, le 11 au matin, d'abord à Germantown, que ces derniers n'avoient pas encore vu, & ensuite à l'ancien camp de *White-marsh*. J'avois déjà fait cette reconnaissance, mais je ne fus pas fâché de la recommencer, & d'ailleurs j'étois curieux de voir le camp de *White-marsh*. C'est celui que le Général Washington occupa après la tentative infructueuse du 7 Octobre. Comme cette position étoit hardie, & que les Anglois n'osèrent jamais l'attaquer, elle a beaucoup de célébrité dans l'armée américaine, où l'on se plaît à dire qu'il n'y avoit que deux redoutes pour tout retranchement. Le fait est que la position

est excellente, qu'elle fait beaucoup d'honneur au Général Washington, qui fut la reconnoître, comme par instinct, à travers les bois dont le pays étoit alors couvert; mais il est vrai en même tems que le Général Howe eut toute raison de ne pas l'attaquer. Voici en quoi elle consiste. En descendant des hauteurs de Germantown, on trouve des bois très épais; au sortir de ces bois du côté de l'ouest, on voit une colline assez élevée, dont le pied est arrosé par un ruisseau encaissé qui tourne vers le nord & protège la droite du camp. On avoit placé sur cette hauteur six pieces de canon, & quatre cens hommes qui faisoient un *pion avancé*. Une petite église qui se trouve au sommet de la colline, lui a donné le nom de *Chestnut-church*, église des Châtaigniers: derrière cette hauteur & derrière les bois qui traversent de l'est à l'ouest, le terrain s'élève considérablement & forme deux montagnes à pente douce qui dominent *Chestnut-church*; c'étoit le camp de l'armée. Ces montagnes ne sont séparées que par un petit fond; chaque sommet étoit fortifié par une redoute, & un abattis en défendoit

le talus. La montagne de la gauche se trouvoit encore protégée par un ruisseau qu'on pouvoit grossir à son gré, parce qu'il fuyoit derrière le camp, & que rien n'empêchoit d'y faire toutes les retenues nécessaires pour en éléver les eaux. A la vérité, le front de cette position est couvert de bois; mais ces bois se terminent à trois cens pas du front de bandiere; il auroit donc fallu en déboucher à découvert, & comment déboucher d'un bois où il n'y a pas de chemin, & qu'on avoit farci de milices & de *riflemen*? J'observois avec d'autant plus de soin tous les avantages de cette position, que je me divertissois à les exagérer à M. de la Fayette, pour le convaincre d'avoir été gascon comme les autres. Il m'avoua que le camp étoit bon, & que si les Anglois avoient prêté à la plaisanterie, c'est seulement pour avoir mis dans leur relation que les rebelles s'étoient si bien retranchés qu'il étoit impossible de les attaquer. Nous fûmes encore plus aisément d'accord lorsque je conclus que plus cette position étoit respectable, plus elle faisoit d'honneur au Général Washington, qui la devina plutôt qu'il ne la reconnût. Ce fut

vraiment le coup d'œil de l'aigle, car il semble qu'il falloit planer au-dessus des arbres pour voir le terrain qu'ils ombrageoient.

Notre reconnaissance faite, nous revinmes leste-
ment chez le Chevalier de la Luzerne, où l'heure
du dîner nous rappelloit fort à propos, après huit
heures de cheval & une promenade de douze lieues.
L'après midi nous allâmes prendre du thé chez
Madame Shippen. C'est la premiere fois depuis
mon arrivée en Amérique, que j'aie vu la musique
se glisser dans la société & se mêler dans les amu-
semens. *Miss-Rutteledge* joua du clavessin & en
joua très bien. *Miss Shippen* chanta avec timidité,
mais avec une jolie voix. M. Ottaw secrétaire du
Chevalier de la Luzerne, fit apporter sa harpe (1);
il accompagna *Miss Shippen*, & joua aussi quel-
ques pieces. La musique conduit naturellement
à la danse : le Vicomte de Noailles alla décrocher
un violon, qu'on monta avec des cordes de harpe,
& il fit danser les jeunes demoiselles, tandis que
les meres & les autres personnages graves cau-

(1) Il est maintenant Consul-Général, & chargé des affaires à
Philadelphie dans l'absence de M. le Chevalier de la Luzerne.

soient dans une autre pièce. Si la musique & les beaux arts prospèrent à Philadelphie; si la société y devient facile & gaie, & si on apprend à recevoir le plaisir quand il vient sans être invité en règle, alors on pourra jouir de tous les avantages particuliers aux mœurs & au gouvernement, sans avoir rien à envier à l'Europe.

Le 12 au matin, nouvelle cavalcade, nouvelle reconnaissance. C'étoit à M. de la Fayette à faire les honneurs de celle-ci. Le juste intérêt qu'il inspire a donné encore plus de célébrité à un événement assez singulier par lui même. Au mois de Juin 1778, l'alliance avec la France étant déjà publique, il paroîsoit vraisemblable que les Anglois ne tarderoient pas à évacuer Philadelphie. Dans cet état de choses, le Général Washington ne devoit rien compromettre. Cependant il étoit important de veiller sur les démarches des ennemis. M. de la Fayette reçut ordre de partir de *Valley-forge*, avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & un pareil nombre de Sauvages, pour passer la *Skuylkill*, & prendre poste sur une hauteur appellée *Barrenhill*, distante de douze

milles à-peu-près de Philadelphie. La position étoit critique : trois chemins pouvoient servir à l'attaquer ou à la tourner ; mais M. de la Fayette gardoit le plus direct des trois ; un Brigadier général de milice, nommé *Porter*, avoit reçu ordre de veiller sur le second, & le troisième, qui étoit le plus détourné, étoit éclairé par des patrouilles. Quoique ces précautions parussent suffisantes au premier coup d'œil, il faut qu'elles n'aient pas été jugées telles par le Général Howe ; car pour cette fois il crut tenir le *Marquis* : il fit même la gasconade d'inviter des femmes à souper avec lui pour le lendemain, & tandis que la plupart des Officiers étoient encore au spectacle, (1) il mit en mouvement la plus grande partie de ses troupes, qu'il fit marcher sur trois colonnes. La première suivit le chemin direct de Barrenhill, passant par *Skuykill-fall*, & cotoyant la rivière ; elle étoit commandée par le Général Howe en personne : la seconde conduite par le Général *Grey*, pre-

(1) Les Anglois avoient fait venir à New-York une troupe de Comédiens qui les avoit suivis à Philadelphie : souvent les Officiers jouoient eux-mêmes les rôles principaux.

noit le grand chemin de Germantown , & devoit se porter sur le flanc gauche de M. de la Fayette : la troisième aux ordres du Général *Grant*, faisoit un long détour , marchant dabord par le chemin de Francfort, puis tournant sur Oxford , pour aboutir au seul gué qui servit de retraite aux Américains.

Cette marche combinée s'exécuta avec d'autant plus de facilité, que les Anglois favoient positivement que les milices n'avoient pas occupé le poste qui leur avoit été indiqué. Heureusement pour M. de la Fayette, deux Officiers étoient partis de bonne heure du camp pour se rendre dans les Jerseys , où ils avoient quelques affaires ; ces Officiers ayant rencontré successivement deux colonnes des ennemis , prirent le parti de retourner au camp à travers les bois , & le plus vite qu'il leur fut possible. Pour la colonne du Général Howe elle ne tarda pas à donner dans les postes avancés de M. de la Fayette : il en résulta même une aventure assez comique. Les cinquante sauvages qu'on lui avoit donnés , étoient placés dans un bois & embusqués à leur maniere , c'est-à-

dire , rasés comme des lapins. Cinquante dragons anglois qui n'avoient jamais vu de sauvages , en marchant à la tête de la colonne , entrerent dans le bois où étoient cachés ceux-ci , qui de leur côté , n'avoient jamais vu de dragons... Les voilà qui se levent tout-à-coup faisant un cri horrible , jettent leurs armes & se sauvent vers la Skuylkill qu'ils passent à la nage ; & voilà que d'un autre côté les dragons , tout aussi effrayés , tournent de la tête à la queue , & s'envuent avec une telle épouvante , qu'on ne put les arrêter qu'à Philadelphie. M. de la Fayette savoit alors qu'il étoit tourné : en homme de guerre , il jugea fort bien que la colonne qui marchoit à lui ne l'attaqueroit pas la premiere , & qu'elle attendroit que l'autre fût en mesure. Il fit donc sur-le-champ un changement de front , & prit une bonne position vis-à-vis la seconde colonne , ayant devant lui l'Eglise de Barrenhill , & derrière lui le débouché qui lui servoit de retraite. Mais il avoit à peine occupé cette nouvelle position , lorsqu'il apprit que le Général Grant marchoit sur le gué de la Skuylkill , & qu'il en étoit déjà plus près

que lui. Il fallut prendre le parti de se retirer : cependant le seul chemin qu'on pouvoit suivre , rapprochoit de la colonne du Général Grant & exposoit à être attaqué en tête par cette colonne , tandis que celle de Grey & de Howe attaquaient en queue. A la vérité , le chemin tournant ensuite à gauche , se trouvoit séparé par une petite vallée , de celui que le Général Grant devoit suivre ; mais cette vallée elle-même étoit croisée de plusieurs chemins , & il falloit enfin la traverser pour arriver au gué. Dans cette situation , la seule grandeur d'ame conseilla le jeune militaire , aussi bien que l'auroit pu faire l'expérience la plus consommée. Il savoit qu'on perd plus d'honneur qu'on ne gagne de tems , en faisant de la *retraite* une *fuite* ; il marcha donc dans un ordre si tranquille & si régulier , qu'il en imposa au Général Grant , & lui persuada qu'il étoit soutenu par toute l'armée de Washington qui l'attendoit au sortir du défilé. D'un autre côté , Howe lui-même en arrivant sur les hauteurs de Barren-hill , fut trompé par la premiere manœuvre de M. de la Fayette ; car voyant les Américains

en bataille à l'endroit même par lequel la seconde colonne devoit déboucher, il crut que c'étoit le Général Grey qui s'étoit emparé de cette position, & il perdit ainsi quelques momens à regarder avec sa lunette & à envoyer reconnoître. Le Général Grey en avoit perdu aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche ; enfin, il résulta de toutes ces méprises, que M. de la Fayette se retira comme par enchantement, & passa la riviere avec toute son artillerie sans perdre un seul homme. Six coups de canon d'allarme, qui avoient été tirés à l'armée sur la premiere nouvelle de cette attaque, servirent, je crois, à en imposer aux ennemis, qui s'imaginerent que toute l'armée américaine avoit marché. Celle des Anglois, après avoir fait *buiffon-creux*, revint à Philadelphie, accablée de fatigue & honteuse de n'avoir rien pris ; les Damies ne virent pas M. de la Fayette, & M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper.

En faisant le récit de cette action je rends compte de ma promenade : le chemin de la colonne de gauche fut celui que je suivis ; il con-

duit à Skuylkill-Fall qui est une espece de bourg où il y a plusieurs maisons de campagne très-jolies , entr'autres celle du Chevalier de la Lu-zerne. Une petite creek qui se jette dans la Skuylkill après avoir fait un saut de dix ou douze pieds , les moulins que cette creek fait mouvoir , les ar- bres qui couvrent ses rives & celles de la Skuilkill , forment un paysage agréable , que *Robert & le Prince* ne négligeroient pas.

Cette course , moins longue que celle de la veille , me laissoit encore deux heures à ma dispo- sition ; j'employai ce tems à visiter la gauche des lignes angloises que je n'avois pas encore vue. M. de Gimat voulut bien se séparer du reste de la compagnie , & au lieu de retourner à Philadel- phie , nous prîmes sur la droite pour suivre les lignes jusqu'à la Skuylkill. Je trouvai que du centre à la gauche de ces lignes , leur position n'étoit rien moins qu'avantageuse , particulièrement près d'une maison brûlée , vers laquelle j'aurois dirigé mon attaque , si j'avois été dans le cas d'en faire une. Depuis une arête de terrain , où à la vérité , les Anglois avoient fait une batterie hemicirculaire

jusques vers la Skuylkill , le glacis est contre les lignes ; de sorte que l'attaquant peut marcher d'abord à couvert , & ensuite dominer les batteries qui les défendent. Tout-à-fait à la gauche & tout près de la Skuylkill , le terrain s'éleve considérablement : les Anglois n'avoient pas manqué d'en profiter pour y construire une grande redoute & une batterie ; mais cette sommité est commandée elle-même , & prise à revers par celles qui se trouvent de l'autre côté de la riviere. Quoi qu'il en soit , tout cela étoit bien suffisant pour mettre en sûreté une armée de quinze mille hommes , contre une de sept ou huit mille au plus. A chaque pas qu'on fait en Amérique , on est surpris du contraste frappant qui regne entre le mépris affecté que les Anglois montrent pour leurs ennemis , & les précautions extrêmes qu'ils prenent en toute occasion.

Rien n'égale la beauté du coup d'œil qu'offrent les rives de la Skuylkill , lorsqu'on descend vers le sud pour rentrer à Philadelphie.

Je trouvai une compagnie assez nombreuse assemblée pour dîner chez le Chevalier de la Lu-

zerne ; elle fut encore augmentée par l'arrivée du Comte de Custine & du Marquis de Laval. Le soir nous les menâmes, d'abord chez le Président du Congrès, que nous ne trouvâmes pas, ensuite chez M. Peter, secrétaire d'état de la guerre, chez qui je faisois aussi ma première yisite. Sa maison n'est pas grande, ni sa place très importante ; car tout ce qui n'est pas au pouvoir du Général de l'armée, dépend de chaque Etat en particulier, bien plus que du Congrès : mais ce qu'il posséde de préférable à tous les départemens du monde, c'est une femme aimable, une excellente santé, une belle voix & une humeur gaie & agréable. Nous causâmes quelque tems ensemble, & il me parla de l'armée Américaine avec autant de franchise que de raison. Il avoua qu'autrefois cette armée ne connoissoit aucune discipline, & il insista beaucoup sur les obligations qu'elle avoit au Baron de Stuben, qui fait les fonctions d'Inspecteur-Général. Passant ensuite à l'éloge de MM. de Fleury, du Portail & de tous les François qui avoient servi l'Amérique dans les dernieres campagnes, il convint que la plupart de ceux qui s'étoient offerts

dans les commencemens , n'avoient pas donné une idée si avantageuse de leur nation. Cependant , ils avoient presque tous des lettres de recommandation écrites par les Gouverneurs ou les Commandans de nos colonies ; en quoi ceux-ci me paroissent très reprehensibles. La foiblesse qui empêche de refuser une lettre de recommandation , ou le desir d'éloigner un mauvais sujet , prévalent sans cesse sur la justice & la bonne foi ; nous trompons , nous compromettions nos alliés , mais nous trahissons encore plus les intérêts de notre nation , dont nous profitons ainsi l'honneur & le caractère.

Je ne parlerai de M. *Price* , chez qui nous prîmes du thé & terminâmes notre soirée , que pour rendre témoignage à la générosité de ce galant homme qui , né dans le Canada & toujours attaché aux François , a prêté deux cens mille livres *d'argent dur* à M. de *Corny* , lorsque la Cour envoya celui-ci avec cinquante mille livres seulement , pour faire les approvisionnemens de notre armée.

Le 13 , j'allai dîner chez les Délégués du sud avec le Chevalier de la *Luzerne* & les Voyageurs françois.

François. MM. *Sharp*, *Flowy* & *Mutterson* se trouverent les plus à portée de moi ; je m'entretins beaucoup avec eux & je fus très content de leur conversation. Je le fus encore davantage de celle que je trouvai établie le soir chez Madame *Meredith*, fille du Général *Cadwallader* : c'étoit la première fois que je voyois cette famille aimable, quoique le Chevalier de la *Luzerne* fut très lié avec elle ; mais elle arrivoit de la campagne, où le Général *Cadwallader* étoit encore retenu par quelques affaires. C'est lui qui s'est battu avec M. C****, & l'a grièvement blessé d'un coup de pistolet dans la mâchoire. Madame *Meredith* a trois ou quatre sœurs ou belle-sœurs. Je fus étonné de l'aisance & de la gaieté qui regnoient dans cette famille, & je regrettois de ne l'avoir pas connue plutôt. Je causai plus particulièrement avec Madame *Meredith*, qui me parut très aimable & très instruite. En une heure de tems, nous parlâmes littérature, poesie, roman, histoire sur-tout : je trouvai qu'elle favoit très-bien celle de France ; les rapprochemens de François Premier & de Henri IV, de Turenne & de Condé,

de Richelieu & de Mazarin paroisoient lui être familières, & elle les faisoit avec beaucoup de graces, d'esprit & de naturel. Pendant que je causois ainsi avec Madame Meredith, M. Linch s'étoit emparé de Miss Polly Cadwallader, & elle avoit fait également sa conquête ; de sorte que quand nous les eumes quittées, le Chevalier de la Luzerne se divertit beaucoup de l'enthousiasme que cette société nous avoit inspiré, & de nos regrets de l'avoir connue si tard. Il faut dire à l'honneur des femmes qui la composent, qu'aucune d'elles ne sont ce qu'on appelle jolies ; peut-être cette manière de s'exprimer est-elle un peu trop détournée pour des Américaines, mais elles auroient assez d'esprit pour l'entendre : si elles en avoient assez pour en être flattées, rien ne manqueroit à leur éloge.

Je ne fais comment il s'étoit fait que depuis mon arrivée à Philadelphie, je n'avois pas encore vu M. *Payne*, auteur célèbre en Amérique & dans toute l'Europe, par l'excellent ouvrage intitulé *Le Sens commun*, & par plusieurs autres pamphlets politiques. Nous lui avions demandé rendez-vous M. de la Fayette & moi pour le 14

au matin, & nous y allâmes en effet avec le Colonel Laurens. Je reconnus chez lui tous les attributs d'un homme de lettres ; une chambre assez en désordre, des meubles poudreux, & une grande table couverte de livres ouverts & de manuscrits commencés. Sa personne étoit dans un costume correspondant, & sa physionomie ne démentoit pas l'esprit qui regne dans ses ouvrages. Notre conversation fut agréable & animée, & elle suffit pour former une liaison entre nous, car il m'a écrit depuis mon départ, & il m'a paru desirer d'entretenir avec moi une correspondance suivie. Son existence à Philadelphie est semblable à celle qu'ont en Angleterre ces écrivains politiques, qui n'ont obtenu, ni assez de crédit dans l'État, ni assez de considération personnelle pour avoir part aux affaires. On lit leurs ouvrages avec plus de curiosité que de confiance, parce qu'on regarde leurs projets, plutôt comme un jeu de leur imagination, que comme des plans assez bien concertés & suffisamment accrédités pour avoir jamais aucun effet : c'est toujours l'ouvrage d'un individu & non celui d'un parti ; on peut donc en

tirer des lumières & non des conséquences : aussi observe-t-on que l'influence de ces auteurs se fait plus sentir dans le genre satyrique que dans le genre dogmatique, parce qu'il leur est plus aisé de décrier les opinions d'autrui que d'établir les leurs. M. Payne est plus dans ce cas-là que personne, car ayant eu part au gouvernement, il s'en trouve éloigné maintenant ; & comme on ne peut révoquer en doute ni son patriotisme ni ses talents, il faut croire que la vivacité de son imagination & l'indépendance de son caractère l'ont rendu plus propre à raisonner sur les affaires qu'à les conduire (1). Un homme de lettres aussi considéré, quoique moins célèbre, nous attendoit à dîner ; c'est M. Wilson dont j'ai parlé plus haut : celui-là possède une maison & une bibliothèque en meilleur ordre ; il nous donna un très bon dîner & nous reçut avec une politesse simple & aisée.

(1) M. Payne a depuis publié un écrit très intéressant sur les Finances de l'Amérique, intitulé *The crisis, la crise*, une réponse à l'Histoire de la Révolution américaine, par M. l'Abbé Raynal, & plusieurs autres ouvrages, qui ne démentent pas la grande réputation que le premier lui a justement acquise.

Madame Wilson fit les honneurs du dîner avec toute l'attention possible ; mais nous fûmes particulièrement sensibles à celle qu'elle eut de s'en aller au dessert , car alors le dîner commença à s'égayer. Le Ministre de la guerre , M. Peter, donna le signal de la joie & de la liberté en chantant une chanson de sa composition , si joyeuse & si libre que je me dispenserai d'en donner la traduction ou l'extrait. Cette chanson étoit réellement très jolie. Il en chanta ensuite une autre plus chaste & plus musicale ; c'étoit un très beau *cantabile* italien. M. Peter est certainement le ministre des deux mondes , qui a la plus belle voix & qui chante le mieux le pathétique & le bouffon ; c'est sans doute ce qu'on ignore en Europe , & ce qu'on n'y auroit pas deviné. On m'a dit que l'année passée , il y avoit encore à Philadelphie quelques concerts d'association , où il chantoit , entr'autres morceaux d'opéra comique , une partie burlesque dans un trio très plaisant par lui-même , qu'il affaisonnoit de toutes les facéties qu'on a coutume d'y ajouter. L'assemblée rivoit de tout son cœur , & alors ce n'étoit pas le cas de dire : *on ne peut pas perdre*

un royaume plus gaiement , mais seulement : on ne peut pas mettre plus de gaieté à former une république... Après cela , concluez du particulier au général , jugez des peuples par quelqu'échantillon , & établissez des principes sans exception.

L'assemblée ou le bal de souscription dont je dois rendre compte , vient ici tout à propos.. A Philadelphie comme à Londres , à Bath , à Spa , &c. il y a des especes de redoutes , où la jeunesse danse , & où ceux à qui cet amusement ne convient pas , jouent à différens jeux de cartes ; mais à Philadelphie les jeux de commerce sont les seuls permis. Un *manager* , ou maître de cérémonies , préside à ces amusemens méthodiques : il présente aux danseurs & aux danseuses des billets pliés qui portent chacun un numéro ; ainsi c'est le sort qui décide du *partner* ou de la *partner* qu'on aura , & qu'il faudra garder le reste de la soirée. Toutes les danses sont prévues & arrangées d'avance , & on appelle les danseurs chacun à son tour. Ces danses ont , comme les *toasts* que l'on boit à table , des rapports marqués avec la politique : l'une s'appelle *le succès de la*

campagne, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troisième *la retraite de Clinton*. Les managers sont ordinairement choisis parmi les Officiers les plus distingués de l'armée; maintenant cette place importante est confiée au Colonel *Wilkinson*, qui est aussi *clothier*, c'est-à-dire, chargé de l'habillement des troupes. Le Colonel *Mitchell*, petit homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connisseur en chevaux, & qui avoit dernièrement l'entreprise des voitures, tant pour l'armée américaine que pour l'armée françoise, étoit ci-devant *manager*; mais quand je l'ai vu, il venoit de sortir de magistrature, & dansoit comme un simple citoyen. On prétend qu'il exerçoit son emploi avec beaucoup de sévérité, & on raconte qu'une *Demoiselle* qui figuroit dans une contre-danse, ayant oublié son tour, parce qu'elle causoit avec une de ses amies, il s'approcha d'eile, & lui dît tout haut : *Allons donc, Mademoiselle, prenez-garde à ce que vous faites; est-ce que vous croyez être là pour votre plaisir?*

L'assemblée où je fus conduit en sortant de chez M. *Wilson* étoit la seconde de l'hiver. On me

prévint qu'elle ne feroit ni brillante ni nombreuse, parce que c'est à Philadelphie comme à Paris, où la bonne compagnie ne va guere aux bals de la Saint-Martin. Cependant en entrant dans la salle, qui étoit assez bien éclairée, je trouvai vingt ou vingt-cinq femmes en train de danser. On me dit à l'oreille, qu'ayant entendu beaucoup parler du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas, elles étoient venues dans l'espérance de les voir & de danser avec eux; mais elles furent complètement *désapointées*, car ces Messieurs étoient partis dès le matin même. J'aurois été *désapointé* de mon côté, si je m'étois attendu à voir de jolies femmes. Il n'y en avoit que deux de passables, dont une appellée Mademoiselle *Footman*, étoit un peu de contrebande, c'est-à-dire, soupçonnée de n'être pas bonne Whig; car les Tories ont été publiquement exclus de cette assemblée. Je fus présenté à un personnage assez ridicule, mais qui ne laisse pas de jouer un rôle dans la ville; c'est une Miss *V****, célèbre par sa coquetterie, son esprit & sa méchanceté: elle a trente ans, & ne paroît pas prête à se marier. En

attendant elle met du rouge, du blanc, du bleu, & de toutes les couleurs possibles, se coëffe & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en tout point, elle ne met point de bornes à sa liberté.

J'avois compté partir de Philadelphie le 15, mais le Président de l'Etat, qui est aussi celui de l'Académie, avoit eu la bonté de m'inviter à une assemblée que cette compagnie devoit tenir ce jour-là. Il m'étoit d'autant plus difficile de me refuser à son invitation, qu'on avoit déjà proposé de m'élire comme membre étranger. Les assemblées ne se tiennent que tous les quinze jours, & les élections ne se font que tous les ans : chaque candidat doit être présenté & recommandé par un membre de l'académie ; après cette recommandation, son nom est affiché pendant trois séances consécutives, dans la salle où l'académie s'assemble ; enfin on procéde à l'élection par voie de *ballotes*. Cé n'est que depuis trois jours que j'ai appris la mienne. Elle a été unanime, ce qui arrive très rarement. M. de la Fayette lui-même, qui a été élu en même temps que moi, a eu une

boule contre lui, mais on croit que c'est par méprise. On m'a mandé que nous étions vingt-un candidats, dont sept seulement ont été élus, quoique les autres eussent été vivement recommandés, & qu'il y eût beaucoup de places vacantes.

Comme la séance de l'académie ne commence qu'à sept heures du soir, j'employai la matinée à faire quelque visites, après lesquelles je dînai chez M. Holker avec le Chevalier de la Luzerne, M. de la Fayette & tous les Officiers françois; ensuite je me rendis à l'académie, conduit par M. de Marbois, qui appartient à ce corps ainsi que le Chevalier de la Luzerne. Celui-ci ayant des affaires d'un autre genre, se dispensa de m'accompagner, mais il m'avoit remis en bonnes mains. M. de Marbois, joint à toutes les qualités politiques & sociales beaucoup de littérature & une parfaite connoissance de la langue angloise. L'assemblée étoit composée de quatorze ou quinze personnes seulement; le Président du collège faisoit les fonctions de secrétaire. On y lut un mémoire sur une plante singuliere & indigene; ensuite le

secrétaire rendit compte de la correspondance & lut une lettre, dont l'objet étoit d'associer, ou pour mieux dire d'affilier à l'académie de Philadelphie, plusieurs sociétés savantes qui se forment dans chaque Etat. Ce projet tendoit à faire de cette académie une espece de congrès littéraire, auquel correspondroient les *législatures* particulières. On ne jugea pas à propos de suivre cette idée; il parut qu'on craignoit l'embarras inséparable de toutes ces adoptions, & que l'académie ne vouloit pas qu'on pût lui appliquer ces vers d'Attalie :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a pas portés !

Je retournai, le plutôt qu'il me fut possible, chez le Chevalier de la Luzerne, pour jouir encore d'une société qui avoit fait mon bonheur depuis quinze jours: c'en est un très grand sans doute, de vivre avec un homme dont le caractère aimable & doux ne se dément en aucune occasion; dont la conversation est agréable & instructive; & dont la politesse simple & facile, n'est jamais que l'expression du meilleur naturel. Mais

quoiqu'il soit bien légitime d'énoncer son propre sentiment, quand il est dicté par la justice & par la reconnoissance, il y a toujours une espece de personnalité à n'envisager les hommes publics que sous les rapports qu'ils ont avec nous : c'est au Ministre du Roi, en Amérique ; c'est à un homme qui remplit parfaitement une place très importante, que je dois mon témoignage & mes éloges. Je dirai, sans crainte d'être démenti par personne, que M. le Chevalier de la Luzerne est tellement fait pour la place qu'il occupe, qu'on n'imagine pas qu'un autre que lui puisse la remplir : noble dans sa dépense, comme un Ministre d'une grande Monarchie, mais simple dans ses manieres, comme un Républicain, il est également propre à représenter le Roi auprès du Congrès, & le Congrès auprès du Roi. Il aime les Américains, & sa propre inclination l'attache aux devoirs de son ministere; aussi a-t-il obtenu leur confiance comme particulier & comme homme public, mais sous ces deux aspects, il est également inaccessible à l'esprit de parti qui ne regne que trop autour de lui. Il en résulte que ces différens partis le recherchent

avec le même empressement, & que n'en épousant aucun, il les modere tous.

Ce fut le 16 Décembre que je quittai les excellens quartiers d'hiver que j'avois pris chez lui, pour m'acheminer vers le nord, & chercher à travers des monceaux de neige les traces du Général Gates & du Général Burgoyne. J'avois envoyé mes chevaux m'attendre à Bristol, où je fus conduit dans une voiture que le Chevalier de la Luzerne me prêta : de cette façon, je gagnai du tems & je pus aller coucher à Prince-Town ; je n'y arrivai cependant qu'à nuit fermée, laissant derriere moi quelques domestiques & quelques chevaux.

Le détail de mes occupations journalieres m'ayant empêché de donner une idée générale de Philadelphie, je dois, en quittant cette ville, regarder en arriere, & considérer à-la-fois son état présent, & la destinée à laquelle elle est appellée. En observant sa situation géographique, on jugera aisément que *Penn* ne s'étoit pas trompé lorsqu'il en conçut le plan, de maniere à en faire un jour la capitale de l'Amérique. Deux grandes rivie-

res (1), dont les sources sont voisines du lac *Ontario*, lui apportent les richesses de tout l'intérieur des terres, & se réunissent ensuite pour lui former un port magnifique. Ce port est assez éloigné de la mer pour être à l'abri de toute insulte; il en est assez près pour offrir un accès aussi facile que s'il étoit placé sur le rivage même de l'Océan. La *Skuylkill*, qui coule à l'ouest de Philadelphie & presque paralellement à la *Delaware*, sert plutôt à l'ornement de cette ville qu'à son commerce & à son utilité. Cette rivière, quoique large & belle près de son confluent, ne porte pas de bateaux, parce que son lit est peu profond & entrecoupé de rochers. Philadelphie, placée entre les deux rivières, à l'endroit où un intervalle de trois milles seulement les sépare, devoit le remplir tout entier; mais le commerce en a décidé autrement. On a bâti suivant le plan régulier donné par *Guillaume Penn*; mais on a bâti le long de la

(1) Les deux branches de la *Delaware* forment deux rivières considérables, dont les sources sont assez éloignées l'une de l'autre; mais on ne les distingue que par les noms de *Branche de l'est* & de *Branche de l'ouest*.

Delaware pour être plus à portée des vaisseaux & des magasins. La rue appellée *Front-street*, qui est paralelle à la rivière, a près de trois milles de long; plus de deux cens quais y aboutissent, & forment autant de perspectives terminées par des vaisseaux de toute grandeur. Il me fut facile de me former une idée du commerce de Philadelphie, lorsque prévenu qu'en 1778, les Anglois n'y avoient pas laissé une seule barque, je vis plus de trois cens navires dans le port. Deux ans de tranquillité, & sur-tout la diversion que notre escadre a faite à Rhode-Island, avoient suffi pour donner naissance à ce grand nombre de vaisseaux, dont les succès, tant dans la course que dans la traite, ont rempli les magasins de marchandises, au point que c'est l'acheteur qui manque à la denrée, & non la denrée à l'acheteur. Cependant la sagesse des conseils n'a pas toujours répondu aux avantages que la nature prodiguoit. L'État de Pensylvanie n'est pas à beaucoup près le mieux gouverné de ceux qui forment la confédération. Exposé plus qu'aucun autre aux convulsions du crédit & aux manœuvres de l'agiotage, l'insta-

bilité des richesses publiques s'est fait sentir dans la législation même. On a voulu fixer la valeur du papier, mais les denrées ont augmenté de prix à mesure que l'argent perdoit du sien : alors on a résolu de fixer aussi le prix de ces denrées, & on a été près d'amener la famine. Une plus récente méprise de la part du gouvernement, c'est la loi qui défendoit l'exportation des grains. L'objet qu'on avoit en vue étoit, d'un côté, d'approvisionner l'armée américaine à meilleur marché, & de l'autre, d'empêcher la contrebande entre la Pensylvanie & la ville de New-York : il en a résulté la ruine des Fermiers & celle de l'État, qui ne pouvoit plus recouvrer les impositions. On vient de révoquer cette loi ; ainsi j'espere que dans peu l'agriculture reprendra vigueur, & le commerce recevra un nouvel accroissement. Le bled qu'on enverra à l'armée sera un peu plus cher, mais il y aura infiniment plus de moyens pour le payer ; & s'il se fait quelque contrebande avec New-York, l'argent des Anglois circulera du moins parmi leurs ennemis.

Il seroit bien à désirer que le papier obtînt enfin une

une faveur constante, n'importe laquelle ; car il est bien égal que le prix d'un mouton soit représenté par cent-cinquante dollars en papier, ou par deux dollars en argent. Cette dépréciation du papier ne se fait pas même sentir dans les endroits où elle est toujours la même. Mais Philadelphie est pour ainsi dire le grand cloaque où tout l'agiotage de l'Amérique vient aboutir & se confondre. Depuis la prise de Charles-Town, les habitans du sud se sont empressés de vendre leurs biens & leurs denrées, & n'ayant été payés qu'en papier, ils ont apporté à Philadelphie ces capitaux dont la place s'est trouvée engorgée. D'un autre côté les Quakers & les Tories dont cette province abonde, deux classes d'hommes également dangereuses, les uns par leur timidité, & les autres par leur mauvaise intention, cherchent sans cesse à mettre leur fortune à couvert : ils prodiguent le papier pour avoir un peu d'or & d'argent, & par ce moyen pouvoient se transporter par-tout où ils se croiront en sûreté ; d'où il résulte que le papier est de plus en plus décrié, non seulement parce qu'il

est trop commun , mais parce que l'or & l'argent sont trop rares & trop recherchés.

Au milieu de ces convulsions le Gouvernement est sans force , & cela ne peut être autrement. Un Gouvernement populaire ne peut en avoir , toutes les fois que le peuple est incertain & vacillant dans ses opinions ; car alors ses chefs cherchent à lui plaire plutôt , qu'à le servir : obligés de gagner sa confiance avant de la mériter , ils le flattent plus qu'il ne l'éclairent ; & craignant de perdre sa faveur dès qu'il l'ont obtenue , ils finissent par être les esclaves de la multitude qu'ils prétendoient gouverner. On a blâmé M. Franklin d'avoir donné à sa patrie un gouvernement trop démocratique , mais on n'a pas fait réflexion qu'il falloit avant tout , la faire renoncer au gouvernement monarchique , & qu'il étoit nécessaire d'employer une sorte de séduction pour conduire à l'indépendance un peuple timide & avare , qui étoit d'ailleurs tellement partagé dans ses opinions , qu'à peine le parti de la liberté s'est-il trouvé plus fort que l'autre. Dans ces circonstances , il a fait comme *Salon* ; il n'a pas donné à la Pensylvanie

les meilleures loix possibles, mais les meilleures dont elle étoit susceptible. Le tems amenera la perfection: quand on plaide pour recouvrer son bien, on cherche d'abord à se remettre en possession, & ensuite on songe à s'arranger.

Philadelphie contient à-peu-près quarante mille habitans. Les rues y sont larges & régulieres, & se coupent à angles droit. Il y a comme à Londres des trottoirs pour les gens de pied. Cette ville ne manque d'aucun des établissemens les plus utiles, tels que les hôpitaux, les maisons de travail, de correction, &c., mais elle manque tellement de ce qui peut servir à l'agrément de la vie, qu'il n'y a pas même une seule promenade publique. La raison en est que tout ce qui concerne la police & le gouvernement particulier de la ville, avoit été jusqu'ici entre les mains des Quakers, & que ces sectaires considerent tout amusement privé ou public, comme une transgression de leur loi, & une *pompe de Satan*. Heureusement que le peu de zèle qu'ils ont montré dans la crise présente leur a fait perdre leur crédit. Cette révolution vient à propos, dans un tems où l'on a tiré d'eux

tout ce qu'on peut en attendre : les murailles de la maison sont achevées , il est tems de faire venir les menuisiers & les tapissiers.

il est tems aussi que je retourne à Prince-Town , pour continuer ensuite mon voyage & me rendre à Albany , en passant par New-Windsor , où le Général Washington avoit établi son quartier. J'espérois partir de bonne heure le 17 ; en effet j'avois besoin de faire diligence pour aller coucher à Morris-Town , mais mon cheval de bât n'ayant pu passer la Delaware en même tems que moi , j'avois laissé un de mes gens pour l'attendre , & le conduire où j'étois. Il arriva que je n'eus ni le domestique que j'attendois , ni celui que j'avois chargé de l'amener. L'un de ces domestiques étoit Irlandois , & l'autre Allemand , tous deux nouvellement à mon service. Lorsque je vis la matinée du 17 s'avancer sans qu'ils parussent , le voisinage de New-York commença à me donner quelque inquiétude. Je craignis qu'ils n'eussent fait prendre ce chemin à mon petit bagage , & je faisois déjà des dispositions pour courir après eux , lorsqu'à ma grande satisfaction , je vis paroître la tête de

la colonne de mes équipages , c'est-à-dire , un des trois chevaux qui étoient restés en arrière ; la queue ne tarda pas à joindre. Cependant , pour charmer mon impatience , je faisois la conversation avec le Colonel *Hoird* , mon hôte , qui est un très bon homme , & avec son fils le Capitaine , qui est un très grand bavard & un vrai *Capitan*. Celui-ci me racontoit avec beaucoup de gestes , de juremens & d'imprécations , toutes les prouesses qu'il avoit faites à la guerre ; sur-tout à l'affaire de Prince-Town , où il servoit comme Lieutenant de milice dans le régiment de son pere ; & véritablement l'action dont il se vantoit , auroit mérité beaucoup d'éloges , si elle avoit été racontée avec simplicité. On se souvient qu'après avoir battu les Anglois , le Général Washington continua sa route vers Middlebrook. Un Officier américain , qui avoit eu la jambe cassée d'un coup de fusil , s'étoit traîné dans une maison , où les Anglois n'auroient pas manqué de le prendre tôt ou tard : le jeune Hoird , & quelques soldats de bonne volonté comme lui , partirent la nuit de Middlebrook , prirent un chemin détourné , arriverent à la maison ,

y trouverent l'Officier , le chargerent sur leurs épaules & le rapporterent à leur quartier. Pendant le reste de l'hiver , la milice des Jersey's fut toujours sous les armes pour contenir les Anglois , qui occupoient Elisabeth-town & Brunswick. C'étoit une espece de chasse continue , à laquelle le Lieutenant Hoird voulut un jour mener son petit frere , qui n'avoit que quinze ans , & qui fut assez heureux à son début pour tuer un grenadier Hessois. Comme tous ces récits étoient fort ennuyeux , je me dispenserai de les rapporter ici , de crainte de les rendre comme je les ai reçus ; mais je dirai la maniere dont mon capitain est entré au service , parce qu'elle fait connoître l'esprit qui régnoit en Amérique au commencement de la révolution actuelle. Il étoit apprentif chapelier dans le tems de l'affaire de Lexington & du blocus de Boston : trois de ses camarades & lui , partirent un matin de Philadelphie avec quatre piafres pour toute finance : ils firent quatre cens milles à pied pour joindre l'armée , où ils servirent comme volontaires le reste de la campagne ; de là ils se mirent en marche avec Arnold pour l'expédition du Ca-

nada, & ils ne revinrent chez eux que lorsque le théâtre de la guerre fut transporté dans leur propre pays.

Onze heures étoient déjà sonnées avant que je fusse parvenu à rallier mes chevaux de suite & à me mettre en marche ; ainsi j'abandonnai le projet d'aller coucher à Morris-Town, & je formai celui de m'arrêter à *Baskenridge*, huit milles plus près de Prince-Town. D'abord je laissai le Millstone sur la droite, puis je le passai deux fois avant d'arriver au Rariton, que je traversai au même endroit où je l'avois passé en allant à Philadelphie. A trois milles de là on me fit prendre un chemin à droite, qui conduit dans les bois & sur la crête des montagnes : cette route a été ouverte pour l'usage de l'armée, pendant le quartier d'hiver de 1778 à 1779 ; elle paroît avoir été faite avec soin & elle est encore praticable ; mais au bout de quelque tems le jour m'ayant manqué, je m'égarai & je fis un mille ou deux hors du chemin. Heureusement pour moi je trouvai une hutte habitée par de nouveaux colons ; j'y pris un guide qui me conduisit à Baskenridge, où j'arrivai à sept heures du

soir. Je descendis de cheval à *Bullion's-tavern* où je trouvai un logement passable & les meilleures gens du monde. Notre souper fut très bon : une seule chose manquoit, c'étoit le pain ; mais on nous demanda de quelle sorte nous le voulions, & au bout d'une heure on nous le servit tel que nous l'avions désiré. Cette diligence paroîtra moins extraordinaire, lorsqu'on saura qu'en Amérique on substitue souvent au pain, de petites galettes qu'on peut aisément pétrir & cuire dans une demi-heure. Peut - être qu'à la longue on pourroit s'en lasser, mais je m'en suis toujours très bien accommodé toutes les fois que j'en ai trouvées. M. Bullion avoit deux domestiques blancs : l'un étoit un homme de cinquante ans à-peu-près ; l'autre, une femme plus jeune & d'assez bonne mine : j'eus la curiosité de demander quels gages on leur donnoit, & j'appris que l'homme gagnoit un petit écu par jour, & la femme six shillings par semaine, ou vingt sous par jour. Si l'on fait attention que ces domestiques sont logés & nourris, & n'ont rien à dépenser, on verra qu'il leur est aisé d'acquérir bientôt un terrain, & de former un établissement pareil à ceux dont j'ai déjà parlé.

Le 18, je partis à huit heures du matin, & j'allai d'une traite jusqu'à Pompton; c'est-à-dire, que je fis trente-six milles sans faire manger mes chevaux & sans m'arrêter, si ce n'est un quart-d'heure seulement pour faire une visite au Général Waine, dont le quartier se trouvoit sur le grand chemin. Il étoit chargé de couvrir les Jerseys, & il avoit sous ses ordres cette même ligne de Pensylvanie qui s'est révoltée quinze jours après. Je revis avec plaisir les environs de Morris-Town, parce qu'ils sont agréables & bien cultivés; mais après avoir passé le *Rockway* & m'être approché de Pompton, je fus étonné du degré de perfection auquel l'agriculture étoit portée: j'admirai sur-tout les fermes de MM. *Mandeville*. Ce sont les fils d'un Hollandois, qui le premier défricha le terrain où ils recueillent à présent de riches moissons. Leurs domaines se joignent: dans chacun de ces domaines le manoir est très simple & très petit; les granges seules sont hautes & spacieuses. Toujours fideles à l'économie nationale, ils cultivent, recueillent & vendent, sans augmenter leur maison & leurs jouissances; contens de vivre dans un coin de leur

ferme , & de n'être que les témoins de leur propre richesse. A côté de ces anciennes fermes on voit de nouveaux établissemens se former , & l'on se persuade de plus en plus que , si la guerre a retardé les progrès de l'agriculture & de la population , elle ne les a pas suspendus tout-à-fait. La nuit qui me surprit en chemin , me priva du spectacle que ce beau pays auroit continué de m'offrir. Comme elle étoit fort obscure , ce ne fut pas sans peine que je passai deux ou trois ruisseaux sur de très petits ponts , & que j'arrivai à *Courtheath-Tavern*. Cette auberge est établie depuis peu , & tenue par des jeunes gens qui n'ont pas de fortune ; moyennant quoi , tout ce qu'il y a de mieux en mobilier , est le propriétaire & sa famille. M. *Courtheath* est un jeune homme de vingt-quatre ans , qui faisoit autrefois un commerce ambulant d'étoffes , de bijoux , &c. La dépréciation du papier , ou peut-être son imprudence , l'ont ruiné au point de l'obliger à quitter sa maison de *Morris-Town* & à venir établir une taverne dans cet endroit écarté , où le voisinage seul de l'armée peut lui procurer quelques chalands. Il a deux sœurs qui sont jolies & bien mises ,

& qui servent les voyageurs avec grace & avec coquetterie. Leur frere prétend qu'il les mariera à quelques gros *patauds* d'Hollandois, & que pour lui, dès qu'il aura un peu gagné d'argent, il ira courir le monde & reprendre son commerce. En entrant dans le parloir, où ces demoiselles se tiennent quand il n'y a point d'étrangers, je trouvai sur une grande table, *Milton*, *Addisson*, *Richardson*, & plusieurs autres livres de ce genre. La cave n'étoit pas à beaucoup près aussi bien meublée que la bibliotheque ; car il n'y avoit ni vin, ni cidre, ni rhum, mais seulement de mauaise eau-de-vie de cidre, dont il me fallut faire du grog. Le bill qu'on me présenta le lendemain, n'en montoit pas moins à seize piastrres. J'observai à M. Courtheath, que, s'il me faisoit payer le plaisir d'être servi par ses jolies sœurs, c'étoit bien peu ; mais que, s'il ne s'agissoit que du logement & du souper, c'étoit beaucoup. Il me parut un peu honteux d'avoir trop demandé, & m'offrit une diminution assez considérable que je ne voulus pas accepter, content de lui avoir montré que, quoiqu'étranger, je savois le prix des denrées, & satisfait de l'excuse qu'il

me donna , qu' étant étranger lui-même & sans propriété dans le pays qu'il habitoit , il étoit obligé de tout acheter. J' appris à cette occasion qu'il louoit la maison où il tenoit auberge , ainsi qu'une vaste grange qui servoit d'écurie , & un jardin de deux ou trois acres ; le tout pour quatre-vingt boisseaux de bled par an : en effet la dépréciation du papier a obligé d' employer cette maniere de faire ses marchés , qui est peut-être la meilleure de toutes , mais qui remédié certainement au désordre actuel.

Je quittai , à huit heures du matin , mon hôte & mes jeunes hôtesses pour m'enfoncer dans les bois en suivant un chemin que personne ne connoissoit trop bien. Le pays par lequel je devois passer , s'appelle le *Clove* ; il est très sauvage , & n'est gueres connu que depuis la guerre : c'est une espece de vallée ou de gorge située à l'ouest des grandes montagnes qui regnent entre New-Windsor & King's-Ferry , & au pied desquelles se trouvent West-pointe , Stoney-pointe , ainsi que la plupart des forts qui défendent la riviere. Dans les tems où elle n'est pas navigable , soit à cause des glaces , soit à cause des vents contraires , on a besoin d'une com-

munication par terre, entre l'Etat de New-York & les Jerseys, entre New-Windsor & Morris-Town. Or cette communication traverse le *Clove*, & le Général Green, étant Quartier-maître général, y fit ouvrir un chemin par lequel passent les convois des vivres & de l'artillerie. C'est ce chemin que je pris, laissant sur ma droite le chemin de *Romopog*, & remontant celui qui vient de *Ringwood*. Ringwood n'est proprement qu'un hameau de sept ou huit maisons, formé par le manoir de Madame *Erskine* & les forges qu'elle fait valoir. On m'avoit prévenu que je trouverois là toutes sortes de ressources, soit pour loger si je voulois m'y arrêter, soit pour me procurer toutes les indications dont j'aurois besoin. Comme il étoit de bonne heure, & que je n'avois fait encore que douze milles, je ne descendis chez Madame *Erskine* que pour la prier de m'indiquer une auberge où je pourrois coucher, ou de me donner des recommandations pour trouver l'hospitalité quelque part. J'entrai dans une très jolie maison où je trouvai tout le monde en deuil, M. *Erskine* étant mort deux mois auparavant. Madame *Erskine* sa veuve,

âgée de quarante ans à-peu-près, n'en avoit pas l'air moins frais & moins tranquille : elle avoit chez elle un de ses neveux & M. *John Fell*, membre du Congrès. On me donna tous les renseignemens dont j'avois besoin, & après avoir bu un verre de vin de Madere, suivant l'usage du pays qui ne permet pas qu'on sorte d'une maison sans y avoir bu un coup, je remontai à cheval & je m'enfonçai de nouveau dans les bois, montant & descendant des montagnes très élevées, jusqu'à ce que je me trouvassé près d'un lac tellement solitaire & caché, qu'on ne l'apperçoit qu'à travers les arbres qui l'environnent. Les côtes qui en forment les rives, sont si escarpées que, si un chevreuil faisoit un faux pas au haut de la montagne, il rouleroit jusque dans le lac sans pouvoir se relever. Ce lac, qui n'est pas marqué dans les cartes, se nomme *Duck-Sider* : il a près de trois milles de long, sur un ou deux milles de large. Je me trouvois dans le pays le plus sauvage & le plus désert que j'eusse encore parcouru : mon imagination jouissoit déjà de cette solitude, & mes yeux cherchoient à travers les bois quelques animaux extraordinaires, tels

que des élans, ou des caribous, lorsque j'apperçus dans un éclairci un quadrupede qui me parut très grand. Je tressaillois de joie, & j'approchois doucement ; mais en fixant mieux le monstre du désert, je vis à mon grand regret que c'étoit un triste cheval qui broutoit l'herbe paisiblement, & que l'éclairci qui me l'avoit laissé distinguer, n'étoit autre chose qu'un enclos appartenant à un nouveau défrichement. Je fis encore quelques pas, & je rencontrais deux enfans de huit ou dix ans, qui revenoient tranquillement de l'école, portant sous leurs bras un petit panier & un gros livre. Ainsi, il me fallut décheoir de toutes mes idées de poète ou de chasseur, pour admirer ces nouvelles contrées, où l'on ne sauroit faire quatre milles sans trouver une habitation, ni trouver une habitation qui ne soit pas à portée de tous les secours possibles, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral. Ces réflexions & le beau tems qu'il fit toute l'après-dînée me rendirent la fin de ma journée très agréable. A l'entrée de la nuit, j'arrivai à la maison de M. *Smith*, qui tenoit auberge autrefois, mais qui ne loge plus que ses amis :

comme je n'avois pas l'honneur d'être de ce nombre, je fus obligé d'aller un peu plus loin, à *Hern-tavern*; c'est une assez mauvaise auberge, mais j'eus à souper & à coucher. J'en partis le 19, le plutôt qu'il me fut possible, parce que j'avois encore douze milles à faire pour arriver à New-Windsor, & que ne devant y coucher qu'une nuit, je voulois du moins passer la plus grande partie de la journée avec le Général Washington. Je le rencontrais à deux milles de New-Windsor; il étoit dans sa voiture avec Madame Washington, & ils alloient faire une visite à Madame Knox, dont le quartier étoit à un mille plus loin, près des barraques de l'artillerie. Ils vouloient retourner sur leurs pas, mais je les conjurai de continuer leur chemin. Le Général me donna un de ses Aides-de-Camp (le Colonel *Humphreys*) (1) pour

(1) Il est à présent Secrétaire de Légation à la Cour de France. Ce brave & excellent militaire est en même tems un Poète rempli de talens: il est auteur d'un Poème adressé à l'armée américaine, ouvrage récemment connu en Angleterre, où malgré la jalouſie nationale & l'affection à déprécier tout ce qui vient d'Amérique, il a eu un tel succès, qu'on en a fait plusieurs fois des lectures publiques, à la maniere des anciens.

me conduire à sa maison, & m'assura qu'il ne tarderoit pas à m'y rejoindre : effectivement il revint une demi-heure après. Je le revis avec le même plaisir, mais avec un sentiment différent de celui qu'il m'avoit inspiré à notre première entrevue. Je goûtois cette satisfaction intérieure, à laquelle l'amour-propre peut bien avoir quelque part, mais qu'on éprouve toujours lorsqu'on se trouve en liaison déjà formée, en véritable société avec un homme qu'on a longtems admiré sans pouvoir en approcher. Il semble alors que ce grand-homme nous appartienne plus particulièrement qu'au reste de l'humanité : auparavant nous demandions à le voir, déformais nous le montrons pour ainsi dire ; nous le savons, nous le connaissons mieux que les autres, & nous avons sur eux cet avantage que prend dans la conversation, celui qui a lu un livre tout entier, sur celui qui ne fait que de le commencer.

Le Général voulut encore que je logeasse chez lui, quoique sa maison fût beaucoup plus petite qu'à *Prakness*. Plusieurs Officiers que je n'avois pas vus à l'armée, vinrent dîner avec nous. Les

principaux étoient le Colonel *Marcam*, qui est né en Écosse, mais qui s'est établi en Amérique, où il a servi avec distinction dans l'armée continentale; depuis, il s'est retiré dans ses terres, & il n'est plus que Colonel de milice; le Colonel *Smith* (1), Officier dont on dit beaucoup de bien, & qui commandoit un bataillon d'infanterie légere sous M. de la Fayette; le Colonel

(1) L'Auteur ayant beaucoup fréquenté depuis le Colonel Smith, a pu s'assurer par lui-même que ce jeune homme n'étoit pas seulement un très bon militaire, mais encore un excellent littérateur. La maniere dont il est entré au service mérite d'être rapportée: il étoit destiné à la Profession des Loix, & ilachevoit ses études à New-York lorsque l'armée américaine s'y rassembla après la malheureuse affaire de Long-island. Il résolut aussitôt de prendre les armes pour la défense de sa patrie; mais ses parens n'ayant pas approuvé ce projet, il alla s'engager comme simple soldat, sans se faire connoître, & sans prétendre à aucun emploi supérieur à celui-là. Un jour étant en faction à la porte d'un Officier-Général, il fut reconnu par un ami de sa famille, qui en parla à cet Officier-Général. Celui-ci le fit inviter à dîner; mais il répondit qu'il ne pouvoit pas quitter sa faction: il fallut le faire relever par son caporal; après le dîner il retourna à son poste. Peu de jours s'écoulèrent avant que cet Officier-Général, charmé de son zèle & de ses dispositions, le fit son Aide-de-Camp. En 1780, il commanda un bataillon d'infanterie légere, & l'année suivante il fut Aide-de-camp du Général Washington, auquel il est resté attaché jusqu'à la paix.

Humphreys, Aide-de-Camp du Général, & plusieurs autres dont les noms m'ont échappé, mais qui avoient tous le meilleur ton & le meilleur maintien. Le dîner fut excellent ; le thé succéda au dîner, & la conversation succéda au thé : elle dura jusqu'au souper. La guerre en fut souvent le sujet : je demandai au Général quels étoient les livres de notre métier qu'il lisoit avec plus de plaisir ; il me répondit que c'étoit l'instruction du Roi de Prusse à ses Généraux, & la tactique de M. de Guibert ; d'où je conclus qu'il savoit aussi bien choisir ses livres qu'en profiter.

J'aurois bien voulu pouvoir céder aux instances qu'il me fit pour m'engager à passer quelques jours avec lui, mais j'avois pris à Philadelphie un engagement solennel avec le Vicomte de Noailles & ses compagnons de voyage, d'arriver vingt-quatre heures après eux au quartier général, s'ils s'y arrêtoient, ou à Albany, s'ils passoient tout droit. Nous voulions voir *Still-water* & *Saratoga*. Il nous aurroit été difficile de prendre une juste connoissance de ce pays si nous n'avions pas été réunis, parce que nous comptions sur le Général *Schuyler*, qui

n'auroit pas fait deux voyages pour contenter notre curiosité. J'avois été fidele à ma promesse, car j'étois arrivé à New-Windsor le même jour qu'ils étoient partis de Westpointe : j'espérai que je les atteindrois à Albany, & le Général Washington voyant qu'il ne pouvoit m'arrêter, voulut me conduire lui-même dans sa barge de l'autre côté de la riviere. Nous abordâmes à *Fish-Kill-Landing-Place*, pour gagner le chemin de l'est que les voyageurs préfèrent à celui de l'ouest. Arrivé au rivage, je me séparai du Général, mais il insista pour que le Colonel Smith m'accompagnât jusqu'à *Pokepſie*. La route qui mene à cette ville passe assez près de Fish-Kill, qu'on laisse sur la droite ; de là on chemine sur des hauteurs, d'où la vue est belle & étendue, & traversant un township, qu'on appelle *Middlebroock*, on arrive à la Creek & à la Fall de *Wapping*. Là, je m'arrêtai quelques momens pour considérer, sous différens points de vue, le charmant paysage que forme cette riviere, tant par sa cascade qui est bruyante & pittoresque, que par des groupes d'arbres & des rochers qui, réunis avec des moulins à l'ie

& diverses usines, composent les masses les plus capricieuses & les plus agréables.

Il n'étoit encore que trois heures & demie, lorsque j'arrivai à Pokepsie : cependant j'avois dessein d'y coucher; mais ayant trouvé que la cour des *Sessions* y étoit assemblée, & que toutes les tavernes étoient occupées, je profitai du peu de jour qui me restoit pour gagner une auberge qu'on m'avoit indiquée à trois milles plus loin. Le Colonel Smith, qui avoit affaire à Pokepsie, y resta, & moi je m'estimai très heureux de me retrouver le soir avec mes deux Aides-de-Camp. En effet, c'étoit toujours un nouveau plaisir pour nous, lorsque livrés à nous-mêmes & en parfaite liberté, nous pouvions nous rendre compte mutuellement des impressions que tant d'objets divers nous avoient laissées. Je regrettai seulement de n'avoir pas vu le Gouverneur Clinton, pour lequel j'avois des lettres de recommandation : c'est un homme qui gouverne avec toute la vigueur & la fermeté possible; inexorable pour les Tories, qu'il fait trembler, quoiqu'ils soient en grand nombre, il a su maintenir dans le devoir cette vaste pro-

vince, dont une extrémité avoisine le Canada, & l'autre la ville de New-York. Il étoit alors à Pokepsie, mais occupé par la cour des *Sessions*: d'ailleurs, Saratoga & les différens champs de bataille de Burgoyne, étant déformais le seul objet de mon voyage, je cherchois toujours à avancer, dans la crainte que les neiges n'eût me prévinssent & ne rendissent les chemins impratiquables. Arrivé à *Pride's-tavern*, je fis beaucoup de questions à mon hôte sur le plus ou moins d'apparence qu'il trouvoit à la continuation du beau tems, & m'apercevant qu'il étoit bon fermier, je l'interrogeai sur l'agriculture, & j'en tirai les détails suivans. La terre est très fertile dans le Comté de la Duchesse (*Dutchess-County*) dont Pokepsie est la capitale, ainsi que dans l'État de New-York; mais on la laisse reposer de deux ou trois années l'une, moins par nécessité, que parce qu'on a toujours plus de terrain qu'on n'en peut cultiver. On ne seme dans un acre de terre qu'un boisseau de froment tout au plus, & la semence rend vingt & vingt-cinq pour un. Quelques fermiers sement de l'avoine dans les terres qui ont porté du bled l'année précéd-

dente ; mais le plus souvent ce genre de grain est réservé pour les terres nouvellement défrichées. Le lin fait aussi un objet de culture assez considérable : on laboure avec des chevaux, & on en attelle trois ou quatre à une charrue ; quelquefois même un plus grand nombre, lorsqu'il faut ouvrir une terre nouvelle, ou celle qui a longtemps reposé. M. Pride, tout en m'instruisant de ces détails, me faisoit espérer du beau tems pour le lendemain. Je me couchai, fort content de lui & de ses pronostics ; cependant le matin lorsque je m'éveillai, je vis la terre déjà toute blanche, & la neige qui continuoit de tomber en abondance, mêlée de frimats & de verglas. Quel parti prendre en pareille circonstance ? Celui auquel je me décidai sans consulter, ce fut de continuer mon voyage comme s'il faisoit beau, & seulement de déjeûner un peu plus fort que je n'aurois fait sans cela. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que la neige, ou plutôt la menue grêle qui me donnoit dans les yeux, m'empêchoit de voir le pays. Autant que j'en pus juger, je le trouvai beau & bien cultivé. Après avoir fait à-peu-près dix milles, je

traversai le township de *Strasbourg*, que les habitans du pays appellent *Strattsborough*. Ce township a cinq ou six milles de long, & cependant les maisons n'y sont pas éloignées les unes des autres. Comme j'en remarquois une assez jolie, le propriétaire en sortit, sans doute par curiosité, & me demanda en françois si je voulois descendre de cheval, entrer dans sa maison & dîner avec lui. Rien n'est plus séduisant, par le mauvais tems, qu'une pareille proposition; mais aussi rien n'est plus cruel, quand on s'est mis à l'abri, que de quitter une seconde fois le coin du feu pour s'exposer de nouveau au froid & à la neige. Je refusai donc le dîner que ce galant homme m'offroit, mais je ne refusai pas de répondre à plusieurs questions qu'il me fit. A mon tour, je lui demandai s'il n'avoit pas vu passer quelques Officiers françois; je voulois parler du Vicomte de Noailles, du Comte de Damas & du Chevalier de Mauduit qui, menant avec eux trois ou quatre domestiques & six ou sept chevaux, pouvoient avoir été remarqués sur le chemin. Mon Hollandois, car j'ai su depuis qu'il s'appelloit M. le Roy, qu'il étoit

négociant hollandois , né en Europe , & connois-
sant la France où il a habité quelque tems ; mon
Hollandois répondit donc en homme qui connoît
la France & qui parle françois : *Monsieur , il est*
très véritable que M. le Prince de Conty il a passé
hier soir , avec deux autres Officiers allant à
Albany. Je n'ai pas bien su si c'étoit au Vicomte
de Noailles , ou au Comte de Damas que je de-
vois faire hommage de la Principauté ; mais
comme ils sont tous deux mes cousins , je ré-
pondis en toute vérité , que mon cousin ayant
voulu prendre l'avance , j'étois bien aise de savoir
à quelle heure il avoit passé & quand je pourrois
le joindre ; de sorte que si M. le Roi a été , comme
je n'en doute pas , consulter son almanach , il aura
conclu que j'étois le Duc d'Orléans ou le Duc de
Chartres ; ce qui étoit d'autant plus vraisemblable ,
que j'avois neuf chevaux avec moi , tandis que le
Prince de Conty , beaucoup plus éloigné de la
Couronne , n'en avoit que sept .

A peine est-on sorti de Strasbourg , qu'on entre
dans le township de *Rhynbeck*. Il est inutile de faire
remarquer que tous ces noms décelent une ori-

gine allemande. A *Rhynbeck*, personne ne sortit de sa maison pour me prier à dîner ; mais cette neige mêlée de grêle étoit si froide, & j'étois tellement fatigué de soutenir mon cheval sur le verglas, que je me serois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Thomas's-inn*. Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que j'avois déjà fait vingt-trois milles, que la maison étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chasseur, maquignon, & disposé à causer, je me décidai, selon l'expression angloise, à *de-penser* là tout le reste de ma journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéressant de ma conversation avec M. Thomas. En tems de paix, il faisoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à New-York pour les faire passer aux Indes occidentales. Il est presque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver ; il m'a assuré qu'une fois, il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener soixante-quinze chevaux qu'il y avoit

achetés. C'est qu'on va toujours tout droit, traversant sur la glace le lac George, & sur la neige, le désert qui est entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aisément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés suffisent pour en chasser une centaine devant eux. « C'est moi, ajouta M. Thomas, qui ai fait ou plutôt qui ai rétabli la fortune de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal conduit ses affaires dans le petit commerce qu'il faisoit à New-Haven; je lui persuadai d'acheter des chevaux en Canada, & de les aller vendre lui-même à la Jamaïque. Cette seule spéulation a suffi pour payer ses dettes & le remettre à flot ». Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture : il me dit qu'aux environs de Rhynbeck la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boisseau de bled qu'il femoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled est si abondant qu'on ne se donne pas la peine de le séyer, & qu'on le fauche comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma passion pour la chasse. Je demandai à M. Thomas quel usage il en faisoit ;

il me dit qu'il s'en servoit seulement pour chasser le renard ; que les chevreuils , les cerfs & les ours étoient assez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit gueres qu'en hiver, soit en suivant leurs traces sur la neige , soit en traquant les bois. Toute conversation américaine doit finir par la politique. Celie de M. Thomas étoit un peu équivoque ; il étoit trop riche , & il se plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faisoit à l'armée pour me paroître bon Whigh. Cependant il se donnoit pour tel ; mais j'observai qu'il étoit très attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'Etat de New-York ; c'est qu'il n'est point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas se figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entreprise. La raison en est que leur pays est si fécond & si heureusement placé pour le commerce , qu'ils sont sûrs de devenir très riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages ; or les Sauvages ne sont redoutables que parce qu'ils sont soutenus & animés par les Anglois.

Le 23 je partis de Thomas-inn à huit heures du matin, & je voyageai pendant trois heures, toujours dans le district de *Livingston*.⁽¹⁾ Le chemin étoit beau, & le pays riche & bien cultivé. On traverse plusieurs hameaux assez considérables; les maisons en sont belles & propres, & tout y annonce la prospérité. En sortant de ce district on entre dans celui de *Claverack*; alors on descend les montagnes, & on se rapproche de la rivière d'*Hudson*. Une creek qu'on passe bientôt après, porte aussi le nom de *Claverack*, & va se perdre dans l'*Hudson* où elle ne tarde pas à se jeter. Dès que vous avez passé cette creek; un immense rocher qui traverse la direction du chemin, vous oblige de tourner tout court à droite pour gagner le meeting du *Claverack*, & poursuivre ensuite votre route vers *Albany*. Ce rocher ou cette chaîne de rochers mérite toute l'attention des naturalistes. Sa longueur est d'environ trois milles. Comme je ne l'ai pas traversée, je n'en connois point la largeur, mais du côté du sud l'escarpement est tel

(1) *Livingston's manor.*

qu'il ne peut être attribué qu'à un éboulement produit par une forte sécoufse. Cependant on ne trouve ni dans l'espace qui est entre ce rocher & la petite riviere, ni sur l'autre rive de cette riviere, aucune correspondance qui annonce une séparation accidentelle. Son flanc presque découvert offre des couches paralelles, quoique rarement horizontales, qui me firent conjecturer qu'il étoit de nature calcaire; je l'essayai à l'eau forte, & ma conjecture se trouva juste. Mais ce qui me frappa le plus, c'est la force & la beauté des arbres qui sont nés dans son sein, & dont les tiges sortent des fentes que les écartemens ont produites. Il faut examiner ces arbres de près pour se persuader qu'ils aient pu croître & s'élever ainsi, sans avoir un pouce de terre pour nourrir leurs racines. On en voit plusieurs sortir horizontalement, puis s'élever tout-à-coup dans une direction verticale. Quelques-uns ont leur racine absolument à découvert, ce qui prouve que leur naissance est antérieure à la catastrophe, quelle qu'elle soit, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre. Ces racines ont les directions les plus bizarres qu'on puisse s'ima-

giner ; elles ressemblent à des serpents qui rampent parmi les ruines d'un immense édifice. La plupart des arbres dont j'ai parlé, sont des sapins de l'espèce de ceux que les Anglois appellent *hemlock* ; mais ils sont mêlés d'autres arbres, que j'ai jugé être des noyers & des bois blancs. Je dois avertir que cette conjecture ne mérite pas beaucoup de confiance, parce que je n'ai pas vu les feuilles, & que je ne me connois pas assez en arbres pour les distinguer à leurs branches & à leur structure.

Claverack est un township assez considérable & qui s'étend très loin. Il faut, après en être sorti, traverser quelques bois pour arriver aux premières maisons de *Kinderhook*. Je trouvai dans ces bois de nouveaux *improvemens* & plusieurs *lug-hutts* (1); mais m'étant approché d'une de ces huttes, j'apris avec regret que la famille qui l'habitoit y étoit établie depuis longtems, & n'avoit pas encore songé à se bâtir une meilleure maison ; chose rare en Amérique, & qui n'a guere d'exemple que

(1) Huttes faites avec des troncs d'arbres. *Lug* signifie *tronc d'arbre, piece de bois*,

dans les établissemens des Hollandois ; car ce peuple est plus économe qu'industrieux, & cherche plutôt à amasser de l'argent qu'à augmenter son bien-être. Lorsqu'on est arrivé au premier hameau de Kinderhook, il faut faire un long détour sur la droite pour gagner le *Meeting-house*, qui est au centre de ce qu'on peut appeler proprement la ville de *Kinderhook*. Là, on passe un ruisseau assez considérable, & ensuite on peut choisir entre trois ou quatre auberges ; mais la meilleure est celle qui est tenue par M. *Van burragh*. La préférence qu'on donne à celle-ci ne fait pas honneur aux autres : c'est une maison très petite, tenue par deux jeunes gens de famille hollandoise ; ils sont honnêtes & serviables, & on n'est pas mal chez eux, pour peu qu'on ne soit point difficile. J'aurois eu mauvaise grace de l'être ce jour-là ; car pendant toute la journée, j'avois effuyé la neige, la grêle & le verglas, & tout foyer étoit un asyle agréable pour moi.

C'étoit une grande question de savoir où je passeroyais le lendemain la riviere du nord : elle n'étoit, disoit-on, ni assez prise pour qu'on pût la

la traverser sur la glace, ni assez dégagée des glaçons pour qu'on pût la passer en bateau. Prevenu de ces obstacles, je partis de bonne heure le 24, afin d'avoir le tems de chercher l'endroit où le passage seroit le plus aisé. Je n'avois que vingt milles à faire pour arriver à Albany ; de sorte qu'après avoir toujours voyagé dans une forêt de sapins, je me trouvai vers une heure après-midi, sur les bords de l'*Hudson*. La vallée où coule cette riviere, & la ville d'Albany, qui est bâtie en amphithéatre sur la rive de l'ouest, auroient offert un coup-d'œil très agréable, si la neige ne l'avoit pas un peu défiguré. Une belle maison, bâtie à mi-côte vis-à-vis le Ferry, semble appeler les regards, & inviter les étrangers à descendre chez le Général *Schuyler* ; qui en est le propriétaire & qui en a été l'architecte. Je lui étois adressé & recommandé de tous côtés, mais particulièrement par le Général *Washington* & par Madame *Carter*. D'ailleurs, j'avois pris rendez-vous avec le Colonel *Hamilton*, qui venoit d'épouser une de ses filles (1) ;

(1) Le Colonel *Hamilton* est si connu de tous, ceux qui ont eu quelque rapport avec l'Amérique, qu'il seroit inutile de le dé-

enfin, j'étois précédé par le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, que je savois être arrivés de la veille. La seule difficulté consistoit donc à

signer ici plus particulièrement, si ce Journal destiné enfin à la publicité, ne devoit pas tomber dans les mains de plusieurs lecteurs qui ont oublié, ou oublié, différens détails relatifs à cette révolution, pour laquelle leur intérêt peut encore se réveiller. On dira donc que le Colonel Hamilton, né à Sainte-Croix, & depuis quelque tems établi en Amérique, se destinoit à la Profession des Loix, & avoit à peine achevé ses études, lorsque le Général Washington, instruit comme tous les grands hommes, à découvrir les talents & à les employer, le fit à-la-fois son Aide-de-Camp & son Secrétaire, place aussi éminente qu'importante dans l'armée américaine. Des lors la correspoudance avec les François, dont il parle & écrit parfaitement bien la langue, les détails de toute espece, politiques & militaires, dont il fut chargé, développerent les talents que le Général avoit su appercevoir & mettre en activité, tandis que le jeune militaire justifioit par une prudence & un secret, encore plus au-dessus de son âge que ses lumières, la confiance dont il se trouvoit honoré. Il avoit toujours continué de servir en cette qualité, lorsqu'en 1781, désirant de se distinguer dans le commandement des troupes, comme dans les autres fonctions qu'il avoit exercées, il prit le commandement d'un bataillon d'infanterie légère. C'est à la tête de ce bataillon que, conjointement avec M. de Gimat, il emporta au siége d'York, une des redoutes des ennemis. On sera peut-être surpris d'apprendre que l'année d'après, la paix n'étant pas encore faite, M. Hamilton devint Avocat, & ensuite Membre du Congrès. L'explication de cette énigme, c'est que, la guerre

passer la riviere. Tandis que la barque approchoit péniblement à travers les glaçons , qu'il falloit rompre à mesure qu'elle avançoit , M. Linch , à qui un bon dîner n'est pas indifférent , contem- ploit la maison du Général Schuyler , & me di- soit : *Je suis sûr que le Vicomte & Damas sont à présent à table , où ils font bonne chere & en bonne compagnie , pendant que nous sommes là à nous morfondre , espérant à peine de gagner ce soir quelque triste auberge.* Je partageois un peu son anxiété ; cependant je me divertissois à l'assurer qu'on nous avoit apperçu des fenêtres , que j'a- vois même distingué le Vicomte de Noailles qui nous regardoit avec une lunette d'approche , & qu'il alloit envoyer nous prendre au sortir du ba- teau pour nous conduire dans cette bonne maison ,

étant alors regardée comme terminée , il falloit que M. Hamilton songeât à sa fortune , qui étoit peu considérable. Or l'état de Lower , qui comprend celui d'Avocat , de Procureur & de Notaire , est non seulement le plus considéré en Amérique , mais aussi le plus lucratif ; & il n'est pas doateux qu'avec tant de talens & de connaissances , M. Hamilton ne soit , en tems de paix comme en tems de guerre , un des citoyens les plus considérés dans sa nouvelle patrie. Il habite maintenant à New-York.

où nous trouverions un dîner tout prêt : je prétendais même qu'un traîneau que j'avois vu descendre vers la riviere, nous étoit destiné. Jamais conjecture n'avoit été plus juste. La premiere personne que nous vîmes sur le rivage, étoit le Chevalier de Mauduit, qui nous attendoit avec le traîneau du Général ; nous y entrâmes aussi-tôt, & dans un instant nous nous trouvâmes dans un beau salon, auprès d'un bon feu, avec M. Schuyler, sa femme & ses filles. Pendant que nous nous chauffions, on servoit le dîner, auquel chacun fit honneur, ainsi qu'au vin de Madere qui étoit excellent, & quiacheva de nous faire oublier la rigueur de la saison & la fatigue du voyage.

La famille du Général Schuyler étoit composée de Madame Hamilton, sa seconde fille, dont la figure est douce & agréable ; de Miss Peggy Schuyler, dont les traits sont animés & piquans ; d'une autre fille charmante, âgée seulement de huit ans, & de trois garçons, dont l'aîné a quinze ans, & qui sont les plus beaux enfans qu'on puisse voir. Pour lui, c'est un homme de cinquante ans à-peu-près, mais déjà infirme &

fuject à la goutte. Sa fortune est très considérable, & elle le deviendra encore davantage, car il possède une immense étendue de terre; mais ses talents & ses connaissances lui donnent un crédit encore plus assuré que ses richesses. Il a servi dans la guerre du Canada, avec le Général *Amherst*, en qualité de *Deputy Quarter Master general*, c'est-à-dire comme Aide Maréchal-Général des logis. Dès lors il se fit connaître & distinguer; il fut très utile aux Anglois, & on le fit venir à Londres après la paix, pour arrêter les comptes de toutes les fournitures faites par les Américains. Son mariage avec Mademoiselle de *Ranfelear*, riche héritière de la famille qui a donné son nom à un district, ou plutôt à une province entière, augmenta encore son crédit & son influence; de sorte qu'il n'est pas étonnant que dès le commencement de la guerre, il ait été élevé au rang de Major-Général, & chargé du commandement des troupes sur la frontière du Canada. C'est en cette qualité, qu'en 1777, il eut commission de s'opposer aux progrès du Général *Burgoyne*; mais ayant reçu du Congrès des

ordres directement contraires à son opinion, sans avoir été pourvu d'aucun des moyens nécessaires pour les exécuter, il se vit obligé d'évacuer Ticonderoga, & de se replier sur la rivière d'Hudson. Ces mesures sages en elles-mêmes, ayant été mal interprétées dans un moment d'humeur & d'inquiétude, il fut mis au Conseil de guerre, ainsi que le Général Sinclair, qui commandoit sous lui. Quelque tems après, ils furent *acquittés honorablement*. Sinclair reprit sa place dans l'armée; mais le Général Schuyler, justement offensé, voulut des réparations plus authentiques, & réclama son rang qui, depuis cet événement, lui étoit disputé par deux ou trois Généraux du même grade. Cette affaire n'ayant pu s'arranger, il s'est abstenu de joindre l'armée; mais il n'a pas discontinué de servir sa patrie. Élu Membre du Congrès l'année suivante, il partagea un moment avec M. Lawrens les suffrages pour la présidence. Depuis il a toujours eu la confiance du gouvernement & du Général Washington, qui maintenant le font rechercher, & le pressent d'accepter la place de Secrétaire d'État de la guerre.

Tandis que nous étions dans cet excellent asyle, le tems restoit toujours douteux, entre la gelée & le dégel; il y avoit peu de neige sur la terre, & il étoit vraisemblable qu'il ne tarderoit pas à en tomber davantage. Le conseil des voyageurs assemblé, il leur parut à propos de ne pas différer leur départ pour Saratoga. Le Général Schuyler nous offrit la maison qu'il possede dans ce lieu même dont il est propriétaire; mais il ne pouvoit nous servir de guide, parce qu'il étoit indisposé, & qu'il craignoit une attaque de goutte. Il nous proposoit de nous donner un Officier intelligent pour nous conduire sur les différens champs de bataille, tandis que son fils iroit devant, faire préparer les logis. On pouvoit encoré voyager à cheval, & on nous fournissoit des chevaux du pays pour remplacer les nôtres qui étoient fatigués, & dont une partie étoit même reflée de l'autre côté de la rivière. Tous ces arrangements ayant été acceptés, on nous donna un traîneau pour nous conduire à la ville. En arrivant, nous allâmes voir le Brigadier-Général Clinton, à qui je remis mes lettres de recommandation. C'est un

honnête homme , mais dont les talens sont peu distingués , & qui n'est employé que par considération pour le Gouverneur son frere. Il fit commander tout de suite des chevaux pour notre voyage , & le Major *Poppam* , son Aide-de-Camp , Officier aimable & intelligent , fut chargé de nous accompagner. Celui-ci devoit prendre avec lui le Major *Greme* , qui connoît parfaitement le terrain , & qui a servi dans l'armée du Général Gates.

Toutes nos mesures étant bien prises , nous nous retirâmes chacun chez nous , c'est-à-dire le Vice-comte de Noailles & ses deux compagnons dans une auberge , tenue par un François nommé *Louis* , & moi dans celle d'un Américain , appellé *Bennifens* . A la pointe du jour , le thé se trouva prêt , & toute la caravane rassemblée chez moi ; mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous espérâmes que ce seroit un vrai dégel , & nous nous mêmes en chemin. Cependant la neige s'épaissoit de plus en plus , & là terre en étoit déjà couverte à six pouces de hauteur , lorsque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'*Hud-*

son. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduisent à Saratoga : l'un vous oblige à traverser la riviere d'Hudson , pour en suivre quelque tems la rive gauche , & la repasser encore une fois près de *Half-moon* ; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks jusqu'au dessus de la *Cataraâte* ; alors on passe cette riviere , & on traverse les bois pour se rendre à *Stillwater*. Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à passer la riviere du nord qui charioit des glaçons , j'aurois préféré de prendre l'autre chemin , pour voir la cascade de *Cohos* , qui est une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudson , je remarquai une île , qui partageant son lit , offre une position très avantageuse pour établir des batteries , & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette observation , me dirent qu'on avoit négligé ce point de défense , parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au dessus , à l'extrémité d'une des trois branches dans lesquelles la riviere des Mohawks se divise en se jettant dans l'Hudson. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette

derniere position ; celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut , étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine le pays , plus on se persuade que l'entreprise de Burgoyne étoit extravagante , & devoit échouer tôt ou tard , indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivières est à six milles au nord d'Albany : lorsque nous en eûmes fait deux vers l'ouest en cheminant dans les bois , nous commençâmes à entendre un bruit sourd , qui augmenta toujours jusqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-fall*. Cette cataracte a pour étendue la largeur de la rivière , c'est-à-dire près de deux cens toises. C'est une vaste nappe d'eau , dont la hauteur est de 76 pieds anglois. Dans cet endroit , la rivière est resserrée entre deux escarpemens formés par la pente des montagnes ; ces escarpemens sont couverts d'une terre aussi noire que la mine de fer , & sur laquelle il ne croît que des sapins & des cyprès. Le cours de la rivière est droit , avant & après la chute , & les rochers qui forment cette cascade sont a-peu-près de niveau ; mais leur figure irréguliere tourmente l'eau

tandis qu'elle se précipite, & forme plusieurs accidents bizarre & pittoresques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui se précipitoit avec fracas.

Après avoir rassasié nos yeux de ce spectacle imposant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry où nous espérions passer la rivière; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en servir. On nous assura qu'on avoit passé, le matin même, à un ferry qui est à deux milles plus haut; nous y allâmes tout de suite, résolus de poursuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé & que le froid & l'humidité nous eussent déjà à moitié transis. Les bateliers de ce nouveau ferry, nous firent bien quelques objections sur le mauvais tems, & sur le peu de capacité de leur bateau, qui ne leur permettoit pas de passer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté

ne nous arrêta pas, & il fut convenu seulement qu'on feroit plusieurs voyages. On essaya d'abord de passer mon valet de chambre avec trois chevaux : j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorsqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non sans peine, & que le courant avoit pensé l'entraîner vers la cataracte. Il failut se soumettre à notre destinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage. Là je montrai une magnanimité qui m'attira l'estime de toute la compagnie : en effet, tandis qu'on juroit, qu'on s'impatoit & qu'on étoit incertain du parti qu'on prendroit, je donnai avec sérénité le signal de la retraite, & je ne m'occupai plus que du souper, pour lequel je fis sur le champ les dispositions les plus sages. L'aubergiste du Vicomte de Noailles étant François, & par conséquent meilleur cuisinier, ou tout au moins plus actif que le mien, il fut décidé que ce seroit lui qui nous feroit à souper : on choisit le cavalier le mieux monté de la troupe, & il fut expédié sur le champ pour donner les ordres nécessaires ; nous le suivîmes

au bout d'une demi-heure & nous arrivâmes à nuit fermante, pour nous mettre à table un quart d'heure après. Ainsi se passa la journée du 25, qui ne fut pas agréable jusqu'à l'heure du souper, mais qui le devint ensuite; car de quelles contradictions ne se console-t'on pas avec un bon feu, un bon souper & une bonne compagnie ?

Le 26, les rivières n'étant pas encore prises, ni les chemins assez durcis, pour faire un long voyage en traîneau, je résolus de rester à Albany. Ma matinée fut employée à rédiger quelques notes, & cette occupation ne fut interrompue que par une visite du Colonel Hamilton. Il nous dit que Madame Schuyler étoit un peu indisposée; mais que le Général n'en seroit pas moins empêtré de nous recevoir chez lui dans la soirée. En effet il nous envoya ses traîneaux à l'entrée de la nuit. Nous le trouvâmes dans son fallon avec M. & Madame Hamilton. La conversation s'engagea bientôt entre le Général, le Vicomte de Noailles & moi. Nous avions déjà parlé l'avant-veille de quelques faits assez importans relatifs aux campagnes du nord, sur lesquels nous avions

demandé quelques éclaircissements. M. Schuyler n'avoit pas paru moins empêtré de nous les donner. Il est assez communicatif, & il a raison de l'être; sa conversation est aimable & facile; il fait bien ce dont il parle, & parle bien de ce qu'il fait. Pour mieux répondre à nos questions, il nous proposa de nous faire lire sa correspondance politique & militaire avec le Général Washington; nous l'acceptâmes avec grand plaisir, & laissant le reste de la compagnie avec M. & Madame Hamilton, nous passâmes dans une autre pièce. Le Général ayant ouvert son porte-feuille, nous nous partageâmes, le Vicomte & moi, différens manuscrits, qui renfermoient plus de soixante pages de petite écriture sur papier à la Tellière. La première dépêche que je lus, étoit une lettre qu'il écrivit au Général Washington, au mois de Novembre 1777: elle renfermoit un plan d'attaque sur le Canada, & voici ce qui en avoit donné l'idée: Deux Officiers anglois, après avoir été faits prisonniers avec l'armée de Burgoyne, avoient obtenu la permission de retourner en Canada sur leur parole, & en chemin ils s'étoient arrêtés à

Saratoga, chez le Général Schuyler. La conversation, comme on peut le croire aisément, tomba bientôt sur ce grand événement dont l'impression étoit encore récente. L'un de ces Officiers étant attaché au Général Burgoyne, inculpa le Gouverneur *Guy Carleton*, & l'accusa d'avoir gardé trop de troupes en Canada; l'autre soutint qu'il n'en avoit pas même conservé assez pour la défense du pays. De l'affection on en vint aux preuves, & ces preuves ne pouvoient être autre chose qu'un détail exact des troupes qui restoient alors en Canada, & de la maniere dont elles étoient placées. Le Général Schuyler étoit attentif, & faisait son profit de la dispute. Il apprit ainsi que le Canada étoit véritablement compromis; en conséquence, il proposa au Général Washington de reprendre Ticonderoga, en cas que ce poste ne fût pas abandonné, comme il l'a été effectivement, & de se porter ensuite jusqu'à Montreal. Ce plan est très bien fait, & montre une grande connoissance du local. Ce qui m'a paru le plus digne d'attention, c'est l'immensité des ressources qu'on peut trouver dans le pays pour une expédi-

tion d'hiver, & l'extrême facilité avec laquelle une armée peut avancer rapidement, au moyen des traîneaux qui portent les vivres & les munitions, & même les soldats malades & éclopés. En un mois de tems, il est possible de rassembler, entre la riviere d Hudson & celle de Connecticut, quinze cens traîneaux, deux mille chevaux & autant de bœufs : ces derniers peuvent être ferrés à glace comme les chevaux ; ils servent à tirer les traîneaux chargés de provisions, & à mesure que celles-ci s'épuisent, ou qu'ils commencent à se fatiguer, on les tue pour la nourriture de l'armée. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces expéditions soient aussi pénibles pour les soldats qu'on a coutume de se le figurer : avec une chaussure & un habillement convenable, qu'il étoit aisé de se procurer lorsque les finances & les moyens du pays n'étoient pas épuisés, ils supportent très bien la fatigue des longues marches ; & comme ils passent toujours la nuit dans les bois, ils font aisément des abris & allument de grands feux, près desquels ils dorment mieux que sous des tentes. On doit observer que si le froid est rigoureux dans ces contrées,

trées, ce froid est toujours sec, & qu'il est plus aisé de s'en garantir que de la pluie & de l'humidité.

Le Général Schuyler ne reçut pas de réponse à cette lettre, & il n'a jamais su à qui en étoit la faute. Cependant M. de la Fayette vint à Albany au mois de Janvier pour préparer & commander une expédition semblable à celle qui avoit été proposée : il montra ses instructions au Général Schuyler qui reconnut tout son plan, dont il suppose que quelqu'autrē avoit voulu se faire honneur ; mais comme aucun ordre n'étoit arrivé, il n'avoit fait aucun préparatif. On n'en avoit pas fait davantage du côté du Connecticut ; de sorte que M. de la Fayette, quelqu'agréable que fût pour lui cette expédition, eut assez de raison & d'attachement aux intérêts de l'Amérique, pour en faire voir les difficultés & en détourner le Congrès.

L'hiver suivant, après l'évacuation de Philadelphie & l'affaire de Montmouth, le Général Washington, toujours plus occupé de mettre un terme au malheur de sa patrie que de prolonger le rôle brillant qu'il joue en Amérique, écrivit à M. Schuyler

pour le consulter sur une expédition en Canada, & sur les moyens de la faire avec succès. En réponse à cette lettre, celui-ci envoya un mémoire parfaitement conçu & très bien écrit, par lequel il propose trois plans différens. Le premier est de rassembler ses forces près des sources du Connecticut, dans un endroit qu'on appelle *Coos*; de-là il n'y a qu'un portage assez court pour gagner les rivières qui tombent dans le fleuve Saint-Laurent, au-dessous du lac Saint-Pierre & près de Quebec. Mais ce plan seroit difficile à exécuter, parce que les moyens ne sont pas très abondans sur la rivière de Connecticut, & qu'on trouveroit de grandes difficultés à en approcher ceux qui se trouvent sur la rivière d'Hudson & sur celles des Mohawks; sans compter qu'on porteroit ainsi l'attaque dans le sein des forces angloises, & trop près de la mer dont elles tirent leurs secours. Le second projet est de remonter la rivière des Mohawks, de s'embarquer ensuite sur le lac *Oneida*, & de traverser le lac *Ontario* pour aller vers l'ouest assiéger *Niagara*; puis retourner sur ses pas, descendre le fleuve, & attaquer Montréal par le nord. Le Général Schuyler

ÿ trouve deux grands inconvénients ; l'un est le long circuit qu'on seroit obligé de faire , & qui donneroit le tems aux Anglois de rassembler leurs troupes au point de l'attaque ; l'autre est l'impossibilité de leur donner le change en les menaçant du côté du lac Champlain & de *Sorel* , puisque les préparatifs sur la riviere des Mohawks & à l'ouest de l'Hudson ne pourroient manquer de déceler tout le système de la campagne. C'est donc par le lac Champlain & pendant l'hiver , que le Général Schuyler voudroit marcher sur Montréal ; mais y marcher directement , laissant le fort *Saint-Jean* sur la droite , & remettant au printemps l'attaque de ce poste , dont on ne s'assureroit qu'après s'être emparé de l'île de Montréal & de tout le *pays d'en haut* : alors il seroit aisé de masquer son véritable objet , parce qu'on peut assembler ses moyens sur les deux rivieres d'Hudson & de *Connécticut* ; le reversement de l'une à l'autre étant assez facile. Ainsi l'ennemi auroit à craindre à la fois pour *Quebec* , pour *Saint-Jean* , & pour Montréal. Dans cette supposition , il y a apparence qu'ils sacrifieroient plutôt Montréal. Là on pourroit former un éta-

blissement avantageux, & se préparer à l'attaque de Quebec ; mais, en cas qu'on fût obligé d'y renoncer, la retraite seroit toujours facile par le *Beaver-hunting-place* (1), & par le lac Champlain. Tel est l'objet de cette longue dépêche que je lus avec beaucoup d'attention & avec beaucoup de plaisir, & dont j'essaye de donner quelqu'idée, persuadé que cet article de mon Journal ne sera pas dénué d'intérêt pour les militaires ; les autres pourront faire diversion à l'ennui qu'il leur causera, en regardant la carte & parcourant des yeux l'immense pays que ces projets embrassent.

A la lecture de ce mémoire succéda celle de la réponse que fit le Général Washington. Il y témoigne la plus grande confiance au Général Schuyler ; ensuite il entre en discussion avec lui, & propose ses réflexions avec une modestie aussi aimable qu'estimable. Il pense que l'expédition du lac Ontario est peut-être rejetée trop légèrement ; qu'il

(1) Proprement *le lieu où l'on chasse les castors*. C'est le nom qu'on donne dans les cartes angloises aux déserts qui sont situés entre le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent & les lacs George & Champlain & la rivière de Sorel.

lui seroit facile de favoriser l'attaque de Niagara, par une diversion qu'il opéreroit sur le lac *Erie*, en faisant marcher les troupes de Virginie du côté de l'*Ohio* & du fort *Pitt's bourg*: il demande s'il ne seroit pas possible de construire les bateaux sur la rivière d'*Hudson*, & de les transporter ensuite sur des charriots jusqu'à celle des *Mohawks*. On voit que son objet est de lever une des principales objections que j'ai rapportées; celle que les préparatifs de cette expédition en déceleroient trop le véritable but. Tous les autres points sont discutés avec sagesse & précision; ce qui inspire encore plus de curiosité & d'intérêt pour la réplique du Général Schuyler. Celle-ci est digne & de l'importance de l'objet, & du grand homme auquel elle est adressée. M. Schuyler persiste dans son opinion; & toujours attaché à son projet d'attaque par le lac *Champlain*, il prouve que ce projet peut s'exécuter en été comme en hiver. Tout dépend, selon lui, d'avoir la supériorité navale. Il pense qu'on peut aisément l'obtenir en construisant des vaisseaux plus grands que ceux des Anglois, & il est persuadé que deux vaisseaux de cinquante canons

suffroient pour l'assurer. C'est à tort, ajoute-t-il, qu'on craint la navigation des lacs, & qu'on n'ose pas leur confier de gros navires. Sur tous ces objets il parle en homme entreprenant, mais instruit & capable d'exécuter ce qu'il propose. Je terminai cette séance par la lecture d'un projet de campagne contre les sauvages, différent de celui qui fut adopté par le Congrès en 1779, & dont l'exécution fut confiée au Général Sullivan. Suivant le premier, cinq cens hommes seulement auroient marché par *Vioming* & *Tioga*, tandis que le reste de l'armée auroit débouché par le haut de la rivière des *Mohawks*, & se feroit porté sur le lac *Oneida* pour prendre les sauvages par les derrières, & leur couper la retraite sur le lac *Ontario*; ce qui m'a paru beaucoup plus raisonnable, parce que de cette façon on remplissoit le double objet de détruire les sauvages, & d'éviter au principal corps de l'armée une longue & pénible marche à travers le *Great-swamp*, ou le grand marais de *Vioming*.

Pour entendre tout ceci, il faut se rappeler qu'en 1779, le Congrès voyant les ennemis confinés à *New-York* & à *Rhode-Island*, pensa qu'il pour-

roit épargner un corps de troupes de trois à quatre mille hommes, pour l'envoyer contre les cinq nations dont on avoit éprouvé mille cruautés. On espéroit les enlever ou les détruire, & soulager ainsi tout le pays qui est entre la *Susquehannah* & la *Delaware*. Le Général Sullivan, après avoir pris toutes sortes de précautions pour assurer la subsistance & conserver la santé de ses soldats, fit une marche très longue & très savante, poussa les sauvages devant lui, & brûla leurs villages & leurs récoltes. Mais ce fut là tout le fruit de son expédition : en effet il ne put parvenir à les couper ; le corps du Général Clinton qui avoit débouché par la riviere des Mohawks, s'étant trouvé trop foible pour agir de lui-même, & ayant été obligé de se joindre au gros de l'armée.

Il étoit dix heures du soir lorsque j'eus fini mes lectures ; je continuai à causer avec le Général Schuyler, tandis qu'on soupoit. Il s'en falloit de beaucoup que je fusse en état de raisonner sur tous les objets qu'il avoit fait passer devant mes yeux. Je me contentai donc d'observer que toute expédition contre le Canada, qui ne feroit que partielle,

& qui ne tendroit pas à la conquête , ou plutôt à la délivrance entiere de ce pays , seroit dangereuse & de peu d'effet ; parce qu'elle ne seroit fortifiée par aucun concours de la part des habitans , ceux-ci ayant été trompés dans leur attente lors de l'entreprise de Montgomery , & devant craindre le ressentiment des Anglois , s'ils se montreroient encore une fois trop favorables aux Américains. Je vis avec plaisir qu'il étoit parfaitement de mon avis. Nous nous séparâmes donc très contens l'un de l'autre , & je retournaï chez moi attendre ce que le tems qu'il feroit pendant la nuit , décideroit pour la journée suivante ,

Le 27 au matin , apprenant que les rivières n'étoient pas encore durcies , mais voyant que le tems étoit assez beau , quoique très froid , je voulus en profiter pour aller à *Skeneclady*. C'est une ville située à quatorze milles d'Albany , sur la riviere des Mohawks. Elle inspire assez de curiosité , parce qu'elle a été bâtie dans le pays même des sauvages ; qu'elle est piquetée , c'est-à-dire , entourée de hautes palissades comme leurs villages , & qu'ils y conservent même encore des

habitations, lesquelles forment une espece de faubourg, à l'est de cette ville. Je m'avisai un peu tard de cette promenade, & il étoit déjà midi lorsqu'on m'amena un traîneau; mais le Général Schuyler m'avoit assuré que je n'aurois que pour deux heures de chemin: il supposoit sans doute que mon traîneau seroit mieux attelé. Je trouvai les chemins très difficiles, & les chevaux plus difficiles encore que les chemins; car ils ne vouloient pas tirer, & si M. de Montesquieu ne s'étoit pas décidé à prendre les rênes, & à les presser plus vivement que leur débonnaire conducteur, je crois que je serois encore dans les neiges, dont ce pays est couvert pendant six mois de l'année. Tout celui qui est entre Albany & Skenectady, n'est qu'une immense forêt de sapins que la hache n'a jamais attaqués. Ils sont élevés & robustes, mais clair semés; & comme rien ne croît sous leur ombrage, une ligne de cavalerie pourroit traverser ce bois sans se rompre ni défaillir. Il étoit déjà trois heures, & j'étois à demi-mort de froid lorsque j'arrivai à Skenectady. On trouve cette ville au sortir des bois, après avoir descendu une petite

pente : elle est régulièrement bâtie , & elle contient cinq cens maisons en dedans de la palissade qui l'entoure , sans compter quelques habitations qui forment un faubourg , & le village indien qui tient à ce faubourg. On compte deux familles & huit habitans par maison. Au-delà de la ville , du côté de l'ouest , le pays est plus ouvert & la terre très fertile ; elle produit beaucoup de grain, dont on fait un grand commerce. Je descendis chez le Colonel *Glen* , Quartier-Maître-Général de ce district : c'est un homme vif & actif. Il me reçut de la maniere la plus honnête ; un très bon feu , deux ou trois verres de *tawdy* , me réchaufferent assez pour me mettre en état de lui faire quelques questions & de repartir ensuite , car la nuit approchoit , & le Vicomte de Noailles , chez qui je devois dîner , m'attendoit à cinq heures. Le Colonel *Glen* me prêta des chevaux pour retourner à Albany , & il voulut me conduire lui-même dans le village des *indiens*. Comme nous nous disposions à partir , un de ces sauvages entra chez lui : c'étoit un courrier dépêché par leurs chasseurs ; il venoit annoncer qu'un parti de cent-cinquante

Senecas & de plusieurs Torys, s'étoit fait voir à quelques milles de Saratoga, & qu'ils avoient même enlevé un de leurs jeunes gens. Ce messager parloit très bien françois & très mal anglois : né d'un pere canadien, ou même européen, il s'étoit mêlé parmi les sauvages, & vivoit avec eux depuis vingt ans, plutôt par libertinage que par aucun autre motif. La nouvelle qu'il apportoit n'étoit pas encourageante pour le voyage que je devois faire le lendemain ou le surlendemain ; je n'y ajoutai pas grande foi, & j'eus raison.

Le village indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construites dans le bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un sauvage *du Saut Saint-Louis*, qui avoit habité longtems à Montreal, & parloit bien françois. Ces huttes sont semblables aux barraques que nous faisons à la guerre, ou à celles qu'on construit dans les vignes & dans les vergers, lorsque les fruits sont mûrs & qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverse font toute la charpente ; un fascinage en forme la cou-

verture , mais cette couverture est bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbres. L'aire intérieure est un peu au-dessous du niveau du terrain : on entre par une petite porte latérale ; au milieu de la hutte est le foyer , dont la fumée s'échappe par une ouverture qu'on laisse dans le toit. Des deux côtés du feu , on a élevé deux especes d'estrades , qui occupent la longueur de la baraque & qui servent de lit ; elles sont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces. Il y avoit dans cette hutte , outre le sauvage qui parloit françois , une *squah* (c'est le nom qu'on donne aux sauvages) qu'il avoit épousée en seconde noces , & qui élevoit un enfant de son premier mari ; deux vieillards composoient le reste de cette famille , qui avoit l'air triste & pauvre. La *squah* étoit hideuse , comme elles le sont toutes , & son mari presque stupide ; ainsi les charmes de cette société ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit , & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris , tant du Colonel que des Indiens , c'est que l'État leur donne des rations de viande & quelquefois de farine ; qu'ils possé-.

dent aussi quelques terres, où ils sement du mays, & qu'ils vont à la chasse pour avoir des peaux, qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on se loue assez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils soient soumis aux Américains, ils ont leurs Chefs aux- quels on s'adresse pour faire justice, lorsqu'un Indien a commis quelques crimes. M. Glen m'a dit qu'ils se soumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit ; mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre est à présent de 350 ; il va toujours en diminuant, ainsi que celui des peuples appellés *les Cinq-Nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations soient en état de mettre quatre mille hommes sous les armes. Les sauvages ne seroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas soutenus par les Anglois & les Tories américains. Comme avant-garde, ils sont redoutables ; comme armée, ils ne font rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à mesure que leurs forces diminuent : elle est telle, qu'il est impossible que les Américains consentent plus longtems

à les avoir pour voisins ; & qu'une conséquence nécessaire de la paix, si elle est favorable au Congrès, sera leur totale destruction, ou du moins leur exclusion de tout le pays qui est en-deçà des lacs. Ceux qui sont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque sorte sous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skenectady, & une partie des Oneidas, finiront par se civiliser & se confondre avec eux. C'est ce que doit souhaiter tout homme sensible & raisonnable qui, préférant les intérêts de l'humanité à ceux de sa propre célébrité, dédaignera cet artifice si souvent employé ; & toujours avec tant de succès, de préconiser l'ignorance & la pauvreté, afin de se faire louer dans les Palais & dans les Académies.

J'eus le tems de faire ces réflexions & bien d'autres encore, tandis que je parcourrois, à la seule clarté de la neige, ces bois majestueux, où le silence regne pendant la nuit, & n'est guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le souper, le thé & la conversation, me retinrent jusqu'à minuit. Cependant rien n'étoit décidé pour

notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore satisfaisantes. Le lendemain matin, je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au soir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skenectady & delà à Saratoga ; mais qu'il étoit bien aise que je fusse revenu à Albany, parce que se trouvant mieux de sa goute il compoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir passer la soirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je repondis à cette lettre en acceptant toutes ses propositions ; & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non sans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains ; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faisoient partie de l'artillerie de Burgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fusils pour l'armée. Les canons de ces fusils ainsi que les bayonnetes sont forgés

à quelques milles d'Albany ; on les polit & on lesacheve dans cet atelier. Je demandai à quel prix ils revenoient : l'arme complette revient à-peu-près à cinq piafres. Les armuriers sont engagés ; on leur donne, outre leur ration, des salaires qui seroient considérables, s'ils étoient bien payés. De là, je montai à une autre grande baraque située à mi-côte vers l'ouest de la ville, qui sert d'hôpital militaire. Les malades sont servis par des femmes. Chacun d'eux a un lit pour lui seul : en général ils m'ont paru bien soignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & rassembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après dîner nous allâmes chez le Général Schuyler, prendre des arrangemens, en conséquence des-quels nous partîmes le lendemain au lever du soleil, distribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le sien. Nous passâmes la riviere des Mohawks sur la glace, à un mille au dessus de la cataracte. C'étoit presque un coup d'essai ; il réussit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briserent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup.

Cet

Cet événement paroîtra bien funeste aux Européens ; mais qu'ils ne s'effrayent pas des suites qu'il doit avoir. C'est un accident très commun , & auquel on peut remédier de deux façons : l'une en tirant les chevaux sur la glace à force de bras , & s'il est possible , à l'aide d'un levier ou d'une planche dont on se sert pour les soulever ; l'autre en les étranglant avec leur licol , ou avec les guides : dès qu'ils perdent la respiration & le mouvement , ils viennent à fleur d'eau : alors on leur leve les pieds de devant & on les hale sur la glace ; ensuite on leur lache le lien peu-à-peu , on les saigne , & un demi-quart d'heure après on les attele. Comme nous étions beaucoup de monde , on put employer le premier moyen , qui est le plus sûr pour les chevaux ; en cinq minutes on les eut retiré de la rivière. Tout cela peut se comprendre aisément ; mais on demandera ce que devint le traîneau , & comment on osa approcher du gouffre que les chevaux avoient ouvert. Je répondrai que , ces animaux ayant un poids plus considérable que celui du traîneau , & qui ne porte que sur quatre petites bases , brisent la glace sous leurs pieds , sans

que jamais le traîneau s'enfonce , parce que ce traîneau est léger par lui-même , & que son poids est supporté par de longues pieces de bois qui lui servent de brancard. Les hommes ne sont pas moins en sûreté , la glace étant toujours plus épaisse qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux , ils se soutiennent aisément à la surface de l'eau , en s'aidant de leurs quatre jambes , & en appuyant leur tête sur la glace.

L'accident arrivé au traîneau du Major Poppam ne nous retarda pas d'un demi-quart d'heure ; mais nous nous égarâmes un peu dans les bois qu'il faut traverser pour gagner le grand chemin. Nous le rejoignîmes entre *Half-moon* & *Still-water*. A un mille de là , je vis sur la gauche un éclairci dans le bois , & un plateau assez étendu , au bas duquel couloit une creek. Je dis au Général Schuyler qu'il devoit y avoir là une bonne position ; il me repondit que je ne me trompois pas , & qu'elle avoit été reconnue pour être occupée en cas de besoin. La creek s'appele *Anthony's Kill* ; car le mot *kill* a la même signification parmi les Hollandais , que celui de *creek* parmi les Améri-

cains. Après avoir fait trois milles de plus, nous traversâmes un hameau appelé *Stiliwater-landing-place*, *débarquement de Stillwater*; en effet c'est là que les bateaux qui descendent de Saratoga sont obligés de s'arrêter pour éviter les rapides. Il y a un portage de huit ou dix milles jusqu'à l'endroit où la rivière est navigable. Je crois que le nom de *Stillwater* (*eau tranquille*) vient de ce que l'eau est tranquille encore à cet endroit, après lequel commencent les *rapides*. Le Général Schuyler me montra quelques redoutes qu'il avoit fait élever pour défendre le parc où ses bateaux & ses provisions furent rassemblés, après l'évacuation du fort *Anne* & du fort *Edouard*. Nous nous arrêtâmes là pour faire rafraîchir nos chevaux. Le Général y avoit donné rendez-vous à un Officier de milice, appelé M. *Swang*, qui habite dans les environs, & qui a servi dans l'armée du Général Gates; il me remit entre ses mains, & continua sa route pour Saratoga, afin de se préparer à nous y recevoir. Bientôt après, je montai dans un traîneau avec mon guide: lorsque nous eûmes fait trois milles, nous trouvâmes deux maisons au bord de

la riviere ; c'est-là qu'étoit la droite du Général Gates, & son pont de bateaux, qu'une redoute défendoit sur chaque rive. Nous mîmes pied à terre pour examiner cette position intéressante, devant laquelle Burgoyne a vu toutes ses espérances se dissiper, & sa perte se préparer. J'essaierai d'en donner une idée, incomplète à la vérité, mais qui repandra quelque lumiere sur les relations du Général Burgoyne, & qui pourra même servir à les rectifier.

Les hauteurs appellées *Beams's height*, qui ont donné leur nom à ce camp fameux, ne sont qu'une partie de celles qui regnent le long de la rive droite de l'Hudson, depuis la riviere des Mohawks jusqu'à celle de Saratoga. A l'endroit où le Général Gates choisit sa position, elles forment du côté de la riviere deux talus différens, ou si l'on veut, deux terrasses. En montant le premier talus, on voit trois redoutes placées paralllement. En avant de la dernière, du côté du nord, se trouve un petit fond ; au-delà, le terrain s'élève de nouveau, & il y a encore trois redoutes placées à-peu-près dans le même sens que les précédentes. En avant de

celles-ci est un ravin profond qui vient de l'ouest, & dans lequel coule une petite creek. Ce ravin prend son origine dans les bois, & tout le terrain qu'il laisse sur sa droite, est extrêmement fourré. Maintenant si vous retournez sur vos pas, que vous vous placiez près des premières redoutes dont j'ai parlé, & que vous remontiez au second talus en vous dirigeant vers l'ouest, vous trouverez sur le plateau le plus élevé, un grand retranchement qui se prolonge parallèlement à la rivière, & tourne ensuite vers le nord-ouest, où il vient aboutir à quelques sommités assez escarpées, lesquelles étoient encore fortifiées par de petites redoutes. A la gauche de ces hauteurs & à l'endroit où la pente devient plus douce, commence un autre retranchement qui tourne vers l'ouest & fait deux ou trois angles, toujours couronnant les hauteurs jusqu'au sud-ouest. Vers le nord-ouest, on sort des lignes pour descendre une pente assez rapide, & en remonter une autre pareille; alors on trouve un nouveau plateau qui offre une position d'autant meilleure, qu'elle domine sur les bois dont elle est environnée, & qu'elle s'oppose à tout ce qui voudroit tourner

le flanc gauche de l'armée. C'est là qu'étoit campé le Général Arnold avec l'avant-garde.

Si l'on descend encore de cette hauteur en se dirigeant vers le nord, on se trouve bientôt au milieu des bois près de *Freeman's-farm*, & sur le terrain où se passèrent les actions du 19 Septembre & du 7 Octobre. J'évite de me servir du mot *champ de bataille*; car ces deux combats furent livrés dans les bois & sur un terrain si coupé & tellement couvert, qu'on ne peut y rien concevoir, ni trouver la moindre ressemblance entre le local & le plan qu'en a donné le Général Burgoyne. Tout ce qui m'a paru le plus clair, c'est que ce Général qui étoit campé à quatre milles à-peu-près du camp de *Beams's height*, voulut s'en approcher & en reconnoître les avenues; qu'il marcha à travers les bois sur quatre colonnes, & qu'ayant plusieurs ravins à passer, il les fit tourner à leur origine par l'avant-garde, aux ordres du Général *Frazer*; que deux autres colonnes traverserent, comme elles purent, les ravins & les bois, sans se communiquer ni s'attendre mutuellement; que celle de la gauche, dont l'artillerie faisoit la plus grande partie, suivit

le bord de la riviere où le terrain est plus égal, & qu'elle construisit des ponts sur les ravins & les ruisseaux, qui sont plus profonds de ce côté-là, parce qu'ils aboutissent tous à cette riviere; que le combat s'engagea d'abord avec les *Riflemen* & les milices américaines, lesquelles furent soutenues suivant le besoin & sans aucune disposition antérieure; que l'avant-garde & la colonne de droite furent engagées les premières, & que le combat dura jusqu'à ce que les colonnes de gauche fussent arrivées, c'est-à-dire jusqu'au coucher du soleil; qu'alors les Américains se retirerent dans leur camp, où ils avoient eu soin de faire porter leurs blessés; enfin que l'avant-garde & la colonne de droite des Anglois souffrirent beaucoup, étant restées l'une & l'autre engagées très longtems dans les bois, sans être soutenues.

Le Général Burgoyne acheta cher le frivole honneur de coucher sur le champ de bataille: il campa à Freeman's-farm, si près du camp des Américains, qu'il lui devint impossible de manœuvrer; de sorte qu'il se trouva dans le cas d'un joueur d'échecs qui s'est laissé faire *pat*. Il resta dans

cette position jusqu'au 7 Octobre; alors voyant ses vivres consommés, n'ayant aucune nouvelle de Clinton, & se trouvant trop près de l'ennemi pour se retirer sans danger, il tenta une seconde attaque & voulut encore que son avant-garde tournaît la gauche des ennemis. Ceux-ci qui remplissoient les bois, pénétrèrent son dessein, tournerent eux-mêmes le flanc gauche du corps qui menaçoit le leur, le mirent en déroute, & le suivirent assez loin pour se trouver, sans le savoir, vis-à-vis le camp des Allemands. Ce camp étoit placé en potence & un peu en arrière de la ligne. Arnold & Lincoln, animés par le succès, attaquerent & enleverent les retranchemens: tous deux achiererent la victoire au prix de leur sang; tous deux eurent la jambe fracassée (1) d'un coup de fusil. J'ai vu l'endroit où Arnold, réunissant la hardiesse d'un *Jokey* (2) à celle d'un soldat, sauta à cheval le retranchement des ennemis. C'étoit, comme tous ceux de ce

(1) Lincoln ne fut blessé que le lendemain.

(2) Nom qu'on donne en Amérique aux Maquignons, comme à tous ceux qui dressent les chevaux.

pays-ci, une eſpece de parapet, fait avec des troncs d'arbres placés les uns sur les autres. Ce combat fut très vif, & les sapins qui font déchirés par les coups de fusil & les boulets de canon, en offrent un témoignage qui se perpétuera long-tems, car le terme de leur existence paroît aussi éloigné que l'époque de leur naissance.

Je continuai ainsi ma reconnoiſſance jusqu'à la nuit; tantôt marchant dans la neige où j'enfonçois jusqu'aux genoux, tantôt cheminant en traîneau avec encore moins de succès, mon conducteur ayant pris la peine de me verser, fort doucement à la vérité, sur un beau tas de neige. Enſin, après avoir parcouru les lignes de Burgoyne, je descendis au grand chemin, paſſant dans une prairie où il avoit établi ſon hôpital. Je voyageai enſuite plus facilement, & j'arrivai à Saratoga à ſept heures du foir, ayant fait trente-ſept milles dans cette journée. Nous trouvâmes de bonnes chambres bien échauffées, un excellent ſouper & une converſation très agréable & très gaie; car le Général Schuyler eſt encore plus aimable quand il n'eſt pas avec ſa femme, en quoi il r'eſſemble à beaucoup

de maris européens. Il nous donna des instructions pour la course que nous devions faire le lendemain, tant au fort *Édouard* qu'à la grande cataracte de la rivière d'Hudson, qui est à huit milles au-dessus de ce fort, & à dix du lac *George*.

En conséquence de ces arrangements, nous partîmes le lendemain matin à huit heures, avec les Majors *Greme* & *Poppam*, qu'il nous avoit donné pour nous accompagner. Nous remontâmes la rive droite de l'Hudson pendant trois milles à-peu-près, avant de trouver un endroit sûr pour passer cette rivière en traîneau. Celui que nous choisismes ne nous exposoit à aucun danger, la glace étant aussi épaisse qu'on pouvoit le désirer; mais en approchant de la rive opposée, les bords me parurent si hauts, & si escarpés, que je ne concevois pas que nous pussions les monter. Comme mon principe est de ne porter aucun jugement sur les choses que je ne connois pas, & de m'en rapporter toujours, sur les chemins comme sur la navigation, aux gêns qui en ont un usage habituel, j'étois tranquille dans mon traîneau, attendant l'événement, lorsque mon conducteur, qui

étoit un fermier du pays, *appella* ses chevaux par un cri féroce, assez semblable à celui des sauvages; aussi-tôt, sans qu'on les frappât le moins du monde, ils enleverent le traîneau, & en trois sauts, ils se trouverent au haut d'un escarpement élevé de vingt pieds, & presqu'à pic.

Le chemin du fort Edouard cotoye presque toujours la riviere, mais souvent on la perd de vue dans les bois de sapins qu'il faut traverser. De tems en tems on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les sauvages. Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miss Mac-Rea étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un Officier anglois, qui triompha en même tems de sa rigueur & de son patriottisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre, en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere

de se retirer dans sa maison de campagne ; il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de Miss Mac-Rea étoit dans cette armée ; elle voulloit le revoir vainqueur , l'épouser & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée : ces sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis ; ils pillerent la maison de Miss Mac-Rea & l'enleverent elle - même. Lorsqu'ils l'eurent conduite à leur camp , il fut question de savoir à qui elle appartiendroit ; on ne put s'accorder , & pour terminer la querelle , quelques-uns d'entr'eux la tuèrent d'un coup de *tomahawk* (1). Le récit de cette funeste catastrophe , en me faisant déplorer les malheurs de la guerre , concentrerent tout mon intérêt dans la personne de l'Officier anglois , à qui il étoit permis d'écouter à-la-fois sa passion & son devoir. Je sais qu'une mort si cruelle & si imprévue , fourniroit un sujet très pathétique pour un drame ou pour une élégie : mais la séduction de

(1) C'est ce que les Canadiens appellent *caisse-tête*.

l'éloquence & de la poésie peut seule attendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause; car tel est le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortége naturel, & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

A mesure qu'on approche du fort Edouard, les habitations deviennent plus rares. Ce fort a été construit à seize milles de Saratoga, dans un petit vallon près de la riviere, seul endroit qui ne soit pas couvert de bois, & où l'on puisse voir à une portée de fusil autour de soi. Autrefois il consistoit en un quarré, fortifié de deux bastions du côté de l'est, & de deux demi-bastions du côté de la riviere; mais on a abandonné cette ancienne fortification, parce qu'elle étoit trop commandée, & on a construit sur un lieu plus élevé, une grande redoute avec un simple parapet & une mauvaise palissade: au-dedans est une petite caserne, qui peut contenir deux cens soldats. Tel est ce fort.

Édouard dont on a tant parlé en Europe, quoiqu'il n'ait jamais été en état de résister à cinq cens hommes, qui meneroient avec eux quatre pieces de campagne. Je m'y arrêtai une heure, afin de laisser repaître mes chevaux, & vers midi, je me remis en chemin pour remonter jusqu'à la cata-racte, qui est à huit milles au-delà. En sortant du vallon, & en suivant le chemin du lac George, on trouve une position assez militaire, qui a été occupée pendant l'autre guerre : c'est une espece de camp retranché, ou qu'on peut retrancher avec des abattis ; il garde le débouché des bois & commande le vallon.

A peine avois-je perdu de vue le fort Édouard, que le spectacle de la dévastation s'offrit à mes regards, & continua de les affliger jusqu'à l'endroit où je m'arrêtai. Au milieu de ces antiques forêts, la paix & l'industrie avoient conduits des cultivateurs, des hommes heureux jusqu'à l'époque de la guerre. Ceux qui se trouverent sur le chemin de Burgoyne en éprouverent seuls les malheurs ; mais lors de la dernière invasion des sauvages, la désolation s'est étendue depuis le fort Schuy-

ler (1) jusqu'au fort Édouard. Je ne vis donc autour de moi que les restes des incendies : quelques briques, que le feu n'avoit pu détruire, indiquoient seules la place où les maisons avoient été bâties ; tandis que les *fences* encore entieres & les champs défrichés, annonçoient que ces déplorables habitations avoient été autrefois le séjour de la richesse & du bonheur. Arrivés à hauteur de la cataracte, il nous fallut sortir de nos traîneaux & marcher un demi-mille pour gagner le bord de la riviere. La neige avoit quinze pouces de haut, ce qui rendoit cette promenade un peu pénible, & nous obligeoit à marcher les uns derrière les autres afin de frayer un sentier. Tour à tour, chacun prenoit la tête de cette petite colonne, à-peu-près comme les oies-sauvages se reliaient pour occuper le sommet de l'angle qu'elles forment en volant. Mais quand notre marche auroit été encore plus pénible, le spectacle de la cataracte nous en auroit bien dédommagés. Ce n'est point une nappe d'eau comme à *Cohos* & à *Totohaw* : la riviere resserrée, & in-

(1) Les Anglois l'appellent le fort *Stanwix*.

terrompue dans son cours par différens rochers ; glisse au milieu d'eux & se précipite obliquement en formant plusieurs cascades. Celle de Cohos est plus majestueuse , celle-ci plus effrayante : la riviere des Mohawks semble se laisser tomber de son propre poids ; celle d'Hudson se tourmente & se courrouce , elle écume & tourbillonne , & fuit comme un serpent qui s'échappe , en menaçant encore par d'horribles sifflements.

Il étoit près de deux heures lorsque nous eumes regagné nos traîneaux : il nous restoit vingt-deux milles à faire pour retourner à Saratoga ; ainsi nous revîmes sur nos pas le plus vite qu'il nous fut possible ; mais il fallut encore s'arrêter au fort Édouard pour donner à manger à nos chevaux. Nous employâmes ce tems , comme nous avions fait le matin , à nous chauffer au foyer des Officiers qui commandent la garnison. Ils sont au nombre de cinq , & celui des soldats est de cent-cinquante à-peu-près. C'est pour tout l'hiver qu'on les a placés dans ce désert , & je laisse à penser si cette garnison est plus gaie que celle de Gravelines ou de Briançon. Au bout d'une heure ,

nous

nous nous remîmes en chemin , & la nuit ne tarda pas à venir ; mais avant qu'elle fut obscure , j'eus la satisfaction de voir le premier gibier que j'ay apperçu dans mon voyage : c'étoit une compagnie de cailles ; quelques-uns les appellent perdrix , quoiqu'elles ressemblent beaucoup plus aux cailles. Elles étoient perchées sur une *fence* au nombre de sept. Je sortis de mon traîneau pour les considérer de plus près ; elles me laissèrent approcher jusqu'à quatre pas : je fus obligé , pour les voir voler , de leur jeter ma canne ; alors elles partirent toutes ensemble , & je trouvai que leur vol étoit semblable à celui des perdrix. Elles sont plus grosses que les cailles , mais leur bec est semblable à celui des perdrix , & comme celles-ci , elles sont sédentaires (1).

(1) Cet oiseau ne peut être rapporté ni à l'espèce des cailles , ni à celle des perdrix : il est plus gros que les premières , & moins que les dernières ; les plumes des ailes & du corps sont à-peu-près de la même couleur que celles des perdrix grises ; celles du ventre sont mêlées de gris & de noir , comme chez les bartavelles. La gorge du coq est blanche , celle de la poule jaune ; tous les deux garnis d'un beau collier noir. Il sifflé comme la caille , mais avec beaucoup plus de force ; & son chant a quatre notes , au lieu que celui de la caille

Notre retour fut heureux & prompt : il ne pouvoit fournir d'autre événement que le second passage de la riviere & la descente de l'escarpement que nous avions monté. J'attendois cette nouvelle épreuve avec autant de confiance que la premiere ; mais un traîneau qui marchoit devant le mien, s'étant arrêté à cet endroit, & l'obscurité de la nuit m'empêchant de rien distinguer, je crus qu'on se disposoit à mettre pied à terre & je n'hésitai pas à suivre cette exemple. Le premier traîneau étoit celui du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas ; à peine étois-je à terre que je vis ce traîneau partir avec toute sa charge, & glisser le long de l'escarpement avec une telle rapidité qu'il

n'en a que trois. Du reste, il a plus les mœurs de la perdrix rouge que celles de la caille, car il se perche & va toujours en compagnie : il aime les bois & les marais. Cet oiseau est très commun en Amérique, mais plus encore dans le sud que dans le nord. On s'exagérera pas si l'on assure que dans un seul hiver, & dans un arrondissement de cinq à six lieues, les Officiers qui étoient en quartier d'hiver à York & à Williamsburg, en ont tué plus de six mille, & que les negres en ont vendu un pareil nombre, qu'ils avoient pris dans de petits ttebuchets. Cependant, au printemps suivant, ou s'apercevoit à peine qu'on eût plus chassé qu'à l'ordinaire.

ne put s'arrêter qu'à trente pas de là. C'est qu'on ne fait pas plus de façons pour descendre ces escarpemens que pour les monter : les chevaux accoutumés à cette manœuvre, se précipitent aussi rapidement qu'ils s'élancent ; de sorte que le traîneau glissant comme la *ramasse* du Mont-Cenis, ne peut atteindre leurs jambes de derrière & les faire tomber.

A six heures & demie, nous étions rendus chez le Général Schuyler, & cette soirée fut aussi agréable que la précédente.

Le 31 nous montâmes à cheval à huit heures du matin. M. Schuyler nous conduisit lui-même au camp que les Anglois occupoient lorsque le Général Burgoyne capitula. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide, mais il nous étoit nécessaire à tous égards ; car outre que cet événement s'étoit passé sous ses yeux, & qu'il étoit mieux que personne en état d'en rendre compte, il ne falloit pas moins que le propriétaire même du terrain, pour nous conduire sûrement à travers des bois, des fences & des retranchemens couverts d'un pied de neige.

En jettant les yeux sur la carte , on verra que Saratoga est situé au bord d'une petite riviere qui vient du lac de ce nom , & qui se jette dans celle d'Hudson. Sur la rive droite de la *Fiskill* , c'est le nom de cette petite riviere , se trouvoit autrefois une belle maison de campagne appartenant au Général Schuyler ; une grosse ferme qui en dépend , ainsi que deux ou trois moulins à scie , un meeting house & trois ou quatre maisons médiocres , composoient toutes les habitations de ce lieu célèbre , dont le nom passera à la dernière postérité. Lorsqu'après l'affaire du 7 Octobre , le Général Burgoyne commençâ sa retraite , il se mit en marche la nuit du 8 au 9 , & ne parvint que le 13 à passer la creek ; tant il avoit eu de peine à traîner son artillerie , qu'il s'opiniâtra à conserver , quoique la plupart des chevaux de traits eussent été tués , ou fussent morts de misere. Il employa donc quatre jours à faire huit milles de chemin , ce qui donna le tems aux Américains de le suivre sur la rive droite de l'Hudson , & de le précéder sur la rive gauche , où ils occuperent en force tous les passages. Le Général Bur-

goyne fut à peine de l'autre côté de la creek, qu'il fit mettre le feu à la maison du Général Schuyler, plutôt par humeur que pour la sûreté de son armée; puisque cette maison placée dans un fond, ne pouvoit offrir aucun avantage aux Américains, & que d'ailleurs il laissa subsister la ferme, qui est maintenant le seul asile du propriétaire. C'est-là que M. Schuyler nous a logés dans quelques chambres qu'il a fait acommode, en attendant que des circonstances plus heureuses lui permettent de bâtir une autre maison. La creek coule entre deux escarpemens dont les sommités sont à-peu-près de même hauteur; elle descend ensuite par plusieurs rapides qui font tourner les moulins: là le terrain est plus ouvert & continue ainsi jusqu'à la riviere du nord; c'est-à-dire l'espace d'un demi-mille. Quant à la position du Général Burgoyne, il est difficile de la décrire, parce que le terrain est très irrégulier, & que ce Général se trouvant entouré, fut obligé de diviser ses troupes en trois camps, qui formoient trois fronts différens; l'un faisant face à la creek, l'autre à la riviere d'Hudson, & le troisième aux montagnes du côté de l'ouest.

Le plan du Général Burgoyne donne une idée assez juste de cette position qui ne fut pas mal prise, & qui n'est vicieuse que du côté des Almains, où le terrain forme une rampe dont la pente étoit contre eux. Tout ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que les bois vont toujours en s'élevant vers l'ouest ; de sorte que le Général Burgoyne put bien occuper quelques mamelons avantageux, mais jamais les sommets. Aussi le Général Gates, arrivé à Saratoga presqu'aussi-tôt que les Anglois, fit-il passer deux mille hommes au-delà de la creek, leur ordonnant de se retrancher, & de construire une batterie de deux pieces de canon. Elle commença à tirer le 14, & ne laissa pas d'incommoder les Anglois. Le Général Schuyler critique cette position ; il prétend que ce corps étoit assez avancé pour être compromis, sans être assez fort pour s'opposer à la retraite des ennemis. Mais si l'on fait attention que le poste de ces deux mille hommes étoit établi dans des bois très fourrés ; qu'il étoit défendu par des abattis, & qu'il trouvoit une retraite sûre dans l'immense forêt qui étoit derrière lui ; que d'ail-

leurs il s'agissoit d'harceler un ennemi qui fuyoit, & dont le courage étoit abattu, on croira avec moi que cette critique est encore plus d'un rival sévere, que d'un tacticien savant & méthodique. Quoi qu'il en soit, il reste toujours certain que le Général Burgoyne n'avoit d'autre parti à prendre que de laisser égorger ses troupes ou de capituler. Son armée n'avoit que pour cinq jours de vivres : il lui étoit donc impossible de garder sa position. On lui proposa de rétablir un ancien pont de bateaux, qui avoit été construit devant le camp même ; mais un corps de deux mille hommes s'étoit déjà posté sur les hauteurs de l'autre côté de la riviere, où il avoit élevé une batterie de deux pieces de canon. Si on entreprenoit de remonter par la rive droite pour gagner les gués qui sont près du fort Édouard, on avoit des ravins à passer & des chemins à raccommoder : d'ailleurs ces défilés étoient déjà occupés par les milices, & il falloit les combattre à l'avant-garde, tandis qu'on avoit une armée entiere sur ses derrieres & sur ses flancs. A peine restoit-il le tems de délibérer : les boulets de canon commençoient à tomber dans

le camp ; il en vint un dans la maison où l'on tenoit conseil de guerre , de sorte qu'on fut obligé de la quitter pour se réfugier dans les bois.

Qu'on rapproche maintenant la situation du Général Burgoyne , rassemblant ses trophées à Ticondéroga , & publiant son orgueilleux manifeste , de celle où il se trouva , lorsque , vaincu & environné par une troupe de paysans , il ne lui resta pas même une place où il pût discuter quelle sorte de supplication il convenoit de leur faire. J'avoue que lorsque j'ai été conduit à l'endroit où les Anglois ont mis bas les armes , & à celui où ils ont défilé devant l'armée de Gates , j'ai partagé le triomphe des Américains , & j'ai admiré en même tems leur noblesse & leur magnanimité ; car les soldats & les Officiers virent passer leurs présomptueux & sanguinaires ennemis , sans leur faire le moindre outrage , sans laisser échapper un geste , un sourire insultant. Ce silence majestueux réfutoit d'une maniere bien sensible les vaines déclamations du Général Anglois , & sembloit attester tous les droits que nos alliés avoient à la victoire. Le hasard seul donna lieu à une allusion

que le Général Burgoyne parut sentir vivement. C'est l'usage en Angleterre & en Amérique, lorsqu'on approche de quelqu'un pour la première fois, de lui dire : *I am very happy to see you ; Je suis très aise de vous voir.* Le Général Gates se servit de cette formule en abordant le Général Burgoyne : je le crois bien, répondit ce dernier, la fortune de ce jour est entièrement pour vous, *I think it ; the fortune of the day is intirely yours.* Le Général Gates ne parut pas faire attention à cette réponse ; il conduisit Burgoyne chez lui, où il lui donna un très bon dîner, ainsi qu'à la plupart des Officiers anglois. On mangea & on but largement, & chacun parut oublier ou ses malheurs ou ses succès.

Avant le dîner, & au moment où les Américains se partageoient les Officiers anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de *Riedezell*, femme du Général Brunswikois. M. Schuyler, qui avoit suivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans sa tente ; il s'y rendit bientôt après,

& la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un sauvage semblable à ceux qui avoient suivi l'armée angloise. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de six ou sept ans. Le Général Schuyler les caressa beaucoup ; ce spectacle attendrit Madame de Riedezell & la rassura en un instant : *Vous êtes tendre & sensible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je suis heureuse d'être tombée entre vos mains.*

En conséquence de la capitulation, l'armée angloise fut conduite à Boston. Pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux. On étoit embarrassé de trouver, près d'Albany, un quartier convenable pour le Général Burgoyne & sa suite : M. Schuyler offrit sa belle maison dont j'ai déjà parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y restoit pour visiter les ruines de son autre maison, que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à sa femme de préparer tout pour le recevoir aussi bien qu'il feroit possible, & ses intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très bien accueilli par Ma-

dame Schuyler & sa petite famille : il fut logé dans le meilleur appartement de la maison. Le soir, on lui servit un excellent souper, dont on lui fit les honneurs avec tant de grace, qu'il fut attendri jusqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond soupir : *En vérité, c'en est trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur asyle.* Cependant le lendemain matin ses disgraces lui furent rappelées par une aventure qui auroit parue gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une suite, ou, si l'on veut, une *famille* très nombreuse, on fut obligé d'étendre des matelats à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le second fils de M. Schuyler, âgé alors de sept ans, petit enfant-gâté, comme le sont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, courroit toute la maison dès le matin, selon sa coutume ; il ouvrit la porte du salon, éclata de rire en voyant ces Anglois rassemblés ; & refermant la porte sur lui, il leur dit : *Vous*

étes tous mes prisonniers. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus tristes qu'ils ne l'étoient la veille.

J'espere qu'on me pardonnera de raconter ces petites anecdotes, qui ne m'ont peut-être parues intéressantes que par cette seule raison, que je les fais d'original, & que je les ai apprises sur les lieux mêmes. D'ailleurs, un simple journal mérite quelqu'indulgence, & quand on n'écrit pas l'histoire, il est permis d'écrire des historiettes. Désormais je n'ai plus qu'à prendre congé du Général Schuyler, que ses affaires retiennent à Saratoga, & à retourner sur mes pas, le plus vite qu'il m'est possible, pour me rendre à Newport.

En repassant près de Beams's-height & de Stillwater, j'eus encore occasion d'examiner le flanc droit du camp que le Général Burgoyne avoit occupé : il me parut que le plan m'en avoit donné une idée assez exacte. On m'avoit assuré que je pourrois retourner à Albany par le chemin de l'est, mais en arrivant à *Half-moon*, j'appris que les glaces étoient rompues en plusieurs endroits ; de sorte qu'après m'être reposé quelque tems dans

une jolie auberge , tenue par Madame *People* , veuve d'un Hollandois , je repris le chemin de la riviere des Mohawks : je la passai sans accident , & j'arrivai à Albany vers six heures du soir. Nous nous rassemblâmes aussi-tôt (je parle seulement des six voyageurs françois) pour prendre des mesures pour notre retour. Il n'y avoit pas un moment à perdre , car les vents avoient tourné au sud , & le dégel commençoit : or il pouvoit fort bien arriver que nous fussions retenus très longtems à Albany. En effet , lorsqu'on ne peut pas traverser la riviere sur la glace , on est quelquefois obligé d'attendre huit ou dix jours avant qu'elle soit navigable & qu'on puisse la traverser au ferry : il falloit donc partir le plutôt possible ; mais comme nous étions trop de monde pour pouvoir voyager ensemble , il fut résolu que le Vicomte de Noailles & ses deux compagnons , partiroient le lendemain à la pointe du jour , & qu'ils iroient coucher à trente milles d'Albany ; que pour moi , je ne partirois qu'à midi , & que je m'arrêtérois à *Kinderhook*. Le Vicomte de Noailles avoit laissé ses chevaux de l'autre côté de la riviere , & il y avoit

déjà fait passer son traîneau ; rien ne s'opposoit donc à son départ , la glace étant certainement assez épaisse pour permettre de passer à pied. Ma situation étoit toute différente , j'avois deux traîneaux à Albany ; ils appartennoient à l'État , & c'étoit l'Aide-Quartier-Maître général , un excellent homme , appellé M. *Quakerbush* , qui me les avoit fournis. Mon intention étoit de les payer ; mais il ne voulut jamais y consentir , m'assurant qu'il suffiroit que je les remisse au Quartier-Maître de Rhode-Island , qui les renverroit par la premiere occasion. En effet , il existe encore sur le continent un arrangement très commode pour les militaires , & pour tous ceux qui sont chargés de quelques commissions pour le service public : chaque État entretient des chevaux dont on peut se servir pour voyager ; avec cette attention seulement , de les remettre au Quartier-Maître de l'endroit où on les laisse. Dans les États du nord , il y a aussi des traîneaux destinés au même usage.

Comme nous étions à délibérer sur notre voyage , le Colonel *Hughes* , Quartier-Maître de l'Etat de New-York , vint nous trouver : il arrivoit d'une

course qu'il avoit faite du côté de Fish-kill, & il nous témoigna beaucoup de regret de ne s'être pas trouvé à Albany pendant notre séjour. Je répéterai ici ce que j'ai déjà dit ailleurs; c'est qu'il est impossible d'imaginer une politesse plus franche & plus noble, une obligeance plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers américains à qui j'ai eu affaire. M. Hughes voulut se charger lui-même de me conduire de l'autre côté de la riviere, & il me promit de venir me prendre le lendemain matin à onze heures.

J'avois fait assez de chemin dans la journée pour esperer un sommeil paisible, & je comptois avec quelque raison sur une bonne nuit; mais à quatre heures du matin je fus réveillé par un coup de fusil tiré tout près de mes fenêtres: je prêtai l'oreille & je n'entendis aucun cri, aucun mouvement dans la rue; ce qui me fit penser que c'étoit quelque fusil qui étoit parti de lui même, sans causer aucun accident. J'essayai donc de me rendormir. Un quart d'heure après, un nouveau coup de fusil, ou de pistolet, interrompit mon sommeil: celui-ci fut suivi de quelques autres; de

sorte que je ne doutai plus que ce ne fut quelque réjouissance, quelque fête semblable à nos baptêmes de village. A la vérité, l'heure me paroissoit un peu indue; enfin plusieurs voix qui se mêloient à cette mousquetterie & qui crioient *New-year*, *nouvel an*, m'aviserent que nous étions au premier de Janvier, & je conclus que MM. les Américains célébroient ainsi l'année qui commençoit. J'avoue que cette maniere de la fêter ne me plut pas infiniment; cependant il fallut prendre patience: mais au bout d'une demi-heure, j'entendis un bruit confus de plus de cent personnes, la plupart enfans ou jeunes gens, qui s'assembloient sous mes fenêtres. Bientôt je fus encore mieux averti de leur voisinage; car ils tirerent plusieurs coups de fusil, frapperent rudement à la porte & jetterent des pierres dans mes vitres. Le froid & la paresse me retenoient toujours dans mon lit; mais M. Linch se leva, entra dans ma chambre & me d't, que sûrement ces gens-là vouloient me faire honneur, & en même tems me demander de l'argent. Je le priai de descendre & de leur donner deux louis; il les trouva déjà maîtres de

la maison & buvant le rum de mon hôte. Au bout d'un quart-d'heure, ils s'en allerent courir d'autres rues, & le bruit ne discontinua pas jusqu'au grand jour. En me levant, j'appris par mon hôte, que l'usage du pays étoit, que le premier jour de l'an, les jeunes gens, les valets, les negres même, alloient dans toutes les tavernes & dans beaucoup d'autres maisons, souhaiter la bonne année & demander à boire. Il n'y avoit donc rien de particulier pour moi dans cette affaire, & il se trouva, qu'à l'exemple des Empereurs romains, j'avois fait une gratification au peuple. Le matin, lorsque je sortis pour prendre congé du Général Clinton, je ne rencontrais que des gens ivres dans les rues; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit de les voir marcher, courir même sur le verglas, sans tomber ni faire un faux pas, tandis que j'avois la plus grande peine à me tenir sur mes jambes.

Lorsque mes traîneaux furent prêts, j'en pris un pour aller prendre congé de Madame Schuyler & de sa famille; puis je revins trouver le Colonel Hugues, qui m'attendoit à l'entrée de la ville. Il avoit appris depuis que nous nous étions quittés,

que le Baron de Montesquieu étoit petit-fils de l'auteur de *l'Esprit des Loix*. Joyeux de cette découverte, il me pria de le présenter de nouveau à celui qui portoit un nom si respectable ; & quelques momens après, comme je lui témoignois toute ma sensibilité pour les services qu'il me rendoit, & en même tems mon regret de ne pouvoir m'acquitter envers lui, il me dit avec un sentiment vraiment aimable : « Eh bien ! puisque vous vous lez faire quelque chose pour moi, tâchez de me procurer un exemplaire françois de *l'Esprit des Loix*. Je ne parle pas votre langue, mais j'entends vos livres, & mon bonheur sera de lire celui-là dans l'original ». Je lui promis de lui en faire tenir un exemplaire, & j'ai été assez heureux pour pouvoir m'acquitter de ma parole à mon retour à Newport. Après cette conversation il me conduisit au bord de la riviere, à l'endroit qu'il croyoit le plus sûr ; mais comme je commençois à m'aventurer, la premiere chose que je vis, fut un traîneau dont les chevaux s'abîmoient sous la glace, à-peu-près à vingt pas de moi. Je laisse à juger de ma consternation ; il falloit re-

tourner sur mes pas , il falloit peut-être rester encore huit jours à Albany , pour attendre que le dégel fût complet & la riviere débarrassée des glaçons. Le Colonel Hugues me dit de retourner à mon auberge & de m'y tenir bien tranquille , tandis qu'il alloit envoyer un homme à cheval le long de la riviere , s'enquerir s'il y avoit un endroit où on pût encore la passer. Cependant trois traîneaux , qui apportoient du rum pour les magasins de l'État , paroissoient à l'autre rive & vouloient risquer le passage : aussi-tôt il envoya un homme à pied pour les arrêter , après quoi nous nous séparâmes assez tristement. Mais vers une heure après - midi , tandis que j'étois à lire au coin de mon feu , le Secrétaire de M. Hugues entra , & me dit que les traîneaux qu'on avoit voulu arrêter , s'étoient obstinés à passer ; qu'ils en étoient venu à bout , en évitant le trou qu'avoient fait les mêmes chevaux que j'avois vu s'enfoncer & sortir ensuite avec bien de la peine. Comme le dégel continuoit , je n'avois pas un instant à perdre ; je fis atteler & je partis sur-le-champ , toujours sous les auspices du Colonel Hu-

gues, qui m'attendoit au bord de la riviere. Lorsque je fus près de l'autre rive, je me séparai de lui ; mais il me fallut faire encore un demi-mille sur la glace, avant de gagner une rampe qui me conduisit au grand chemin : alors tous les périls furent passés, & j'arrivai aisément à Kinderhook vers six heures du soir.

Le lendemain je partis à neuf heures du matin ; & après avoir passé le pont de Kinderhook, je laissai sur la droite le chemin de Claverak, pour suivre celui de *Nobletown*. Je m'arrêtai dans ce township où je descendis à *Makingston-Tavern*, petite auberge assez propre, & où deux voyageurs peuvent loger comodément. Jeus occasion de causer avec le cousin & le voisin de M. *Makingston*, qui porte le même nom que lui. Il a été Major dans l'armée américaine, & il a reçu en Canada un coup de feu qui lui traversoit la cuisse. Il m'a conté que les nerfs ayant été offensés par la blessure, & ensuite racourcis, il étoit resté boîteux pendant plus d'un an ; mais qu'à l'affaire de *Prince-Town*, après avoir fait dix-huit milles à pied, il lui arriva de sauter une barriere, & que

dans l'effort qu'il fit, ses nerfs racourcis se rompirent, ou plutôt s'allongerent, de façon qu'il n'a pas boîté depuis.

Dès que mes chevaux eurent pris un peu de repos, je me remis en route, & continuant de cheminer dans les bois & les montagnes, je n'arrivai à *Shefield* qu'à nuit tombante. Je traversai toute cette ville, qui a près de deux milles de longueur, avant de trouver l'auberge de M. *Dewy*. *Shefield* est un très joli endroit ; les maisons y sont fréquentes & bien bâties, & le grand chemin qui les sépare a plus de cent pas de large. Pour mon auberge, elle me plut dès le moment que j'y entrai : les hôtes m'en parurent honnêtes & bien élevés ; j'admirai sur-tout une fille de douze ans qui avoit toute la beauté de son âge, & que *Greuzé* auroit été trop heureux de prendre pour modèle, lorsqu'il fit son charmant tableau de la jeune fille qui pleure son serin. Lorsque je fus dans la chambre qui m'étoit destinée, je m'amusai à regarder quelques livres dispersés sur des tables. Le premier que j'ouvris étoit *l' Abrégé de la Philosophie de Newton*. Cette découverte m'engagea à faire quel-

ques questions à mon hôte sur la Phylique & la Géométrie; je trouvai qu'il en savoit beaucoup, & de plus qu'il étoit très modeste & de très bonne compagnie. Il est *Surveyor*, c'est-à-dire, Arpenteur, place qui donne beaucoup d'occupations dans un pays où l'on a perpétuellement des terreins à mesurer & des limites à fixer.

Le 3 au matin, je vis avec chagrin, que le tems qui, jusques-là, avoit été toujours incertain, se décidoit au dégel. J'avois à traverser les *Greenwoods* (*bois verds*) pays désert, âpre & difficile. Ce qui restoit de neige sur la terre me faisoit encore espérer que je pourrois continuer ma route en traîneau; je conservai donc les miens, & j'allai assez bien jusqu'à *Canaan*, petite ville située sur la rive gauche de *l'Housatonick*, à sept milles de *Shefield meeting-house*: là, je tournai sur la gauche, & je commençai à gravir les montagnes. Malheureusement, la neige me manquoit à mesure qu'elle m'étoit nécessaire: il me fallut presque toujours marcher à pied pour soulager mes chevaux, qui étoient obligés, tantôt d'arracher mon traîneau de la boue, tantôt de le faire passer par-

dessus des pierres hautes de deux ou trois pieds. Ce chemin est en effet si raboteux, qu'il ne permet gueres de se servir des traîneaux, à moins qu'il n'y ait un pied & demi de neige sur la terre. Ce n'e fut donc pas sans beaucoup de peine que je parvins à faire quinze milles, avant de m'arrêter à une mauvaise auberge dépendante de *Norfolk*. En sortant de cette auberge, je me trouvai dans les Greenwoods. Cette forêt appartient à la même chaîne de montagnes que j'avois traversée en allant à Fishkill par le chemin de Lichfield; mais elle a cela de particulier, que les arbres en sont superbes: ce sont des sapins si forts, si droits & si élevés, que je ne crois pas qu'il y en ait de pareils dans toute l'Amérique septentrionale. Je regrette que *Salvator Rose*, ou *Gaspard Poussin* n'aient pas vu le tableau imposant & vraiment *grandioso* que présente une vallée profonde, où coule la petite rivière, appellée *Naragontad*. Cette vallée paroît encore resserrée par les immenses sapins dont elle est ombragée, & dont quelques-uns s'élevant obliquement, semblent réunir leurs sommets pour intercepter les rayons du soleil. Lorsqu'on a passé

cette riviere, on monte pendant l'espace de quatre ou cinq milles, & on descend ensuite aussi long-tems; mais toujours en sautant de grosses pierres qui traversent le chemin, & lui donnent la forme d'un escalier. C'est-là qu'un de mes traîneaux se brisa. Je ne savois comment faire pour le réparer, car la nuit approchoit, & je me croyois dans le désert le plus inhabité: j'essayai de faire marcher encore cette voiture, toute boîteuse & brisée qu'elle étoit, & ce premier essai n'avoit rien d'encourageant, lorsqu'au bout de deux cens pas, je trouvai une petite maison, & vis-à-vis de cette maison une forge: le feu étoit allumé, & le maréchal travailloit. Un pilote qui découvre une terre dans des mers inconnues, n'est pas plus satisfait que je le fus à cette vue. Je priai bien poliment cet honnête homme de quitter son ouvrage pour racommoder mon traîneau: il y consentit, & je continuai de suivre à pied celui qui étoit encore en bon état, désespérant de revoir jamais l'autre; cependant il arriva tout-au-plus une heure après moi. Telles sont les ressources que les voyageurs trouvent en Amérique, & telle est l'excellente police

de ce pays, que nul chemin n'est dépourvu de ce qui peut servir à leurs besoins.

Cette journée étoit destinée à me faire éprouver toute sorte de contrariété. Il étoit sept heures du soir lorsque j'arrivai à *New-Hartford*, où j'espérois trouver une bonne auberge, appellée *Gilbert's house*. Trois Officiers américains, qui m'avoient aisément passé, parce qu'ils étoient à cheval, avoient eu l'honnêteté d'aller plus loin, pour me laisser la maison toute entière; mais lorsque j'y entrai, on me dit & on me prouva qu'il étoit impossible de me loger: en effet, on la racommodoit, & les maçons travaillioient par-tout. Il ne me restoit plus d'autre espérance que l'auberge d'un certain *M. Case*, qui est à deux milles plus loin, & au-delà de la riviere de *Farmington*; mais ayant appris que les Officiers américains y étoient allés, je demandai si je ne trouverois pas hospice ailleurs. On m'adressa à une vieille femme, nommée Madame *Wallen*, qui avoit tenu auberge autrefois, & on me fit espérer qu'elle voudroit bien me recevoir. Je continuai donc de suivre à pied mon traîneau. Arrivé enfin, & non sans peine, à

la porte de Madame Wallen , j'implorai humblement son hospitalité ; elle consentit à me loger , & ne le fit que pour me rendre service. Je restai quelque tems dans cette maison , qui avoit l'air très pauvre ; mais en visitant les logemens , je les trouvai si mauvais , que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Case , s'informer si je trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied , laissant mes chevaux dans l'autre maison , & je fus assez heureux pour avoir un bon lit & un souper tel quel ; mais que je trouvai très bon , moins parce que j'avois bon appétit , que parce que j'étois servi par une grande femme de vingt-cinq ans , d'une très belle figure , & d'une taille noble & distinguée. Je demandai si c'étoit la fille de mon hôtesse : celle-ci , qui étoit une bonne grosse femme , assez curieuse & assez bavarde , & qui m'avoit déjà pris en amitié , parce que je répondois à ses questions tant qu'elle vouloit , me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans ; cependant elle en tenoit un dans ses bras , qu'elle caressoit beaucoup , & dont elle paroissoit prendre grand soin. A qui appartient donc celui-ci , lui

dis-je? À la grande femme que vous voyez, me répondit-elle. — Et quel est son mari? — Elle n'en a pas. — Elle est donc veuve? — Non, elle n'a jamais eu de mari. C'est, ajouta-t'elle, une avantage malheureuse qui seroit trop longue à vous conter: cette pauvre fille s'est trouvée dans le besoin; je l'ai prise chez moi & j'ai soin de la mère & de l'enfant... Avancerai-je un paradoxe, si je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre chose, combien les mœurs des Américains sont pures & respectables. Chez eux le vice est si étranger, si rare, que le danger de l'exemple est presque nul; de sorte qu'une faute de ce genre est regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu quelle attaque, sans prendre aucune mesure pour éviter la contagion. J'ajouterai, que l'acquisition d'un citoyen est si précieuse dans ce pays, qu'une fille en élevant son enfant, semble expier la foiblesse qui lui a donné l'existence. Ainsi, la morale qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la société, semble quelquefois être locale & modifiée par les tems & les circonstances. Lorsqu'un enfant sans

asile, sans propriété, sera un fardeau pour l'Etat, un être voué au malheur, ne devant sa conservation qu'à la pitié, & non à l'utilité publique; on verra sa mère humilié, peut-être même punie, & alors on justifiera cette sévérité par tous ces dogmes austères, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant.

Je m'étois proposé de faire le lendemain une très petite journée, puisque je ne devois aller coucher qu'à Hartford, à quinze milles seulement du lieu où j'étois; cependant il me parut impossible de faire ce chemin autrement qu'à cheval: je laissai donc les deux traîneaux de l'Etat de New-York, chez M. Case, après lui avoir demandé un reçu, que j'ai remis depuis à M. Wadsworth. D'abord je n'eus pas lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris: je voyageai pendant quelque tems sur des hauteurs couvertes de neige, où les traîneaux auroient réussi à merveille; mais en descendant vers la riviere de Farmington, je trouvai que le dégel étoit complet, & que la boue avoit pris la place de la neige. Les bois que je venois de passer, ne ressemblaient pas aux *Green-woods*;

ils étoient peuplés de petits sapins, dont le verd flattoit la vue, & dont le hasard avoit dessiné les chemins d'une maniere si heureuse, qu'on ne pourroit prendre un meilleur modele pour faire des *promenades angloises*.

Lorsque j'eus passé la riviere de Farmington, je montai une côte assez longue & assez roide, sur laquelle on trouve de tems à autres, des objets intéressans pour les amateurs de l'histoire naturelle. On y voit entr'autres, de grands quartiers de rochers, ou plutôt des gros blocs de pierre, qui n'ont aucune correspondance avec le reste de la montagne, & qui paroissent avoir été jetés là par quelque volcan. J'en remarquai un plus singulier que les autres, & je m'arrêtai pour le faire mesurer: c'étoit une espece de *socle* ou de quartré long, assez semblable au piedestal de la statue de Piere-Le-Grand qu'on voit à Pétersbourg. Il a trente pieds de longueur sur vingt de hauteur & de largeur: du côté de l'est, il est fendu dans la plus grande partie de sa hauteur; cette fente peut avoir un pied & demi de large par en haut, mais beaucoup moins par en bas.

Quelques arbustes ont végétés dans le peu de terre qui s'y est rassemblé, & sur le sommet même du rocher, on voit un petit arbre dont je n'ai pu démêler l'espèce. La pierre est dure & de la nature du quartz; elle n'est en aucune façon volcanisée.

J'arrivai à Hartford vers trois heures. Ayant appris que M. Wadsworth étoit absent, je craignis de gêner sa femme & sa sœur si j'allois loger chez elles, & je m'établis dans une très bonne auberge tenue par M. Bull, qu'on accuse d'être un peu *de l'autre côté de la question*, ce qui veut dire, en termes honnêtes, qu'on le croit Tory. Je me contentai donc d'aller faire une simple visite à Madame Wadsworth, & de lui demander à déjeuner pour le lendemain. Le 5, je partis à onze heures seulement, quoique j'eusse trente milles à faire pour arriver à Lebanon. Au passage du ferry, je rencontrais un détachement du régiment de Rhode-Island; c'est le même corps que nous avons eu avec nous tout l'été dernier; mais depuis, il a été recruté & habillé. La plus grande partie des soldats sont negres ou mulâtres; mais ce sont des hommes fort & robustes, & ceux que j'ai vus

avoient très bonne apparence. J'eus toute la journée un très beau tems, & j'arrivai à Lebanon au coucher du soleil. Ce n'est pas à dire que je fusse rendu à *Lebanon meeting-house*, où les Huzzards sont en quartier & où le Duc de Lauzun a son logement; il me fallut faire encore plus de six milles, voyageant toujours dans Lebanon. Qui ne croiroit après cela que je parle d'une ville immense? Celle-ci est à la vérité une des plus considérables du paÿs, car elle a bien cent maisons: il est inutile de dire que ces maisons sont très éparses, & distantes les unes des autres, souvent de plus de quatre ou cinq cens pas.

On croira aisément que je ne fus pas fâché de me retrouver dans l'armé françoise, dont les Huzzards de Lauzun forment l'avant-garde, quoique leur quartier soit à plus de vingt-cinq lieues de Newport; mais il n'est point de circonstance où je n'éprouvasse beaucoup de plaisir à me trouver avec M. de Lauzun. Depuis deux mois j'avois parlé & écouté, avec lui je conversai; car il faut avouer que la conversation reste encore l'appanage particulier des François aimables; appanage précieux

à notre nation, qu'elle néglige peut être trop & qu'elle pourra perdre un jour. Un Anglois avoit coutume de garder le silence, parce que, disoit-il, *parler nuit à la conversation*. Cette expression bizarre renferme un grand sens : tout le monde fait parler, & personne ne fait écouter ; de sorte que la société de Paris, telle que je l'ai laissée, ressemble à un cœur d'opéra, que quelques coryphées ont seul droit d'interrompre : chaque théâtre a son coryphée particulier ; chaque théâtre a ses choristes qui répondent, & son parterre qui applaudit sans savoir pourquoi. Transplantez les acteurs, ou changez de théâtre, la piece n'a plus d'effet. Heureux encore les Spectateurs, lorsque le répertoire est abondant, & que la même production n'est pas répétée jusqu'à satiété.

Me voilà bien loin de l'Amérique ; il faut pourtant que j'y retourne encore, & cette fois-ci ce sera pour chasser des écureuils. M. le Duc de Lauzun me donna ce divertissement, qui est fort à la mode dans le pays. Ces animaux y sont plus grands, & portent une plus belle fourure qu'en Europe : ils sont, comme les nôtres, très adroits à sauter d'arbre

d'arbre en arbre & à se coler contre les branches, de façon à se rendre presqu'invisibles. Il arrive souvent qu'on les blesse sans pouvoir les faire tomber; mais c'est un petit inconvénient: on appelle, ou on fait venir quelque particulier obligeant, qui met la coignée à l'arbre & l'abat en peu de tems. Comme les écureuils ne sont pas rares, on concluera que les arbres sont très communs & on aura raison (1). Au retour de la chasse, je dînai chez M. le Duc de Lauzun, avec le Gou-

(1) Il y a aussi dans le Connecticut un grand nombre d'*écureuils volans*. Ils sont plus petits que les autres, auxquels ils ressemblent assez par leur forme & par leur fourrure. On fait que ce qui leur donne le nom d'*écureuils volans*, est la facilité qu'ils ont de se soutenir long tems en l'air, au moyen d'une longue membrane, on d'une peau qui tient à la partie inférieure de leurs pattes: elle est repliée sous leur ventre lorsqu'ils sont en place; mais lorsqu'ils veulent sauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, & cette peau fait une espece de voile qui les soutient en l'air, & qui aide même à leur mouvement. On voit encore dans toute l'Amérique septentrionale une autre espece d'écureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas sur les arbres, & qu'ils habitent sous terre comme les lapins. Leur poil est plus court, & d'une couleur fauve rayée de noir, Ces animaux sont très jolis & peu farouches.

verneur Trumbull & le Général Huntington. Le premier habite à Lebanon, & l'autre y étoit venu de *Norwich*. J'ai déjà dépeint le Gouverneur Trumbull ; il ne s'agit plus que de se representer ce petit vieillard , qui a tout le costume des premiers colons établis dans ce pays-ci , s'approchant d'une table d'ëja entourée de vingt Officiers d'*Husfards* , & sans se déconcerter ni rien perdre de la roideur de son maintien , prononçant à haute voix une longue priere en forme de *Benedicite*. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il excite la risée des auditeurs ; ils sont trop bien élevés : il faut au contraire se figurer que vingt *Amen* sortent à la fois du milieu de quarante moustaches ; & on aura une idée de cette petite scene. C'est à M. de *Lauzun* à raconter , comment ce bon Gouverneur méthodique , didactique dans toutes ses actions , dit toujours qu'il veut *considérer* , *référer* à son conseil ; comment il se fait de grandes affaires des petites , & à quel point il est heureux quand il a des affaires. Ainsi , dans les deux hémisphères , en exceptant Paris seulement , les ridicules ne doivent pas exclure l'aptitude au gouver-

nement; parce que c'est par le caractère qu'on gouverne, & par le caractère aussi qu'on a des ridicules.

Je devois partir de Lebanon le 7 à dix heures du matin, mais le tems fut si affreux que j'attendis jusqu'à une heure après midi, espérant toujours qu'il s'amélioreroit un peu. Enfin, il fallut se résoudre à voyager par la neige fondu, la plus continue & la plus froide que jaie jamais effuyée. Le mauvais tems m'ayant fait presser un peu ma marche, j'arrivai à Voluntown vers cinq heures du soir. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce journal, de la maison de M. D***, on ne sera pas surpris que je m'y sois retrouvé avec plaisir. Cependant Mademoiselle Pearce n'y étoit plus; mais elle étoit remplacée par Mademoiselle D*** la cadette, jeune fille d'une figure charmante, quoique d'une beauté moins réguliere que son amie. Elle a comme elle la modestie, la candeur & la bonté exprimées dans tous ses traits; mais elle a de plus une sérénité & une gaieté qui la rendent aussi aimable que l'autre est intéressante. Sa sœur ainée

étoit accouchée depuis mon passage à Voluntown ; je la vis assise dans un grand fauteuil , près du même foyer que sa famille entouroit. Sa figure noble & imposante , paroissoit encore plus altérée par le malheur que par la souffrance. Cependant tout ce qui l'environnoit étoit occupé de la soigner & de la consoler : sa mere , assise auprès d'elle , tenoit dans ses bras son enfant , lui sourioit , le caressoit ; mais pour elle , elle avoit les yeux tristement attachés sur cette innocente créature , la considérant avec intérêt , mais sans plaisir , comme si elle lui disoit , *misero paragoletto il tuo destin , non sai* (1). Jamais tableau plus intéressant & plus moral , n'exercera le pinceau de *Creuze* , ou la plume d'un poëte sensible. Puisse disparaître du sein de la société , l'homme assez barbare pour laisser cette fille infortunée en proie à un malheur qu'il peut réparer ; & puissent toutes les bénédictions du Ciel se réunir sur l'être assez juste , assez généreux pour lui donner des droits plus

(1) Malheureux enfant ! tu ne sais pas quel est le sort qui t'est réservé. *Metastase. Demophonte.*

légitimes aux noms de femme & de mere , & lui restituer ainsi , tout le bonheur que la nature lui avoit destiné (1).

Mon voyage désormais n'offre plus rien qui soit digne de la plus petite attention. Je couchai le lendemain à Providence , & j'arrivai le neuf à Newport ; content d'avoir vu beaucoup de choses intéressantes , & de n'avoir éprouvé aucun accident ; mais pensant avec tristesse que le lieu où j'arrivois , après avoir fait tant de chemin , étoit encore à quinze cens lieues de celui où j'ai laissé mes amis ; où je pourrai jouir du peu de connaissances que j'ai acquises , en leur en faisant part , où je retrouverai le bonheur , s'il en existe encore pour moi ; du seul endroit enfin , *dove da longhi errori spero di riposar* (2).

(1) Voyez ce qui a été dit dans une note au commencement de ce Journal.

(2) Je veux récompenser ceux qui auront eu la patience d'achever la lecture de ce Journal , en mettant sous leurs yeux le charmant morceau de *Metastase* , dont ces dernières paroles sont empruntées.

L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte ,

Va passagiera in fiume
Va prigioniera in fonte;
Mormora sempre e geme
Fin' che non torna al mar.

Al mar dove ella nacque
Dove acquistò gli umori
Dove da lunghi errori
Spera di riposar.

En voici une traduction libre.

L'onde une fois séparée de l'océan, erre sur les montagnes, ou baigne les vallées: tantôt elle voyage avec les fleuves, tantôt elle est retenue prisonnière dans les fontaines; mais elle murmure & gémit sans cesse, jusqu'à ce qu'elle soit retournée à la mer.

A la mer son séjour natal, à la mer son dernier asyle, où fatiguée de ses longues erreurs, elle espère enfin trouver quelque repos.

F I N.



University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

